
HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY





ESSAI

SUR

ÆNEAS SYLVIUS PICCOLOMINI.





ESSAI

SUR

ÆNEAS SYLVIUS PICCOLOMINI.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
9, RUE DE VAUGIRARD

ESSAI

SUR

ÆNEAS SYLVIUS PICCOLOMINI

PAR

C. H. VERDIÈRE

LICENCIÉ ÈS LETTRES, AGRÉGÉ D'HISTOIRE

« Incumbit apostolico culmini de tanti periculi aversione cogitare, admonere principes et populos, instare, vigilare, festinare, nihil omittere ex his quæ ad reipublicæ salutem pertineant. »

(Appel à Nicolas V, au bruit de la prise de Constantinople.)

« Fortasse cum viderint (christiani principes) Jesu Christi vicarium, senem et ægrotum ad bella vadentem, eos pudebit manere domi. »

(Dernière allocution aux cardinaux.)

PARIS

JOUBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES GRÈS, N° 14, PRÈS LA SORBONNE

1843

A MON PÈRE

HOMMAGE D'UN PROFOND RESPECT

ET D'UNE AFFECTION FILIALE

PRÉFACE. — QUESTION.

Æneas Sylvius fut un des politiques les plus habiles d'une époque où commence le système d'équilibre européen, et il tint une place honorable parmi les savants d'un siècle d'érudition. L'histoire se plaît à le proclamer de nos jours « un héros sur la chaire de saint Pierre [1], l'homme le plus libéral de son temps [2]. » L'intérêt que ses grandes qualités excitent s'accroît encore par les circonstances qui les développèrent. Circonstances vraiment uniques! Secrétaire du concile de Bâle, puis de l'antipape Félix V, il se distingue parmi les plus ardents et les plus opiniâtres partisans de leurs innovations. Appelé ensuite au même emploi auprès de l'empereur Frédéric III, il représente la neutralité allemande, et prend le rôle de conciliateur entre le Saint-Siége et l'assemblée. Revêtu enfin de la même dignité par les papes Eugène IV, Nicolas V, Calliste III, et devenu lui-même souverain pontife, il combat avec énergie ce qu'il avait soutenu, et le rétracte solennellement à l'heure de la mort. En même temps l'hérésie, qui s'est propagée à la faveur de ces divisions, attire les armes de son éloquence. Mais une grande idée l'occupe encore plus que ces importantes discussions. La chute de Constantinople a fait une vive

[1] Michelet, *Précis d'Histoire moderne*, p. 14.

[2] Sismondi, *Rép. It.*, t. X, p. 217.

blessure à cette âme qui brûlait du double enthousiasme de la religion et des arts. Æneas ne vit plus dès lors que pour la défense de la Terre-Sainte et de la Grèce, du christianisme et de la civilisation. Le principe catholique du moyen âge, qui protégeait le monde chrétien tout entier, soutient en lui une de ses dernières luttes contre l'esprit exclusivement national des États modernes. D'un autre côté, comme ministre de l'Empereur et comme prince temporel, il est lui-même mêlé aux intérêts et aux passions de la politique. Il semble appartenir à la fois aux extrémités d'un monde qui passe et d'un autre qui paraît. Les Capistran, les Corvin, les Scanderbeg, ces derniers héros du moyen âge, reçoivent de lui des secours et des encouragements, et en même temps il fait entendre la première protestation des papes contre la traite des nègres commencée avec les explorations maritimes des Portugais. Il prend aussi une grande part aux vastes recherches scientifiques d'un siècle qui fit tant de découvertes, et au mouvement littéraire de la renaissance.

Il est poëte, orateur, grammairien, historien, géographe, voyageur, romancier même. Enfin la vaste correspondance qu'il entretient, remplie des secrets de sa vie politique et privée, est précieuse à la fois pour l'histoire et pour la connaissance des hommes. Ajoutez que ce sont de charmantes lettres, à la fois élégantes et naturelles, spirituelles et cordiales.

Cette vie si pleine, si variée, donne lieu à de grands problèmes historiques.

Æneas a occupé les positions les plus diverses; il y a professé les opinions les plus opposées, tenu le langage le

plus différent. A-t-il été ainsi d'un extrême à l'autre par l'effet de l'expérience, de la réflexion? ou ne céda-t-il qu'aux passions et à l'intérêt?

Il ne cesse de mettre en avant l'idée de la croisade, et de solliciter les secours de l'Europe. Nous le voyons cependant consumer la plus grande partie de son pontificat en querelles particulières pour le maintien de la dynastie aragonaise de Naples, pour le recouvrement des places enlevées à l'État romain, et pour la défense des droits qu'il attribue au Saint-Siége. Est-il donc entièrement dévoué à la cause des guerres saintes?

Ses écrits sont-ils inspirés par des sentiments chrétiens? Quelquefois au contraire ne rabaissent-ils pas la dignité sacerdotale et pontificale dont l'auteur était revêtu?

En un mot Æneas a-t-il été ordinairement guidé, dans ses actes ou dans ses ouvrages, par une pensée chrétienne?

Telle est la grande question que nous nous proposons de traiter, et qui ne peut se résoudre que par l'étude de sa vie entière et de tous ses écrits. Rien n'y sera étranger à notre but. Partout nous trouverons des preuves directes ou une partie de cette vue d'ensemble qui, plus que toutes les autres preuves, affermira notre jugement. Nous aurons ainsi occasion de traiter une thèse importante, et de faire connaître, autant que nous le permettront nos forces, un homme, un écrivain aussi intéressant qu'il est généralement ignoré.

ESSAI

SUR

ÆNEAS SYLVIUS PICCOLOMINI.

I.

ÆNEAS PARTISAN DU CONCILE DE BALE.

En 1431, Dominique Capranica se rendait au concile de Bâle qui s'assemblait lentement. C'était un des cardinaux nommés dans un consistoire secret par Martin V. Comme il n'avait pas reçu d'Eugène IV, successeur de ce pontife, la confirmation de sa dignité, il allait la demander au Concile [1].

A l'époque où il passait par Sienne, étudiait dans cette ville un jeune savant nommé Æneas Sylvius, né en 1405, à Corsignano, dans les environs. Il appartenait à la famille noble, mais pauvre, des Piccolomini, maison honorable qui fut « comme une école de grands hommes [2]. » La poésie partageait le temps d'Æneas avec le droit. Dans sa passion pour l'étude, c'est à peine s'il prenait quelque repos et

[1] RAYNALDI, t. XXIX, édit. de Lucques, an. 1458. — Commentaires de Pie II, l. I, p. 2, édit. de 1614.

[2] POGGIO BRACCIOLINI, *Vie de Capranica* (BALUZ., *Miscellanées*, l. III, p. 295; ou APOSTOLO ZENO, *Dissertazioni Vossiane*, t. I, p. 320).

quelque nourriture[1]. Trop pauvre pour acheter les livres, il les empruntait afin de les extraire, et cette lutte contre la nécessité nous explique la science prodigieuse qu'il acquit[2].

Nous pouvons, dit Tiraboschi[3], nous faire une idée de sa réputation naissante par ce passage d'un opuscule d'Agliotti. Ce bénédictin avait pour but de réfuter un libelle où l'on attaquait Æneas, revêtu alors de la plus haute dignité de l'Église[4] : « Je me souviens, dit-il, d'avoir passé à l'école de Sienne cinq années entières, de 1425 à 1430, durant lesquelles j'y connus Piccolomini. On s'accordait à le croire le plus instruit des étudiants en droit civil. Aussi notre écolier remplissait-il à merveille les fonctions de professeur. Il interprétait publiquement les lois, et il n'eût pas mieux fait si on lui eût officiellement assigné cet emploi avec le traitement ordinaire. »

Æneas fit ensuite un voyage à Milan. Nous en trouvons l'époque et le motif dans une lettre que François Filelfe écrivit de Florence, pour le recommander au jurisconsulte milanais Nicolas Arcemboldi. Elle est datée du 5 novembre 1431 : « Le

[1] Lettre de Lollius, son cousin, au cardinal de Pavie, son fils adoptif. Ep. 47 de la correspondance du cardinal imprimée à la suite des commentaires de Pie II.

[2] Ep. 188 de la correspondance du Pontife, édit. de 1551.

[3] *Storia della letteratura italiana*, lib. III, c. 1, n. 21 (t. VI, part. 2, édit. de Rome, 1784, in-4°).

[4] ALIOTT., Ep. et Opusc., t. II, p. 349.

porteur de cette lettre, dit-il, est un jeune Siennois nommé Æneas Sylvius.... Je le chéris, non-seulement pour l'avoir possédé deux ans à l'école, mais aussi parce qu'à un esprit excellent, à un goût sûr, il joint de bonnes mœurs et des manières agréables. C'est le désir de voir Milan qui l'y amène. Tous les services que vous lui rendrez, je me les croirai rendus à moi-même[1]. »

Les querelles des nobles siennois avec le parti populaire qui l'emportait alors, venaient de faire à Æneas une loi de l'émigration[2], lorsque Capranica lui offrit de se l'attacher comme secrétaire. On s'imagine l'empressement du jeune savant à saisir cette occasion. A vingt-six ans, se voir appelé à paraître au Concile, sur le premier théâtre du monde!

Ainsi un exil forcé, la misère, une ambition naturelle à sa jeunesse, à son talent, à son activité, le mirent tout d'abord à la suite d'un cardinal qui se séparait du Saint-Siége.

Dans son voyage, une tempête le poussa du golfe de Gênes jusque sur les côtes d'Afrique, commençant la série de ses aventures et de ses fatigues. Il arriva enfin au Concile.

[1] Ép. 8, l. II, de sa Correspondance. — TIRABOSCHI, *ibid.*

[2] MURATORI, *Anecdota*, t. II, p. 176. A en croire le Pontife lui-même, qui ménageait ses concitoyens, la cause de son exil fut une guerre élevée entre Florence et Sienne, *Com.* l. I. — *Tractatulus de Clade constantinopolitana;* cet ouvrage est bien mentionné dans le catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque Royale; mais je ne l'ai trouvé que manuscrit, n° 8753.

Laissons-le rendre compte lui-même de ses impressions et des circonstances qui le jetèrent dans le camp dressé en face de la papauté.

Nous empruntons ces paroles à la rétractation qu'il écrivit un peu avant son départ pour la croisade où il mourut véritable martyr. La date de cette pièce lui donne de l'autorité [1].

« Le Concile avait été dissous par Eugène; mais ses membres refusaient de se séparer. On remarquait dans l'assemblée le cardinal de Saint-Ange, Julien Cesarini, prélat d'une vertu et d'une science éminentes. A la voix du Pontife, il abdiqua la présidence. Cependant la réunion devenait de jour en jour plus nombreuse. Quelques cardinaux s'échappaient de Rome pour s'y rendre. Alors le cardinal de Saint-Ange reprit la direction de l'assemblée et en exalta étrangement l'autorité. »

A l'influence que cet homme célèbre dut exercer sur le jeune Æneas, ajoutons la gravité des raisons qui l'avaient entraîné lui-même, la nécessité, l'urgence extrême de la réforme de l'Église. Les abus étaient criants. Les princes profitaient du discrédit où étaient tombée la puissance spirituelle par ces abus et par le scandale du grand schisme, pour empiéter sur ses droits. Les Hussites désolaient l'Allemagne, et le cardinal Julien lui-même avait en vain tenté de les repousser à la tête de quatre-vingt

[1] Elle est citée dans Raynaldi, et se trouve dans le recueil des OEuvres historiques et géographiques d'Æneas, *Helmstadt*, 1690.

mille hommes; dernier effort des Allemands, qui s'étaient imposé une capitation générale. Puisque l'on ne pouvait vaincre les hérétiques, il fallait traiter avec eux, et l'intervention d'un concile, tenu en Allemagne, lui semblait nécessaire. Æneas vit l'entrée des députés bohémiens à Bâle, et il fait la description de leur extérieur hideux et effrayant. Il cite leurs discours et les paroles éloquentes de Julien[1].

Les sentiments qui animaient le cardinal de Saint-Ange éclatent dans deux admirables lettres imprimées ordinairement à la suite des *Commentaires de Pie II sur le concile de Bâle*[2]. Il semble montrer au doigt la réforme de Luther suspendue comme une épée sur le centre de l'Église catholique, et menaçant d'en séparer plusieurs nations.

« De nombreux motifs, écrit-il à Eugène IV, me forcent de prendre avec Votre Sainteté un langage indépendant et intrépide; d'abord la tendresse qu'elle me témoigne et qu'elle m'inspire. Je lui parlerai donc avec une grande confiance, comme Ambroise à Théodose.... Hélas! hélas! la cognée est à la racine, l'arbre penche, il pourrait encore se soutenir et nous le précipitons à terre. Ma voix s'est lassée de ces avertissements; il ne me reste qu'à pleurer[3]. »

[1] *Historia Bohemica*, dans le recueil de 1551, p. 117. Cette histoire fut imprimée pour la première fois en 1475 (Apostolo Zeno, *Dissertazioni Vossiane*, t. I, p. 224.)

[2] Édition de Bâle, 1551, portant le titre d'*OEuvres complètes de Pie II*, bien qu'elle n'en contienne peut-être pas la plus grande partie.

[3] Ép. 1.

Ce zèle ardent, ce sentiment profond de maux, de dangers trop réels, qui poussa un cardinal d'une vertu et d'une prudence éprouvées aux démarches les plus hardies, ne devait-il pas entraîner l'ardent Æneas? Aucune impression différente n'avait prévenu en lui ou ne modérait alors l'effet de ce grand exemple. Tout, au contraire, semblait conspirer à le jeter dans l'opposition du Concile.

« Les cardinaux hostiles à Eugène calomniaient sa vie. D'heure en heure arrivaient par troupe des fugitifs de la cour romaine; et, comme toute multitude médisante et ennemie de son chef, ils déchiraient de toute manière le souverain Pontife. Pour nous, venu directement de notre pays, envolé comme un jeune oiseau du gymnase de Sienne, ignorant, inexpérimenté, nous prenions pour vérité toute assertion, et n'aurions pas pensé que l'on pût mentir, ne sachant pas nous-même employer le mensonge. »

A tant d'influences vinrent encore s'ajouter l'autorité des universités qui se firent représenter au Concile; celle d'Eugène IV lui-même, qui adhéra un moment à ses actes, le suffrage enfin des « deux lumières du droit canonique et civil, » du notaire apostolique Pontanus, et de l'archevêque Nicolas de Palerme[1]. « Il ne se trouvait personne qui voulût ou « osât les réfuter. Pouvions-nous, en ces circonstan« ces, ne pas apprendre ce que l'on nous enseignait?» Que l'on se figure, en effet, la situation du jeune

[1] *Retract.*

Æneas au milieu de ces illustres vieillards blanchis dans l'exercice des fonctions saintes.

Il nous révèle encore avec une spirituelle humilité un piége non moins dangereux.

« Nous-même, au bout de quelques années, nous avons cru être quelque chose, et nous avons dit avec le satirique : Faut-il donc à jamais rester élève et ne pas enseigner à notre tour ? Alors on s'est soustrait à la férule pour prendre le personnage de maître. On a écrit des lettres, des opuscules. Le champ est libre : savant ou ignorant, chacun écrit, et nul ne méprise ses ouvrages, à moins que le temps n'ait ralenti l'ardeur de la composition. A Bâle d'ailleurs on se serait gardé de me blâmer. »

Il ne prit pas aussitôt une part directe aux actes de l'assemblée. Il avait obtenu la confirmation de la dignité de Capranica ; mais en vain celui-ci se montrait-il pour lui un bon père [1], et prenait-il soin de communiquer à Æneas les lumières qui brillèrent en lui dans la suite [2]. Le pauvre cardinal du Concile ne pouvait nourrir son secrétaire. Force lui fut de prendre emploi auprès de l'évêque de Frissingue, qu'il accompagna à la diète de Francfort. Mais il l'abandonne aussitôt que ce prélat lui-même quitte la cause du Concile. Attaché alors au service de l'évêque de Novarre, il obtient par son éloquence un grand crédit à la cour de Milan. Cependant son nouveau

[1] Ép. 188 de la correspondance d'Æneas, dans le recueil de 1551.

[2] Dialogue sur la prise de C. P.

maître est accusé d'un crime capital auprès d'Eugène IV. Le secrétaire redevient encore disponible. Le cardinal Albergati, prélat très-révéré[1] et que l'Église béatifia plus tard, achète ses services en sauvant l'évêque de Novarre. Dans ces différentes circonstances le jeune savant se montre toujours homme de cœur[2].

A cette époque le Pape et le Concile, comme toutes les puissances européennes, intervenaient au congrès d'Arras. On s'indignait de voir la France et l'Angleterre, ces deux grandes nations, se déchirer depuis si longtemps. Albergati y représenta Eugène IV et se fit accompagner de son secrétaire. Si l'on n'obtint pas le résultat désiré, on le prépara du moins par la réconciliation du duc de Bourgogne avec son souverain (1435).

Dans sa route Æneas avait traversé la Suisse. Il y dépeint la retraite mondaine où Amédée VIII de Savoie « attendait son exaltation au pontificat dont il était déjà bruit[3]. » Il avait aussi visité les riches cités de la Belgique. Il partit d'Arras pour rétablir

[1] Ép. 188.

[2] *Com.*, l. I, p. 3; *Vie de Pie II*, par Secco de Platina; Vie du même Pontife, par Campanus, évêque d'Arrezzo. Cette dernière Biographie, publiée comme la précédente dans le recueil de 1551, est plus détaillée dans un éloge funèbre de Pie II prononcé à Sienne par Campanus, et conservé manuscrit à la Bibl. Roy., n° 4314. On trouve eneore ce panégyrique dans l'édition complète des œuvres de ce poëte publiée en 1497. Les neuf livres de lettres qu'elle contient servent aussi pour l'histoire d'Æneas.

[3] *Com.*, l. I, p. 3.

un prélat dans les bonnes grâces de Jacques 1er d'Écosse, et passa par l'Angleterre. C'était témérité de s'aventurer dans un pays que l'on venait de priver d'une alliance.

Henri VI refuse un sauf-conduit; mais, sans se rebuter, Æneas retourne à Bruges s'embarquer directement pour l'Écosse. Il affronte deux tempêtes qui le poussent jusque sur les côtes de la Norwége. Débarqué sur le rivage écossais, il entreprend à travers les neiges un pénible pèlerinage, première cause des douleurs qui l'empêchèrent de marcher le reste de sa vie. Il arrive enfin près du monarque écossais, qui ne lui accorde point l'objet de sa demande. Son retour par la route de terre n'est pas moins périlleux. « Éthiopien ni Indou » n'eussent causé un plus vif étonnement que cet Italien aux misérables peuplades des frontières. Æneas échappe aux incursions calédoniennes qui tenaient ce pays en alerte continuelle, traverse l'Angleterre dans toute sa longueur, et en visite les monuments, accompagné d'un Anglais, qui vomissait force imprécations contre les pacificateurs d'Arras. La trahison d'un douanier sauve enfin l'audacieux voyageur [1].

Son zèle brilla dans cette mission difficile. Ce n'était pas, à la vérité, pour la seule cause de l'Église qu'il s'exposait à tant de fatigues et de dangers; c'était aussi pour satisfaire son humeur aventureuse, son immense désir de savoir. Il nous a laissé une cu-

[1] *Com.*, l. I, p. 6.

rieuse description de l'Écosse alors presque inconnue[1].

Revenu à Bâle avec Albergati, il y agit enfin de lui-même, et se déclara ouvertement pour le Concile. Il engagea les Pères à choisir Pavie pour lieu des négociations qu'ils désiraient entamer avec les Grecs, pour ne pas laisser au Pape la gloire de la réunion des deux Églises, qu'il devait cependant accomplir en partie avec tant d'habileté. Le discours d'Æneas, conservé à Milan, dans la bibliothèque Ambrogiana[2], signala ses talents à l'attention générale[3]. Aussi quoique simple psalmiste, il fut élu secrétaire du Concile, et siégea souvent parmi les douze qui proposaient les sujets de délibération et admettaient les nouveaux membres. Souvent aussi il occupa la présidence mensuelle dans la députation de la foi, une des quatre du Concile[3]. Lorsque la nation italienne avait quelque communication à faire aux autres nations, elle employait ordinairement son entremise, tant elle faisait cas de son adresse. On lui confia un grand nombre d'ambassades; trois à Strasbourg; deux à Constance, une à Francfort, une auprès du duc de Savoie[4]. Toujours il réussit[5].

Nous avons quelques détails sur l'habileté qu'il

[1] *Com.*, l. I, p. 5.

[2] APOSTOLO ZENO, *Dissertazioni Vossiane*, t. I, p. 328.

[3] *Com.*, l. I, p. 6. Il parle aussi d'un éloge de saint Ambroise.

[4] *Ibid.*; PLATINA, CAMPANUS (*Vie de Pie II*).

[5] *Com.*, l. 1, p. 6. Platina en compte une de plus en Savoie et une à Trente. Campanus une à Trente, et une de plus à Francfort.

déploya à la cour d'Albert, élu Roi des Romains. Il décida les Hongrois à délier ce prince du serment qu'il leur avait fait de refuser cette dignité allemande, et plaida ensuite la cause du Concile auprès de lui. Mais ce prince vécut trop peu pour que l'on ait su le succès de sa démarche.

Il avait sans doute bien mérité la reconnaissance que lui témoignèrent les Pères de Bâle. Néanmoins, elle donna l'occasion de remarquer que les convictions d'Æneas, pour être réelles, n'étaient pas entièrement pures. Contre un décret du Concile, deux fois[1] il se fit conférer par cette assemblée des bénéfices que lui refusait l'élection canonique. Éclairé ici par son intérêt propre, il montra les abus de ces élections et amena ses collègues à prendre un droit qu'ils avaient refusé au Pape.

Cependant, le moment se présenta de montrer ce qu'il y avait de sincère dans ses convictions. La peste se répandit à Bâle[2]. Il fut du petit nombre des membres du Concile qui n'abandonnèrent point leur poste. Il assista ses amis à leur lit de mort, et, frappé lui-même, il défendit en vain à ceux qui lui restaient de lui rendre le même service.

Après avoir déploré la mort d'un de ses amis, il ajoute ces paroles touchantes : « Depuis ce temps, Æneas n'eut plus la même ardeur pour les travaux

[1] *Com.*, l. I, p. 6, 7, 8.

[2] Voyez le tableau de cette peste, *Com. de Pie II*, l. I, p. 7. Description de Bâle publiée séparément dans l'*Epitome Urstitii.* — *Com. sur le Concile* en deux livres, dans l'édit. de 1551.

du Concile, ni pour l'étude des lettres. A peine garda-t-il ce souffle de vie qui lui reste maintenant. »

Sa santé se rétablit contre toute espérance et il assista, comme clerc des cérémonies, à l'élection de l'antipape Félix V.

On trouve dans ses *Commentaires sur le concile de Bâle* des détails très-curieux au sujet des formalités qu'on y observa. Il était aussi au couronnement, toujours comme simple psalmiste; car il chanta si faux que le Concile en rit pendant huit jours[1]. Le nouveau Pontife ne manqua pas de le prendre pour secrétaire.

Mais Æneas va quitter son parti, et nous devons en ce moment jeter un regard en arrière. Tout nous autorise à croire qu'il fut de bonne foi dans la première route qu'il suivit, et qu'il eut la même sincérité lorsqu'il l'abandonna : la précipitation avec laquelle il se forma ses premières opinions; les séductions qui l'entourèrent; le concours de circonstances qui surprit, pour ainsi dire, sa conviction; ce besoin d'action et de dévoûment cherchant une cause à servir, choisissant celle qui s'offrit la première et avec les plus belles apparences; l'enthousiasme enfin dont il fit preuve, et les sacrifices qu'il s'imposa.

[1] Lettre à Jean de Ségovie, imprimée à la suite.

II.

IL PASSE DANS LES RANGS DES NEUTRES ET RAPPROCHE LES ALLEMANDS DU SAINT-SIÉGE.

Æneas commençait à revenir sur lui-même, à fléchir dans la voie qu'il avait suivie jusque-là d'un pas si assuré. Le cardinal de Saint-Ange était allé pleurer ses erreurs aux pieds d'Eugène IV, et les expier sur les frontières de la chrétienté. « Mais en vain, dit notre auteur, restions-nous réduits à un petit nombre de membres, nous jugions que ceux qui nous quittaient cédaient à la crainte de perdre leurs biens. » S'il se trompait, il y avait au moins quelque vertu à se raidir ainsi contre l'entraînement de l'exemple.

Dans ces conjonctures, Frédéric d'Autriche, couronné roi des Romains, à Aix-la-Chapelle, revint par Bâle (1440). On recourut en vain à toutes les instances pour obtenir qu'il rendît à Félix, qui s'y trouvait, les honneurs dus aux pontifes. « Nous sommes alors venus à penser, dit Æneas, que peut-être nous avions pris une mauvaise voie, puisqu'un futur empereur restait dans le doute. Frédéric et toute la Germanie étaient neutres : nous résolûmes d'embrasser leur parti, afin de passer au moins par le milieu, s'il fallait quitter un extrême pour l'autre[1]. »

[1] *Retract.*

Envoyé à la cour de Vienne, il obtint les bonnes grâces du prince par l'entremise de l'archevêque de Trèves, à qui il dédia plus tard ses *Préceptes de Rhétorique*, et de l'évêque de Chiemsée (à dix lieues de Saltzbourg), qui partagea depuis plusieurs de ses missions politiques. Bientôt il reçut du roi des Romains la couronne de laurier et les priviléges de poëte impérial. Frédéric, dans un diplôme spécial, remerçia Dieu d'avoir doté son siècle d'hommes si distingués et comparables aux anciens [1]. Il offrit à Æneas l'emploi de secrétaire, ou de protonotaire. Celui-ci accepta, mais après avoir été en demander la permission à Félix V.

La vie de la cour l'enleva quelque temps à la pensée des besoins de l'Église, qui l'avait préoccupé jusqu'alors. Fatigué des querelles où il avait été engagé, ne gardant pour prix de ses efforts que des incertitudes et que la crainte d'avoir suivi une mauvaise route, il paraît tomber un moment dans l'indifférence. « J'irai, dit-il, du côté où iront le Roi et les électeurs, et je n'aurai pas plus de confiance en moi-même que dans les autres [2]. » C'est vers un

[1] De Guden, *Syllog.*, p. 679.

[2] Ep. 65; lire aussi l'ép. 35. A partir de ce moment nous ferons un fréquent usage de sa correspondance. Le recueil le plus complet de ses lettres est celui de Louvain, à en croire différents catalogues. Mais ce recueil, fait en 1483, ne contient que trois cents lettres environ; celui de Lyon, fait en 1518, en renferme quatre cent trente et une. Il est précédé d'une préface de l'éditeur milanais, qui se plaint à plusieurs reprises des bar-

autre but qu'il dirige son incroyable activité. Combien de services il rend à ses amis[1]! combien il en demande lui-même[2]! Que de ressorts il met en jeu pour recouvrer un seul bénéfice[3]! Et ces bénéfices n'étaient pas absolument des sinécures[4]. Æneas parvint à surmonter l'antipathie qu'il excitait, comme Italien, dans cette cour allemande. « J'y remplis, écrivait-il, le personnage de Gnathon le parasite. Disent-ils oui? je dis oui, non? je dis non. S'ils agissent bien, je les approuve intérieurement; s'ils font des folies, cela les regarde.... Je ne veux paraître ni prudent, ni sot[5]. » Même largeur de conscience dans ses démarches pour procurer un évêché au frère de son ami le chancelier Gaspard Schlick. A cette affaire toute particulière il intéresse en même temps les deux grands partis en présence, le Pape et le Concile. « Pour une annate dont le refus vous arrête, écrivait-il aux cardinaux, prenez garde

bares Allemands, premiers possesseurs de cette correspondance. On trouve beaucoup d'autres lettres dans les écrits épars d'Æneas, dans quelques ouvrages que nous indiquons, et dans les recueils manuscrits de la Bibl. Roy., nos 4154, 4314, 7853, 8578, 8697. L'édition de 1551 en contient quatre cent quatorze.

[1] Ep. 7, 69, 74, 75, 76, 80, 89, 116, 117, 145, 154, 156.

[2] Ep. 9, 17, 19, 20, 22, 31, 40, 54, 59, 61, 66, 98, 147.

[3] Ep. 29, 30, 47, 48, 52, 53, 80.

[4] *Sermo ad plebem suam ecclesiæ Sanctæ Mariæ in Hanspach Pataviensis diœcesis*, mentionné par Apostolo Zeno, *Dissertazioni Vossiane*, t. I, p. 328. Ce sermon se trouve dans la Bibl. Ambrogiana de Milan.

[5] Ep. 45.

d'en perdre cent. » — « Conciliez-vous le chancelier, » mandait-il au cardinal d'Arles, le seul qui fût resté dans l'assemblée dissidente[1].

Cependant Æneas était loin d'oublier entièrement les maux de l'Église; il s'indigne de voir le roi d'Aragon, jusqu'alors opposé à Eugène IV, se réconcilier avec lui par des motifs d'intérêt, et au contraire la France, Venise, Florence, « qui avaient regardé ce Pape comme une divinité, » passer dans les rangs ennemis par de semblables raisons. « Dieu, s'écrie-t-il, punira ces lâches esclaves de leur égoïsme[2]. »

Mais, d'un autre côté, dans plusieurs de ses lettres il conserve encore l'ancienne indépendance de ses principes et sa défiance. On en trouve un exemple dans la sèche réponse qu'il adresse à Carvajal, prélat dévoué au Saint-Siége, et l'une des âmes héroïques de ce temps, comme nous aurons occasion de le montrer. Le secrétaire impérial soutient dans sa lettre la supériorité des Conciles sur le Pape, et réclame pour le roi des Romains le droit d'en fixer le lieu[3]. Ce qui le choque surtout, c'est qu'Eugène IV paraisse disposé à laisser à Charles VII le droit que ne peut obtenir Frédéric III.

Il ne voyait d'autre moyen de ramener la paix dans l'Église que la convocation d'un concile indé-

[1] Voir pour cette seule affaire les Ep. 49, 53, 54, 56, 107, 168, 183.

[2] Ep. 10. — Voir aussi l'Ep. 54.

[3] Ep. 25.

pendant des deux partis[1]. Mais les difficultés qu'éprouva ce projet, contraignirent Æneas à le modifier. « Le roi Charles VII, écrivait-il, paraît indiquer la meilleure mesure : ce serait d'assembler un congrès de princes. Ni le Pape, ni le Concile ne pourraient s'y opposer; car il est bien permis aux princes de se réunir, et personne n'hésiterait à reconnaître le Pape auxquel tous les princes obéiraient. Nous avons tous la même foi que nos princes, et nous ne méconnaîtrions pas seulement le Pontife, mais le Christ lui-même, s'ils le méconnaissaient[2]. » Quelles paroles lumineuses pour l'histoire du temps! Elles montrent la tendance, alors générale, à soumettre le spirituel au temporel, ce qui devait être l'œuvre et en partie la fortune de Luther. « Le roi de France, ajoutait le secrétaire, n'est pas éloigné de laisser à notre monarque le droit de la convocation. » Æneas était lui-même, en Allemagne, le moteur de l'entreprise[3]. Il écrit à l'évêque de Chiemsée de gagner à ce projet le Roi et les Électeurs.

Sa correspondance exprime tour à tour les espérances, les craintes que lui inspirent les diètes de Nuremberg[4] et de Francfort[5], l'impatience surtout d'obtenir un résultat. « Vos diètes, s'écrie-t-il, sont

[1] Lettre à un conseiller du roi d'Angleterre (Ep. 18), son ami (Ep. 186).

[2] Ep. 54.

[3] Ep. 55.

[4] Ep. 61, 64, 65, 72.

[5] Ep. 89, 93, 94, 96.

fécondes; elles ne font qu'engendrer d'autres diètes[1].» Il rend raison de ces lenteurs. « Les uns faisaient leurs affaires dans ces dissensions, les autres se trouvaient bien de la neutralité. Chacun gardait ce qu'il tenait, et les ordinaires disposaient des bénéfices à leur fantaisie. » Cependant l'assemblée de Nuremberg s'était décidée à envoyer des députés à Rome et à Bâle « ne quid respublica christiana detrimenti caperet. » Æneas fut compris au nombre des envoyés du roi des Romains.

A cette époque s'opérait dans son esprit un nouveau changement. Au langage impartial des neutres dont il était alors entouré, il reconnaissait qu'à Bâle Eugène IV avait été l'objet de nombreuses calomnies[2]. Ses relations avaient continué avec le cardinal Julien[3], qui l'entretenait de son dévoûment aux intérêts de l'Église. Celui-ci lui déclarait que son chagrin le plus amer était d'avoir induit les autres en erreur en se trompant lui-même[4]. Il le pressait de l'imiter dans son repentir comme dans ses égarements. Le martyre de ce grand homme à la funeste journée de Varna (1444) dut rendre ses désirs sacrés aux yeux de son disciple. Æneas raconte en plusieurs endroits la mort de cet homme « si prudent, si éloquent, si divinement propre à tout ce qu'il entreprenait[5]. »

[1] Ep. 65.
[2] *Retract.*
[3] Ep. 1, 2, 65.
[4] *Retract.*
[5] Ep. 52. — *Cosmogr.* dans le recueil de 1551, p. 399.

Il regrettait d'ailleurs, comme il l'avait marqué au même cardinal, « de ne pouvoir vivre et mourir dans sa patrie [1]. » A la vérité, il lui écrit ailleurs : « La malheureuse Italie est déchirée, et c'est mon seul motif pour prolonger mon exil. Il est moins triste d'en apprendre que d'en voir les malheurs. » Mais en réalité le mal du pays le sollicitait à se rapprocher du Saint-Siége.

Dans ces dispositions, la résistance du Concile aux tentatives d'accommodement le décida. « Les écailles, dit-il, me tombèrent des yeux [2]. » Il accepta donc avec empressement l'ambassade à Rome, passa quelques jours à Sienne, s'arracha aux pleurs de ses proches qui craignaient la vengeance du Pape, et fut admis en sa présence après la levée des censures qui pesaient sur lui.

Il avoua sa faute ou plutôt son erreur [3]. Eugène lui répondit avec bonté : « L'Église ne remet jamais le péché à qui le renie, mais ne le retient jamais à qui le confesse... Tu es en position de défendre la vérité ; marche droit et bien nous t'aimerons [4]. »

Bientôt Carvajal lui apporta au delà des Alpes la dignité de secrétaire apostolique. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il n'avait pas encore renoncé au même titre auprès de Félix V. Il se trouvait ainsi le secrétaire d'un pape, d'un anti-pape et d'un roi des Romains neutre.

[1] Ep. 3.

[2] *Retract.*

[3] Voir son Discours, *Com.*, l. I, p. 10.

[4] CAMPANUS, *Vie*, etc.

Celui-ci, à la vérité, penchait pour Eugène IV. Æneas lui avait montré que la plus saine politique était de se rallier au Saint-Siége, que le meilleur moyen de rétablir la hiérarchie dans l'empire, où la féodalité l'avait détruite, c'était de la rétablir dans l'Église. « Pouvait-il penser à porter atteinte au pouvoir pontifical pour plaire au peuple (c'est le populus comprenant les seigneurs), qui de sa nature est si inconstant. Il existe en général une haine éternelle entre les souverains et les peuples. » Frédéric ne tarda pas à suivre ce conseil. Les électeurs avaient fait un pacte secret pour adhérer au décret de destitution rendu contre le Pontife s'il ne révoquait lui-même la déposition de deux des leurs, les archevêques de Cologne et de Trèves, s'il ne supprimait les contributions imposées à l'Allemagne, et ne reconnaissait la suprématie des Conciles. Frédéric III, à qui ils firent des ouvertures au sujet de leur ligue, en donna secrètement communication à Eugène IV par l'entremise d'Æneas. Le secrétaire devait en même temps représenter au Pape la nécessité de faire des concessions.

Il fut assez heureux pour rencontrer dans son voyage l'évêque Thomas de Bologne, un de ses anciens protecteurs, depuis élevé au pontificat sous le nom de Nicolas V[1]; et c'est un beau spectacle de voir ces deux futurs pontifes, dans une saison rigoureuse, gravir pour la cause de l'Église de hautes montagnes cou-

[1] *Com.*, l. I, p. 11. Voir dans les pages précédentes le récit d'un malentendu qui les divisa un moment et de leur touchante réconciliation.

vertes de neige, et qui n'offraient pas de chemins tracés. L'évêque appuya Æneas auprès d'Eugène IV. Le discours de l'ambassadeur, qui nous a été conservé[1], laisse à dessein beaucoup de vague dans la partie qui regarde la prééminence des Conciles. Le Pape fit des concessions. Thomas fut envoyé à la cour de Bourgogne, pour obtenir le consentement du duc Philippe au rétablissement des deux archevêques électeurs qu'avaient remplacés deux de ses parents. Le prélat devait ensuite rejoindre Æneas à Francfort.

Ils firent encore une partie de la route ensemble. Tous deux successivement tombèrent malades dans ce voyage, et nous ne dépeindrons pas leur douleur, lorsque le plus dispos était contraint de laisser l'autre en arrière.[2] On s'imaginerait difficilement les dangers qu'offraient ces voyages sur des routes infestées par les brigands. Tels étaient leur nombre et leur audace qu'ils tenaient en échec le roi des Romains lui-même[3].

Cependant les conditions d'Eugène semblaient encore dures aux électeurs. Sa cause paraissait désespérée lorsque Æneas s'avisa de composer pendant toute une nuit, d'après des notes, qui exprimaient les désirs des princes, d'autres notes exemptes du venin qui avait blessé le Pape. Il insistait plus que les princes eux-mêmes sur les griefs de la nation allemande, qui les intéressait particulièrement, et

[1] MARTÈNE, *Amplissima Collectio*, t. VIII, p. 980.

[2] *Com.*, l. I, p. 11.

[3] *Ibid*, p. 22, etc.

laissait à peu près de côté la question plus spéculative pour eux de la suprématie des Conciles.

Ensuite il se rendit de nouveau à Rome avec les députés des princes. Ils trouvèrent Eugène malade et près d'expirer. La plupart d'entre eux étaient d'avis de refuser l'obédience à ce pontife moribond. Mais Æneas, et Lysura, député de l'archevêque de Mayence, les décidèrent à prêter serment[1]. Lysura, l'âme de la coalition des princes, avait été gagné par le Pape, au prix d'une somme avancée par le roi des Romains[2]. Le secrétaire du Pape et du roi des Romains rédigea, d'après ses propres idées, la bulle qui amena la fin du schisme[3] (1447). Il est vrai qu'Eugène réserva le cas où, dans l'affaiblissement de ses facultés, il aurait accédé à quelque clause préjudiciable au Saint-Siége.

L'ancien partisan du concile de Bâle s'est donc rapproché du Saint-Siége, et a réconcilié avec cette puissance la nation qui devait entraîner les autres dans sa voie. Et cependant la conduite d'Æneas semble toujours aussi loyale que son habileté est profonde. Il donne au moins à ses variations les motifs les plus plausibles; et si ces changements se trouvent souvent d'accord avec ses intérêts ou avec ses désirs, quelquefois aussi ils les gênent et demandent de douloureux efforts.

[1] *Com.*, l. I, p. 13.

[2] Pfister, *Histoire d'Allemagne*, l. III, ch. 4, §. 2.

[3] *Bullarium*, t. I, Eug. IV, *Constitut.* 19.

III.

ÆNEAS CONSEILLER DES PAPES ET DES EMPEREURS.

Jusqu'à ce moment l'âme d'Æneas s'est montrée loyale, grande, dévouée aux intérêts de l'Église. A peine avons-nous remarqué quelques instants d'indifférence résultant des fatigues de la lutte. Si, d'une autre part, nous portons notre attention jusque sur sa vie privée, son condisciple, à l'école de Sienne, Agliotti, rend à la pureté de mœurs, qu'il y conserva pendant ses études, le même hommage qu'à ses talents : « Je dois dire, s'écrie-t-il, quelle vertu, quelle sagesse, quelle modestie ornèrent ces années de sa jeunesse ; » et après une longue énumération des professeurs et des élèves distingués qui pouvaient attester la vérité de ses paroles, il ajoute : « Tous assureraient qu'Æneas, alors laïque, avait les habitudes, la modestie, la continence d'un religieux, et qu'il était l'objet d'une profonde vénération pour toute l'école. Personne n'eût été assez hardi pour prononcer en sa présence une parole indécente [1]. »

Cependant la première partie de sa vie ne fut point irréprochable. Il eut un fils d'une Anglaise nommée Élisabeth, qu'il connut à Strasbourg. Dans une lettre spirituelle et quelque peu impudente où il répond aux reproches de son père [2], « il laisse, dit-

[1] Aliott., Ep. et Opusc., t. II, p. 349.

[2] Ep. 15.

il, un petit Énée pour consoler, en son absence, la vieillesse de ses parents. » C'est sans doute de ce même enfant qu'il parle dans l'épître 46, où il prie son père de prendre soin du fils qui lui est né à Florence. Quelques lettres cachent encore l'immoralité sous des formes charmantes de grâce, de gaîté, de naturel, de franchise [1]. Mais il est important de remarquer qu'à cette époque il n'était pas encore entré dans les ordres, dont Eugène lui conféra en mourant les premiers degrés (1447). Il fut sous-diacre à quarante-deux ans; longtemps même il avait été loin de songer au ministère ecclésiastique. Il écrit à Pierre de Noxeto, l'un de ses amis : « Si vous êtes marié, je vous donne la commission de me revêtir de la même dignité. Jusqu'ici j'ai pris garde de me laisser emmailloter dans les ordres. La continence convient beaucoup mieux aux philosophes qu'aux poëtes [2].

C'est un spectacle curieux que celui de la révolution morale qui s'opéra en lui. Les fatigues et les ennuis des cours, la pensée de la mort, des infirmités précoces, l'avaient amené à des habitudes plus graves [3]. « Savoir mourir, écrivait-il, c'est la grande science, l'unique sagesse, la vraie philosophie. La mort est la dernière action de l'homme. Eût-il bien fait jusqu'à la fin, s'il la manque, tout est perdu : c'est un poëte qui néglige son dernier acte. »

Il fut maintenu dans ses fonctions de secrétaire,

[1] Ep. 15, 23, 36, 45, 46, 83, 122, 123.

[2] Ep. 30.

[3] Ep. 37, 77, 82, 92, 93, 99, 106, 109.

et nommé à l'évêché de Trieste par le nouveau pontife, Nicolas V, son ami. Les habitants de son diocèse l'accueillirent non comme un étranger, mais comme un concitoyen [1]. Cependant il les quitta bientôt après et se rendit à la diète d'Aschaffembourg (1447), sur l'ordre de Frédéric III. C'est principalement par ses soins que l'on y vota le *concordat de la nation germanique*, rédigé dans des termes favorables à l'autorité du Saint-Siége [2].

Bientôt après nous le retrouvons à Milan. Il réclamait, en faveur du roi des Romains, la réversion de ce duché vacant par la mort du dernier des Visconti. Dans son discours il vanta la liberté qui s'accorde avec les lois, avec la modération, avec le pouvoir légitime [3]. Le peuple était persuadé; mais, contre ses conseils, les Allemands refusèrent de stipuler le maintien des priviléges de la ville, et perdirent tout.

Cependant, assiégés par le condottiere Sforza, les Milanais implorèrent le secours du prince qu'ils avaient repoussé. Æneas fit partie d'une seconde députation, et la décida, malgré ses craintes, à pénétrer dans la ville à travers les lignes des assiégeants. Mais vainement le traité qu'il conclut ménageait-il les droits de Frédéric. L'indolence de ce monarque, ou le manque de ressources, retarda ses secours, et Milan ouvrit ses portes à Sforza.

Dans le cours des négociations, le peuple s'était

[1] UGHELLI, *Historia sacra*, t. V, col. 582.

[2] *Com.*, l. I, p. 14.

[3] CAMPANUS, *Éloge funèbre de Pie II.*

généralement déclaré pour le roi des Romains; mais il avait été comprimé par la politique équivoque du sénat. Charles de Gonzague, un des chefs du parti populaire, était venu, de nuit, proposer à Æneas de le soulever. Celui-ci répondit que ce moyen était indigne de son caractère sacré. Dans la suite Gonzague accusa l'évêque d'avoir été partisan secret de Sforza. La seule circonstance que nous pourrions citer à l'appui de ce reproche, si elle n'était elle-même insignifiante, serait que les envoyés impériaux eurent avec le condottiere une conférence où ils furent traités avec honneur [1].

Ainsi, en déployant une adresse admirable, Æneas resta toujours dans les limites de la plus rigoureuse probité. C'est l'époque où le roi des Romains le récompense par le titre de conseiller et de prince d'empire, avec le droit de donner le premier son avis au conseil [2].

Il reparut en Italie pour une mission plus heureuse. Il devait préparer, à Naples, le mariage du roi des Romains avec Léonore, sœur du roi de Portugal et nièce de celui d'Aragon (1451). L'éloge des contractants, qu'il prononça, lui fournit l'occasion d'étaler, sur les qualités et les défauts des femmes, une érudition qui caractérise le temps et le savant orateur en particulier [3]. Alors commença

[1] *Com.*, l. I, p. 16.

[2] Ep. de Lollius déjà citée.

[3] *Germanicarum rerum scriptores Freheri*, édit Francof. 1602, t. II, p. 27-31.

le crédit d'Æneas auprès d'Alphonse le Magnanime [1].

En même temps, Nicolas V l'éleva de l'évêché de Trieste à celui de Sienne. Le prélat fut reçu avec une vive allégresse [2] par ses compatriotes dont il devenait ainsi le pasteur. Il n'avait guère paru à Trieste que pour arranger momentanément un différend entre le roi des Romains et Venise. Mais la résidence était alors généralement négligée [3].

Bientôt il retourna au delà des monts, annoncer à son maître qu'il avait disposé les principales puissances d'Italie à lui accorder le passage pour son couronnement à Rome, préparé en même temps que son mariage. L'initiative même de ce projet paraît avoir appartenu à Æneas; car dans les premières années qu'il passa à la cour impériale, il composa deux dissertations pour prouver à l'empereur quelle serait la gloire d'un voyage en Italie et du rétablissement de l'unité dans l'Église. La première, dialogue entre Frédéric et son secrétaire, fut peut-être l'origine du grand crédit de ce dernier. L'autre est une conversation entre cinq personnes, parmi lesquelles Gaspard Schlick et l'évêque de Chiemsée. Elle a pour but de montrer à l'Empereur comment

[1] Voir ses premières opinions sur ce prince, Ep. 21, 39. Il craint d'abord, puis désire sa domination sur les communes italiennes.

[2] *Storia del Vescovado della città di Siena*, da G. A. Pecci. Lucca, 1748, in-4°, p. 322.

[3] *Com.*, l. I, p. 16.

il peut contenir l'Allemagne et l'Italie l'une par l'autre, et, au moyen de cet équilibre, assurer l'empire à sa famille. C'est la politique de ce prince tout entière [1].

Cependant le dévoué, l'infatigable secrétaire trouva en Allemagne de plus grands obstacles à surmonter.

Nicolas V avait nommé Æneas nonce apostolique en Autriche, en Bohême, en Moravie et en Silésie. Il devait conférer avec les hussites, surveiller les rapports de l'ordre Teutonique avec la Prusse, et enfin travailler à la pacification des États autrichiens, ligués contre Frédéric III, qui retenait à sa cour Ladislas, leur jeune souverain [2].

Comme le nom d'Æneas se trouve mêlé à leurs griefs, il est important de considérer s'ils étaient fondés.

Sans doute, Frédéric pouvait nourrir quelque arrière-pensée en gardant ce jeune prince auprès de lui. Cependant, son conseiller nous apprend qu'il craignait de livrer son parent et pupille aux embûches des hérétiques bohémiens, et l'événement paraît avoir justifié dans la suite ses appréhensions [3]. Quant à Æneas, il nous semble avoir porté une vive

[1] *Pentalogus de rebus Ecclesiæ et Imperii*, dans le *Thesaurus anecdotorum novissimus* de Bernard Pez. Aug. Vindelicorum et Græcii, 1723, t. IV, IIIe part., col. 637.

[2] Raynaldi, t. XXVIII, an. 1454. — Ep. 162 adressée à Nicolas V.

[3] Ep. 324.

affection à cet enfant, qu'il regardait comme son élève [1]. Il ne cessa [2] de plaider sa cause auprès de ses partisans et de ses ennemis, à Béneschaw, à Rome, à Naples, à Nuremberg, à Cologne, à Venise. Sa lettre [3] à l'évêque de Cracovie est un chef-d'œuvre diplomatique. Au milieu de ses compliments, il flétrit l'injustice des prétentions de la Pologne sur le trône de Ladislas, et il prouve, par le désastre de Varna, l'imprudence d'une nation ambitieuse, qui aurait dû concentrer ses forces contre les Turcs.

Dans les conjonctures où nous l'avions laissé, le secrétaire déploya toutes les ressources de son adresse pour calmer la fureur des sujets de Ladislas [4] (1451). L'université de Vienne, mécontente de Nicolas V, qui soutenait le Roi des Romains, en avait appelé au prochain concile. La réponse d'Æneas fut, au témoignage de Muratori [5], le plus éloquent de tous ses discours, et le plus remarquable par la science.

A la diète de Béneschaw, il adressa aux Bohémiens un discours latin, que Procope de Rabenstein, seigneur distingué de cette nation, l'un des chefs du

[1] Ep. 13. — Discours cité dans Muratori, *Anecdota*, t. II, p. 126, 141.

[2] Ep. 78, 93, 94, 95, 118. — Voir aussi la lettre 409 sur les ménagements dont usa Æneas à l'égard d'un gouverneur du prince, qui avait favorisé une tentative d'évasion.

[3] Ep. 101.

[4] *Com.*, l. I, p. 17, 18.

[5] Muratori, *Anecd.*, t. II, p. 122-175. Quelques auteurs rapportent ce Discours à l'année 1453, Muratori préfère la date de 1452.

parti catholique, et l'ami d'Æneas[1], traduisit dans leur langue. Je ne puis m'empêcher de le citer au long : « Les Hongrois et les Autrichiens, disait-il, désirent aussi posséder Ladislas. Si c'est à vous que notre monarque le rend, ils s'en tiendront pour offensés. Au cas où il faudrait opter, le Roi préférerait votre alliance à celle des autres peuples. Il se souvient de vos anciens rapports avec ses ancêtres, et des bienfaits qu'il a reçus de vous. Si l'on a égard à la valeur, à la noblesse, qui n'envierait celle des Bohémiens? Mais pour le moment Ladislas ne saurait vous être utile. Vous auriez besoin d'argent pour le recevoir avec une pompe royale, pour lui faire une cour digne de la magnificence de ses pères, pour réparer ses palais. Et cependant vos finances sont épuisées; vous n'avez point de revenus; aucun impôt n'est établi dans votre pays : vous devrez donc vider vos bourses. D'ailleurs, vous êtes plusieurs seigneurs égaux en prudence, en autorité, en richesses. La conduite du prince doit être confiée à un seul, et celui-là sera le véritable monarque qui aura la garde de sa personne; de là de nouvelles discordes. Le Roi vous tire de ces embarras en se chargeant lui-même de la tutelle et de l'entretien de Ladislas. Entre quelles mains serait-il mieux qu'entre celles de ce monarque, son proche parent? Si les Hongrois vous disputent le gouvernement du prince, ils auront sur vous l'avantage de l'avoir vu naître et couronner.

[1] Æneas en parle plusieurs fois dans ses Commentaires, l. 1, p. 8. Voir aussi les Ep. 41, 97, etc.

Laissez-le croître jusqu'à sa majorité, et alors le Roi vous le confiera préférablement aux autres. Quant à la menace d'élire un autre souverain, il n'y croit point : il s'en rapporte à votre fidélité jusqu'ici incorruptible. Après tout, qui pourriez-vous préférer à Ladislas? » Ici l'orateur rappelle les titres de ses ancêtres, sa puissance, ses alliances, l'appui que lui doivent prêter le Roi et les princes allemands [1]. Nous devons rapprocher de ce discours une lettre adressée aux seigneurs hongrois. Il les met au défi d'élire un autre monarque, ou de se constituer en fédération, menacés comme ils sont par les Turcs. Il leur promet les faveurs de Ladislas, aussitôt que ce prince aura revêtu la robe virile [2].

Les Bohémiens convinrent unanimement de remercier Frédéric III. Æneas, chargé en particulier de ménager Georges Poggiébrach, le plus puissant de leurs chefs, le disposa pour toujours à l'alliance de son maître [3]. En effet, ce dernier avait tout intérêt à l'absence du prince, dont il commençait à obtenir le pouvoir, principalement par l'appui des Hussites.

Æneas s'enfonça ensuite dans l'intérieur de la Bohême, dont il nous dépeint la barbarie : « Il me semblait, dit-il, avoir été au delà des Sauromates et de la mer Glaciale, parmi les anthropophages et les

[1] *Hist. de la guerre des Hussites et du concile de Bâle*, par Jacques Lenfant (protestant), Amsterdam, 1731, in-4°, p. 222.

[2] Ep. 78.

[3] Lenfant, p. 223.

monstres de l'Inde et de la Libye. » Surmontant les vives inquiétudes de ceux qui l'accompagnaient, il soutint une longue polémique avec Poggiébrach et d'autres fameux sectaires [1]. Lorsqu'il eut quitté la Bohême, il n'oublia point la cause de l'orthodoxie dans ce pays. Il la recommande souvent au Pape, envoie aux catholiques de prudents avis, et les encourage à braver les tourments [2].

Frédéric III rappela son ministre du fond de la Bohême, pour se faire devancer par lui au delà des Alpes. Celui-ci était toujours prêt.

Il décrit l'inquiétude qui agitait les États italiens lors de ce voyage, qui fut le dernier d'un César allemand à Rome. Il eut lui-même à intervenir entre Florence et les deux cités de Pise et de Volterra, qui saisirent l'occasion pour se soulever. Sienne, sa ville épiscopale, sa patrie, lui témoigna de la défiance, et cependant il lui donnait sans cesse des gages de son attachement [3]. Il n'y eut pas jusqu'à Nicolas V, qui, craignant la versatilité des Romains, ne voulût contremander le voyage du Roi.

Æneas le rassura par une lettre vive et hardie : « Si tu n'avais parlé qu'à moi seul de ta première résolution, lui disait-il, tu pourrais te rétracter; la honte en rejaillirait sur moi : on croirait que je me suis trop avancé; mais deux de mes collègues étaient

[1] Ep. 130.

[2] Ep. 157, 158.

[3] *Com.*, l. I, p. 19.

présents. » Le Pontife supplia aussitôt Frédéric de hâter son voyage [1].

Enfin le Roi put venir recevoir sa fiancée à Sienne, et le poëte lauréat y fut l'orateur de Léonore [2].

Avant que Frédéric mît le pied sur le sol de l'État romain, le Pape exigea de lui le serment habituel. Æneas s'efforça de démontrer que c'était une innovation [3]; le prince, plus respectueux, céda, « bien que cette prétention lui parût fort étrange. »

Le collége des cardinaux vint à sa rencontre. « Quelques auteurs prétendent, dit Æneas, qu'on n'avait point encore fait cet honneur aux rois allemands. Je crois, au contraire, qu'il n'en a été ainsi qu'à partir de l'époque où la majesté de l'Empire a diminué; car il est certain qu'autrefois les papes eux-mêmes allaient au-devant d'eux. »

Nous insistons sur ces détails, parce qu'ils caractérisent l'esprit indépendant qu'il avait conservé. Cependant ce prélat, si libre dans son langage, reconnaît que « l'Empereur, avant son couronnement, n'est pas au-dessus des cardinaux : le premier cardinal lui est même supérieur [4]. »

L'entrée pompeuse de Frédéric dans la ville éter-

[1] *Hist. de Frédéric III*, éditée par Bœcler. Strasb., 1685, p. 46. Elle se trouve aussi dans deux Mss. de la Bibl. Roy., nos 6028, 6224.

[2] *Com.*, l. I, p. 20. Il décrit la pompe de l'entrevue.

[3] *Hist. de Frédéric III*, p. 75, etc.

[4] *Ibid.*

nelle fut aussi un triomphe pour Æneas, qui lui servait d'interprète[1].

Il nous a laissé la description des cérémonies du couronnement, et une dissertation curieuse sur les couronnes. Considérant de près l'épée que l'on ceignit à l'Empereur, et que l'on assurait être celle de Charlemagne, il démontra que c'était plus probablement celle de Charles IV de Luxembourg[2].

Il prononça les discours d'usage en ces circonstances; mais ce fut pour y déplorer la corruption du clergé et des peuples, l'humiliation de l'Église, opprimée par les princes, et demander la convocation d'un concile général en Allemagne[3]. Cependant les défiances mutuelles se dissipèrent. Æneas semble avoir abandonné les idées qu'il avait émises, et s'en être remis à la prudence de Nicolas V. D'un autre côté, il rassura une seconde fois le Pape, qui, retombé dans ses craintes, s'était fortifié à l'approche des Allemands, et il assista aux entretiens intimes des deux premiers souverains du monde. Dès ce moment, on l'aurait promu au cardinalat, si les importunités des princes, pour leurs candidats respectifs, avaient laissé à Nicolas V la liberté de suivre son inclination sans se prêter à leurs exigences (1452).

Frédéric revint avec lui, et partout le secrétaire porta la parole au nom de l'Empereur. Il lui rendit

[1] *Com.*, l. I, p. 20.

[2] *Histoire de Frédéric III*, p. 79, etc.

[3] *Germanicarum rerum scriptores Freheri*, t. II, p. 34.

bientôt après des services plus importants. Les sujets de Ladislas avaient enfin arraché leur jeune monarque des mains de Frédéric, le contraignant par la force à cette concession, qu'Æneas lui avait depuis longtemps conseillée [1]. Ce dernier assista, parmi les évêques médiateurs, à la première entrevue du Roi autrichien et de ses sujets. Ils ne pouvaient se lasser d'embrasser leur prince, « et ils le conduisirent aussitôt au bain, pour le dépouiller de tout ce qui pouvait lui rester de styrien [2]. »

Bientôt Bohémiens, Hongrois, Autrichiens, tous les peuples de Ladislas vinrent, sous ses ordres, assiéger Frédéric III à Vienne. Mais la médiation d'Æneas fut acceptée avec joie, surtout par le héros de la Hongrie, Jean de Huniad (Huniade) [3] : la paix se rétablit.

Il ne fut pas moins glorieux pour le conseiller impérial d'empêcher les princes allemands de commettre une injustice à l'égard de Nuremberg, et le faible Empereur de s'y prêter [4].

Au milieu de ce conflit d'intérêts particuliers, qui rendait les Occidentaux sourds aux cris de leurs frères d'Orient, le bruit d'une terrible catastrophe, de la chute de Constantinople, vint les remplir d'effroi. Æneas s'élève alors au-dessus de lui-même. Nous l'avons vu déployer un zèle ardent, d'inépuisables

[1] *Hist. de Frédéric III*, p. 110.
[2] L'Empereur était de la branche de Styrie.
[3] *Hist. de Frédéric III*, p. 109, 110.
[4] *Com.*, l. I, p. 22.

ressources, une constance inébranlable dans la cause de l'Église et de l'Empire; il a aussi commencé à combattre l'hérésie. Maintenant, il va se surpasser pour réunir l'Europe chrétienne contre les musulmans, ennemis de la foi et de la civilisation.

IV.

PRÉDICATION DE LA GUERRE SAINTE. — CARDINALAT.

La capitale de l'empire grec, le rempart de la chrétienté a cédé aux coups de Mahomet II (1453). Ce malheur, qu'Æneas sent plus vivement que personne, le danger du monde chrétien, du monde civilisé, développent les sentiments généreux de son âme.

Depuis longtemps il se plaignait de ses fatigues, de ses souffrances : « Voilà deux ans que je chevauche, écrivait-il; je n'ai aucun repos[1]. J'ai éprouvé mille espèces de fièvres, je suis souvent malade de la pierre, des douleurs d'entrailles m'ont tourmenté à Rome. Parlerai-je de mes faiblesses et de mes tortures d'estomac? Une seule maladie ne m'avait pas attaqué, celle de la vessie dont je souffre maintenant[2]. » Ces vers, faibles du reste, expriment vivement les douleurs de la goutte qui ne le quittèrent de sa vie:

Si sacer est sanguis Christi de corpore fusus,
  Et dignus latria, dira podagra fuge.
At si membra diu possessa relinquere nescis,
  Urgeat ut saltem flamma dolorque minus[3].

[1] Ep. 100.
[2] Ep. 146.
[3] Dans le petit recueil de *Joann. Adolphus Mulingus*, de Strasbourg (Bibl. de l'Arsenal).

Il ne pouvait se faire à la vie de la cour [1]. Son projet était de revenir dans sa patrie pour s'y fixer [2] et il tressaillait de joie dans cette espérance [3], bien qu'elle fût souvent déçue par de nouveaux délais que lui demandait l'Empereur.

Dans le dialogue sur la prise de Constantinople, que nous avons déjà cité, saint Bernardin de Sienne, apparaissant à Æneas, lui reproche d'abandonner son évêché, dont il n'avait pas osé lui-même accepter l'administration. Æneas lui raconte ses tentatives pour obtenir la permission de retourner dans son diocèse, et la violence qu'il s'était faite lorsqu'il fallut sacrifier ce devoir au devoir plus impérieux de prêcher la croisade. Le dévouement lui donna un nouveau courage et de nouvelles forces.

Il avait songé au danger avant la prise de Constantinople. C'est lui qui avait sollicité l'envoi en Allemagne du célèbre religieux Capistran [4], le Pierre l'Ermite de l'époque. Lui-même, il avait prêché la croisade au couronnement de Frédéric : il y représenta la chrétienté, pressée au nord par les Tartares idolâtres, à l'orient, à l'occident, au midi par les musulmans, maîtres de l'Asie, de l'Afrique, d'une partie de l'Espagne et des îles de la Méditerranée [5].

[1] Ep. 42, 166.
[2] Ep. 100, 137, 143, 152.
[3] Ep. 146.
[4] Ep. 412.
[5] Ep. 399.

A la nouvelle du désastre des Grecs, il ne peut d'abord en croire la renommée [1]; il s'informe avec inquiétude des dispositions du Pape et des cardinaux [2]; il prie l'un d'entre eux de ne point leur laisser de relâche [3]. Il ose enfin lui « vermisseau [4] » adresser au Pontife lui-même les paroles les plus énergiques : « C'est une obligation rigoureuse pour le Saint-Siége, dit-il, de songer aux moyens de détourner un si grand péril, d'avertir les princes et les peuples, de veiller, de s'empresser d'agir, enfin de ne rien omettre pour le salut de la république chrétienne [5]. » « La main me tremble en vous écrivant, lui disait-il dans une autre lettre. L'indignation ne me permet pas de me taire, ni la douleur de m'exprimer. Il est honteux de vivre encore! L'Italie, l'Allemagne, la France, l'Espagne sont dans l'état le plus florissant, et voilà (ô honte!) que nous laissons prendre Constantinople par des Turcs voluptueux! Eut-on jamais semblable désastre à déplorer? Rome, il est vrai, a été prise par les Goths, mais au moins ont-ils respecté les lieux saints! »

Ensuite, sachant le Pontife bien digne de le comprendre, Æneas déplorait la perte des trésors littéraires de l'antiquité; et, par un trait de la plus haute éloquence, après avoir résumé ce que l'histoire

[1] Ep. 139.
[2] Ep. 138.
[3] Ep. 155.
[4] Ep. 140.
[5] Ep. 141.

pourrait dire à la gloire de Nicolas V, il s'écriait : « Mais ils termineront par ces mots, qui couvriront tout le reste comme d'un voile de deuil : Sous son pontificat, Constantinople a été prise et pillée! Je ne sais s'ils ajouteront qu'elle a été incendiée : une fois entre les mains des ennemis, il vaut mieux qu'elle soit livrée aux flammes que conservée. Vous vous êtes efforcé de lui porter secours; les princes niaient le danger; et cependant, c'est à vous que la postérité mal instruite reprochera ce grand malheur[1]. » On sait en effet que Nicolas V, ce docte pontife, cet illustre protecteur des lettres, n'eût point laissé succomber sans défense la ville de Constantin, s'il avait été secondé, si, cette année même, il n'avait eu à combattre, dans les murs de Rome, la conjuration républicaine de Stefano Porcari.

Æneas était parvenu à communiquer son ardeur à l'âme indolente de Frédéric III[2]. « Jamais, écrivait-il, je n'ai vu l'Empereur plus attentif[3]. » — « Il n'omettra rien pour la cause de la foi[4]. » C'est sans doute le secrétaire qui dicta ces mots, adressés par le prince au souverain Pontife : « Il nous appartient à nous, empereur, et défenseur de l'Église, d'enflammer de plus en plus le zèle dont vous êtes déjà embrasé[5]. »

[1] Ep. 162.
[2] Ep. 155.
[3] Ep. 135.
[4] Ep. 153.
[5] Ep. 163. On y retrouve des phrases d'une autre lettre

Frédéric envoya aussi une lettre d'exhortation à Charles VII, dictée et conçue par son conseiller [1]. Enfin, celui-ci représenta son maître à la diète de Ratisbonne, et l'assemblée fondit en larmes à la peinture qu'il fit des calamités de la Grèce. On rédigea un décret conforme à ses propositions et l'on convint de se rassembler de nouveau à Francfort [2].

Mais Æneas prévoyait l'inutilité de ses travaux, sans pour cela se décourager. Il montre admirablement que l'unité chrétienne du moyen âge était rompue :

« A dire vrai, je n'espère pas réussir : la chrétienté n'a plus de tête ; on ne rend plus au Pape ni à l'Empereur ce qui leur appartient. Il n'existe plus d'État qui n'ait son souverain particulier. Persuadera-t-on à tant de princes de prendre les armes? Et, supposé qu'ils y consentent, à qui confiera-t-on le commandement? Quel ordre établira-t-on dans l'armée ? Qui nourrira cette multitude? Qui comprendra ces différents idiomes? Qui gouvernera ces mœurs diverses ? Qui conciliera les peuples d'Angleterre et de France, de Gênes et d'Aragon, d'Allemagne, de Bohême et de Hongrie?... Gênes s'armera-t-elle contre les Turcs dont elle est, dit-on, tributaire? Venise est l'alliée des musulmans... Les Espagnols ont leur guerre sainte contre Grenade. Le roi de France ap-

d'Æneas; Ep. 162. Voir encore les Ep. 142, 146, 147, 156, 164, pleines des vœux de l'apôtre.

[1] Conservée dans le *Spicilége* d'Achery, t. III.

[2] *Com.*, l. I, p. 23.

préhende à chaque instant de nouvelles descentes des Anglais, et ceux-ci ne songent qu'à venger leur expulsion. Le Danemarck, la Suède, la Norwège, pays reculés aux derniers confins du monde, n'ont pas d'intérêt qui les attire en Asie. L'Allemagne est partout divisée. Les villes sont en guerre avec les princes; les princes eux-mêmes ne sont pas unis[1]. »

L'assemblée de Francfort ne répondit que trop à ces prévisions. Les Allemands accusaient le Pape et l'Empereur de ne désirer que de l'argent, se moquaient du zèle des Bourguignons, et reprochaient aux députés hongrois venus pour implorer des secours, de vouloir envelopper l'Allemagne dans leur malheur[2].

C'est à des esprits ainsi disposés que s'adressa Æneas. Il sonda la profondeur de la blessure faite à la foi: « On avait perdu la capitale de l'un des deux Empires, le port le mieux situé de l'univers, un de ces patriarcats qui furent comme des troncs d'où le christianisme étendit ses rameaux sur le monde. »

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce discours, ce sont les regrets poétiques du lauréat, et le continuel souvenir de l'antiquité, qui rendent encore plus vive la douleur du chrétien :

« Quis funera fando
Explicet, aut possit lacrymis æquare dolores.

« Constantinople demeurait seule, au milieu des

[1] Ep. 127.

[2] *Com.*, l. I, p. 23.

cadavres de tant de glorieuses cités grecques. Elle était restée le monument de la sagesse antique, l'asile des lettres, la forteresse de la philosophie..... Et la voilà en proie à la barbarie des Scythes! » L'érudit ne manque point de prouver ici que les Turcs n'appartiennent pas à la race des Teucriens. D'un autre côté, comprenant que les pertes de la littérature sont assez indifférentes à ces lourds guerriers des temps féodaux qui l'écoutaient, il leur prouve que, sans le secours des lettres, leurs exploits resteraient inconnus.

Il terminait par montrer qu'il serait facile aux armées chrétiennes de venger cet affront [1]. Voici cependant le portrait qu'il trace de Mahomet II: « C'est un jeune homme de vingt-quatre ans, farouche, avide de gloire, robuste, rompu à la fatigue. Il ne boit pas de vin, et, quoique débauché, suivant les habitudes de sa nation, il ne languit point dans son sérail. Il fuit les danses, évite les parfums, n'élève pas d'oiseaux, n'entretient pas de meutes. La guerre, voilà son seul plaisir. »

Sur la proposition de l'orateur, l'on décréta une levée de dix mille cavaliers et de trente-deux mille fantassins, et l'on s'entendit pour régler les derniers préparatifs dans une nouvelle réunion à la cour de l'Empereur [2].

Æneas ne se reposa pas dans ce second intervalle. Il excita Capistran à de nouveaux efforts pour tirer

[1] Ep. 131.
[2] *Com.*, l. I.

les cœurs de la léthargie où ils étaient retombés.[1] Il allait jusqu'à lui fournir les matériaux de ses discours[2].

Pour lui, à l'assemblée, « il travailla des pieds et des mains[3] » à persuader aux princes de défendre leur existence, leur indépendance, leur dignité.

Presque tout était préparé lorsque Nicolas V mourut (1445). A la vérité, les premières pensées de Calliste III, son successeur[4], furent pour la croisade; mais les Allemands voulurent profiter du nouveau pontificat pour augmenter les libertés de leur Église, et peut-être l'éloquence d'Æneas prévint-elle un schisme[5]. Aussi, en vain, lorsqu'il apporta au Pape le serment d'obédience de l'Empereur, prêcha-t-il la croisade devant lui[6]; en vain, dans d'autres circonstances, adressa-t-il ses exhortations au roi Alphonse ou à ses conseillers[7]; en vain, dans une péroraison qu'il fournit à Panormita, l'un d'eux, décrit-il par anticipation le retour triomphal du prince aragonais, vainqueur des infidèles. Cependant, il obtint des Napolitains la suspension des hosti-

[1] Ep. 405.

[2] Ep. 405. — Pour ses autres relations avec cet orateur, Ep. 403, 404.

[3] Platina.

[4] *Conclave Callisti III*, manuscrit conservé à la Bibl. Roy., parmi les OEuvres de Pie II, n° 5153.

[5] *Com.*, l. I, p. 25.

[6] Ep. 398. Le Pape arma cependant aussitôt quelques galères; Alphonse fit aussi quelques démonstrations. Campanus, *Vie*, etc.

[7] Discours conservés dans l'édition de 1551 à la suite des *Commentaires sur les actions et les paroles du roi Alphonse*.

lités qu'ils exerçaient sur le territoire de sa patrie et la restitution d'Orbitello[1]. C'était rendre la paix à l'Italie et faciliter l'entreprise d'une croisade.

Tandis qu'il veillait ainsi aux intérêts du monde chrétien, de l'Église, de l'Allemagne, de sa patrie enfin, Æneas reçut une récompense qu'il ne recherchait point[2]. Calliste III le promut au cardinalat, non sans éprouver des difficultés de la part du sacré collége. « La rouille s'était mise aux gonds » (*cardinibus*) (1456)[3]. Il remercia plusieurs princes de sa promotion; car remercier c'est obliger. « Je serai un cardinal allemand[4], » écrivait-il à Frédéric III, et celui-ci lui faisait envisager cette dignité comme le chemin d'une dignité plus haute[5]. Il se déclarait le serviteur de l'Impératrice[6], et rendait compte de son élévation au roi Alphonse, « comme un esclave de l'accroissement de son pécule[7]. Ladislas reçut aussi ses remercîments[8].

Si le cardinal prenait ce ton soumis, c'est qu'il avait besoin de leur protection. Il était pauvre, sans toutefois prendre à la lettre une hyperbole que paraît lui avoir inspirée le souvenir de saint Paul : Il

[1] *Com.*, l. I, p. 26; et *Com.* sur les *Actes d'Alphonse*.

[2] Voir sa lettre 138 et les *Com.*, l. I, p. 26.

[3] Ep. 195.

[4] Ep. 189.

[5] Ep. 250.

[6] Ep. 190.

[7] Ep. 194.

[8] Ep. 190, 244, 245, 255.

disait au cardinal de Pavie « qu'après vingt-cinq ans de travaux, il manquait de chaussures ; et cependant il avait arrosé de ses sueurs presque tout le monde chrétien ; battu par les tempêtes, transi par les frimas, brûlé par les ardeurs de l'été, dépouillé par les brigands, jeté dans les cachots et conduit vingt fois aux portes de la mort[1]. »

A cette époque, il demandait à l'Empereur et au duc Sforza quelques bénéfices qui, disait-il, lui étaient nécessaires dans sa pauvreté[2]. Aussi n'épargne-t-il pas les efforts pour s'assurer la possession de l'évêché de Warmie, en Prusse, qui renfermait plusieurs villes fortes et un domaine étendu, mais qui avait été démembré par la Pologne et par l'ordre Teutonique[3]. Casimir IV opposait une de ses créatures au choix du chapitre et du Pape, qui désignait Æneas. Le cardinal employa la médiation de Ladislas auprès du Polonais son beau-frère[4], recourut aussi à celle de Frédéric[5], et s'adressa enfin au roi de Pologne lui-même[6]. Le bénéfice lui resta.

[1] Ep. 365 du recueil du cardinal de Pavie.

[2] Ep. 258, 361.

[3] *Com.*, l. I, p. 28.

[4] Ep. 279. Voir aussi ses lettres à ses conseillers, Ep. 280, 283, 310, 312. — Il promet à l'un d'entre eux quelque bon morceau « *aliquid pingue.* » Ep. 297, 317.

[5] Ep. 278, 296.

[6] Ep. 275.

Il en posséda aussi quelques-uns en Allemagne[1]; il leva dans ce pays, à en croire ses adversaires, plus de deux mille florins. Il avait à Worms une riche habitation à laquelle était attachée la dignité de chancelier de Heidelberg[2]; mais ce n'était pas sans protestation[3]. Ses réponses furent nobles et fières : il déclarait qu'il ne voulait pas acquérir de bénéfices contre le concordat, et renonçait d'avance à ceux que l'on voudrait lui contester. Seulement, l'Allemagne devait se rappeler qu'il l'avait servie plus de vingt ans, et qu'en ce moment même il consacrait toutes ses forces à ses intérêts et à sa gloire[4].

Il n'éprouvait pas moins de contradictions dans sa patrie. Il avait encore usé récemment, en faveur des Siennois, de son crédit auprès du condottiere Piccinino[5] qui les attaquait, et auprès de Calliste III qu'ils avaient irrité[6], et il ne pouvait obtenir justice de ses concitoyens pour un parent[7], pour un ami[8]!

[1] Ep. 308, etc.

[2] Pfister, l. III, c. 4, §. 11.

[3] Ep. 322. Nous parlerons ailleurs de la polémique qu'il soutint contre le chancelier de Mayence. Je n'indique ici qu'une lettre de ce dernier, qui attaque Æneas personnellement. Elle est citée par Wimpheling. Argentorac., 1515.

[4] *Ibid.*, Ep. 350, 356, 369.

[5] Ep. 214.

[6] Ep. 217, etc.

[7] Ep. 226, etc.

[8] Ep. 358.

Mais son influence était toute-puissante à la cour pontificale, où il occupait toujours la place de secrétaire, et elle s'y exerçait pour le bien de l'Église[1]. Cependant, on regrette qu'il l'ait due en partie à ses rapports intimes avec l'un des neveux chéris du Pape, Roderic Borgia, qui devait plus tard souiller la chaire de saint Pierre sous le nom d'Alexandre VI. Ce dernier, encore dans la première jeunesse, était déjà vice-chancelier de l'Église. Æneas le loue[2], mais à juste titre[3], des talents qu'il avait déployés dans l'administration temporelle du Picénum. Il lui expose les démarches qu'il a faites dans son intérêt, et lui demande la réciprocité[4]. « Je ne cesse, dit-il, de recommander les intérêts de Roderic. Lors même que le Pontife refuse, c'est avec le désir d'accorder. » On peut même reprocher au cardinal de Sienne de se mettre, pour son associé et pour lui-même, à la piste des bénéfices, et de s'exposer à des erreurs fâcheuses par son empressement[5]. « Nous sommes quelquefois trompés par de faux bruits : Ainsi, la personne que l'on croyait morte à Nuremberg, a dîné avec moi ces jours derniers. Ton véritable procureur est notre saint Père, etc. »

Il ne tarda pas cependant à ouvrir les yeux sur la

[1] Affaires de Culm, de Ratisbonne, *Com.*, l. I, p. 28, 29. — Ep. 270 et suiv.

[2] Ep. 257.

[3] *Com.* du cardinal de Pavie, l. II, p. 370.

[4] Ep. 228.

[5] Ep. 257.

mauvaise conduite des neveux du Pontife [1], et plus tard, étant lui-même Pape, il força le jeune Rodéric à se contenir par cet avertissement encore amical, mais ferme [2] : « Faut-il s'étonner si, après des excès tels que les tiens, les princes foulent aux pieds les droits de l'Église ! On nous blâme à ton sujet et l'on accuse Calliste. Beaucoup de personnes pensent qu'il s'est trompé en te comblant d'honneurs. »

Æneas s'était un moment occupé de lui-même, et il avait recouru à des intrigues que ses besoins expliquent sans les justifier. Mais il ne perdait pas de vue les grands intérêts dont il se croyait responsable. Les obstacles qu'il avait rencontrés dans la prédication de la croisade ne l'avaient point découragé. Il y excitait tour à tour l'Empereur [3], le roi de Hongrie [4] le roi d'Aragon [5] et s'efforçait surtout de rétablir la paix entre les deux premiers. Toutes ses vues semblent résumées dans une lettre écrite au nom de Calliste III à Carvajal [6]. Ce légat doit assister aux noces de Ladislas, afin de le réconcilier avec Frédéric III et de marquer la considération du Saint-

[1] Ep. 368.

[2] *Livre des Brefs*, à l'année 1460.

[3] Ep. 238, 242.

[4] Ep. 331.

[5] Ep. 253, 265, 266, etc.

[6] Ep. 339. — La lettre 340, écrite par Æneas, est la même pour le sens.

Siége pour le roi de Hongrie et pour le roi de France, dont le Hongrois épouse la fille. Cette fête attirera le roi de Pologne et les princes allemands. C'est l'occasion de s'occuper de la guerre sainte, et de s'opposer à la malice des hérétiques.

Mais on sait qu'au lieu d'un lit nuptial, les ambassadeurs de Ladislas, à leur retour de France, ne trouvèrent qu'un tombeau[1] (1457) : le jeune prince sur qui reposaient tant d'espérances, venait de périr victime, suivant toute probabilité, d'un crime odieux. « Pensera-t-on, s'écrie Æneas, qu'un jeune homme robuste, qui ne ressentait aucun mal, et avec lequel j'ai passé joyeusement la journée de lundi dernier, ait été enlevé en trente-sept heures par une mort naturelle[2] ? »

Cependant venait l'époque où les voeux d'Æneas se réaliseraient peut-être plus facilement. Après avoir été successivement cardinal diacre de Saint-Eustache, et cardinal prêtre de Sainte-Sabine, à la mort de Calliste, il fut élevé sur la chaire de saint Pierre (août 1458), et prit le nom de Pie II[3]. Il nous a laissé de curieux détails sur son élection[4]. Il fait une description touchante des cérémonies, et d'un autre

[1] Ep. 324.

[2] Le cardinal de Pavie raconte les détails de cet événement, t. VI, p. 431.

[3] Ciaconius, *Hist. des Papes*, Pie II.

[4] *Com.*, l. I, p. 31, et surtout un écrit séparé : *Proprium conclave*, manuscrit conservé à la Bibliothèque Royale (dix pages), n° 5153.

côté, il dépeint l'ardeur de la populace à piller jusqu'au marbre du palais qu'avait occupé le nouveau Pape. Mais ce que nous devons surtout remarquer, ce sont ces intrigues qui disposèrent quelquefois du trône pontifical, mais que la Providence a le plus souvent confondues ou fait servir à ses desseins. Au conclave dont nous avons à nous occuper, toute la brigue du cardinal de Rouen resta inutile. Il faut cependant se mettre en garde contre le portrait de ce cardinal peut-être chargé par Æneas; Bessarion s'était déclaré pour lui. Mais on craignait l'influence des Français : on craignait de les voir reporter la résidence papale à Avignon. « Et olt le cardinal de Rouen au commenchement le plus de voix; mais en la fin les Italiens, doubtant que s'il estoit Pape, il polroit venir son siége papal tenir decha les monts, se condescendirent au dit Pape Pius[1]. » On choisit un Italien qui ne recherchait pas cet honneur[2], mais dont le patriotisme était connu, et que recommandait d'ailleurs son zèle pour les intérêts de l'Église et de l'Europe menacées.

« Quoi! s'était écrié le cardinal de Rouen, vous voulez faire un Pape de Piccolomini, d'un pauvre, d'un podagre, d'un poëte, qui gouvernera l'Église suivant les lois de la mythologie! »

[1] Jacq. Duclercq, édit. Buchon, t. XXXVIII, p. 283. Il ne faut donc pas prendre à la lettre ces suffrages unanimes dont parlent Trithème (Bibl. des Écrivains ecclésiast.), et Campanus (Biographie, Éloge funèbre).

[2] *Com.*, l. I, à la fin, Campan., Platina, *Vie*, etc.

Pie II en effet ne devait pas être un Pape ordinaire; mais un savant, un homme politique, un poëte couronné de la tiare. D'un autre côté, si quelques taches, devenues de plus en plus rares, déparaient encore sa belle vie, elles allaient, dès ce moment, disparaître, et faire place au zèle le plus pur comme le plus ardent.

V.

PIE II AU CONCILE DE MANTOUE. PREMIERS RAPPORTS AVEC LA FRANCE, ETC.

Sur le siége de saint Pierre vient d'être élevé l'orateur du siècle, l'organe des Papes et des Empereurs, l'âme de toutes les grandes entreprises. La voix infatigable de ce faible vieillard va retentir jusqu'aux extrémités de l'univers; son belliqueux enthousiasme, son patriotisme religieux ne connaîtront point le repos. Lorsque Démosthène ou Cicéron combattaient les ennemis de leur patrie, ils purent trouver des formes plus parfaites, plus d'éloquence, mais jamais de si nobles sentiments. Ceux du Pontife s'élevèrent autant au-dessus des leurs, que la religion et les intérêts du monde sont au-dessus des lois politiques et des intérêts de la patrie.

La première pensée de Pie II est la guerre sainte [1]. Il convoque un concile à Mantoue [2], et annonce que, lui vieillard et malade, il va franchir l'Apennin et le Pô.

Cependant de nombreux embarras commencent

[1] A son couronnement il avait juré de presser la croisade, de réformer les mœurs de la cour romaine, enfin de maintenir les droits des cardinaux, et de les consulter dans les affaires publiques. RAYNALDI, t. XXIX, ann. 1458.

[2] *Com.*, l. II, p. 34.

dès lors et ne cesseront pas, jusqu'à la fin de sa vie, d'entraver son ardeur; mais elle brillera par la patience même qu'il va mettre à surmonter ces difficultés, par ce calme uni à l'activité, qui fait le propre de la politique pontificale.

A la mort du roi d'Aragon, qui ne laissait pas de fils légitime, le royaume de Naples était réversible au Saint-Siége. Cependant Eugène IV et Nicolas V avaient permis au monarque de le transmettre à son fils naturel Ferdinand [1]. Ces précédents n'empêchèrent pas Calliste de réclamer la réversion lorsqu'Alphonse mourut. Mais la mort le frappa lui-même sur ces entrefaites, et Ferdinand restait armé contre le Saint-Siége.

Le nouveau Pape se trouvait sans argent et sans soldats. Le dernier Pontife avait abandonné toutes ses ressources à ses neveux, avec nombre de places importantes. Ceux-ci en vendirent une partie à Piccinino; Pie II en racheta d'autres, parmi lesquelles le château Saint-Ange; et, pour sortir de cette situation critique, il accorda le royaume de Naples à Ferdinand [2].

Mais les anciens droits de suzeraineté, si souvent méconnus, étaient remis en vigueur, Bénévent devait être immédiatement restituée; Terracine dans

[1] La bulle d'Eugène IV, citée dans Raynaldi, t. XXVIII, ann. 1444, parle des plus hautes dignités, mais non de la couronne. Elle est probablement tronquée. Giannone s'accorde entièrement avec Pie II; l. XXIV, ch. 2.

[2] *Com.*, l. II, p. 36.

dix ans. On stipulait aussi le paiement des tributs arriérés [1].

Dans l'acte de concession se trouve une parenthèse remarquable : « sauf les droits d'autrui. » Le Pape évitait de heurter de front les prétentions de la maison d'Anjou, rivale de la dynastie aragonaise.

Mais comme les Angevins, et la France en leur nom, ne cessèrent de réclamer, observons que le Pontife, en cédant Naples au fils naturel d'Alphonse, ne consulta pas seulement l'amitié qui l'avait uni au père, mais considéra les promesses de ses prédécesseurs, les avantages de la paix pour le repos de l'Italie et pour le succès de la croisade, le voeu exprimé par tous les États italiens au congrès de Lodi, l'accord des seigneurs napolitains à reconnaître Ferdinand; enfin sa propre faiblesse. Comme il l'écrivait à René d'Anjou, « il n'accordait aucun droit nouveau à Ferdinand, il reconnaissait un fait accompli [2]. »

D'ailleurs, Pie II s'effrayait du grand nombre de partisans qu'avait la France à Gênes, à Florence, à Modène. « Si jamais, disait-il, on prend pour souverain Pontife une créature des Français, toute l'Italie passera sous la domination française. Défendre Ferdinand, c'est défendre l'indépendance italienne [3]. »

Ainsi, loin de lui reprocher la préférence qu'il

[1] Les conditions sont citées au long dans Raynaldi, t. XXIX, ann. 1458.

[2] *Livre des Brefs*, 1459.

[3] *Com.*, l. IV, p. 96.

donna aux Aragonais, on aura lieu d'admirer sa persévérance dans cette politique nationale. On peut considérer ce Pape comme le digne précurseur de Jules II.

Après avoir aplani ces difficultés, le Pontife partit pour Mantoue, s'arrachant aux regrets des Romains et pleurant avec eux. « Car il ne pouvait retenir ses larmes quand il parlait à son peuple[1]. »

Sur sa route il réclama en faveur de la noblesse de Sienne opprimée. Il montra à ses compatriotes que, par leurs divisions, ils s'étaient attirés des maux affreux et s'étaient environnés d'un cercle d'ennemis : ses conseils furent vains. Néanmoins il érigea cette ville en archevêché[2] et Corsignano, le village qui lui avait donné naissance, en la cité épiscopale de Pienza. Par ses soins enfin s'éleva un mausolée sur les restes de ses parents[3]. Il leur composa cette épitaphe :

Sylvius hic jaceo, conjux *Victoria* mecum est;
Filius hoc clausit marmore Papa *Pius*.

Cependant, aux populations qui s'empressaient autour du père des chrétiens, et jonchaient son chemin de fleurs, venait se joindre un cortége de

[1] *Com.,* l. II, p. 38. A la vérité les regrets des Romains étaient en partie intéressés. Ils craignaient de perdre les profits de la résidence.

[2] Les différentes pièces relatives à cette érection ont été réunies, *Storia del Vescovado della città di Siena,* p. 325-331.

[3] *Com.,* l. II, p. 47.

princes ou de leurs envoyés. Pie II ne craignit pas de blâmer son ancien seigneur, Frédéric III, qui, dans la force de l'âge, négligeait de venir en personne, et ne suivait pas l'exemple d'un vieillard malade. Mais l'Empereur manquait de zèle; il craignait peut-être de baiser la mule de son ancien secrétaire. « As-tu conçu de l'envie contre Pie II parce qu'il t'a devancé? lui écrivait celui-ci; veux-tu éviter toute entrevue avec lui? Tu te méprends : il ne cherche que ta gloire.» Frédéric s'excusa sur les conjonctures difficiles qui le retenaient en Autriche, et, en même temps, il demanda s'il lui était permis d'accepter le trône vacant de Hongrie, qu'on lui offrait à l'unanimité.

Le Pontife ne l'en dissuada point, dans le cas où ses prétentions ne rencontreraient aucun obstacle, et n'en susciteraient aucun à la croisade. Mais bientôt il apprit que l'autorité de Mathias Corvin était au contraire universellement reconnue. Il supplia alors Frédéric de renoncer à une ambition qui perdrait la Hongrie attaquée à l'orient par les Turcs [1]. Mathias reçut un étendard béni par l'entremise de l'admirable Carvajal, que ses souffrances ne chassaient point de son poste avancé [2].

Le Pape reconnut aussi Poggiébrach comme roi de Bohême. Cet ancien chef de sectaires, qu'il avait autrefois gagné à l'alliance de Frédéric III, était

[1] *Livre des Brefs*, ann. 1459.

[2] RAYNALDI, t. XXIX, 1459; BONFINIUS, Décade III, l. 10.

parvenu à le tromper sur ses dispositions[1]. En vain les députés de la Silésie cherchèrent-ils à le désabuser. Pie II n'envoya pas moins les lettres où il reconnaissait la validité de son titre, à Frédéric suzerain de la Bohême. Celui-ci devait les transmettre, s'il le jugeait à propos, ce qui eut lieu[2].

Les *Commentaires de Pie II* se bornent à ces détails, peut-être par prudence. Mais le cardinal de Pavie nous apprend que l'on envoya l'évêque de Lucques, à marches forcées, pour conjurer l'Empereur de ne rien conclure. Il était trop tard[3]. Poggiébrach ne tarda pas à justifier par ses actes la défiance des Silésiens; mais ceux-ci résistèrent courageusement à sa tyrannie, et le Pape ferma les yeux sur leur conduite.

Cependant le Pontife dépassait les limites de ses États. Il n'avait pu décider le condottiere Sigismond Malatesta, qui tenait Rimini de l'Église, à terminer une guerre cruelle qu'il soutenait contre Piccinino. Laissant ces deux brigands se déchirer sur son territoire, il fit enfin son entrée à Mantoue.

On remarqua les discours latins que lui adressèrent Guarino de Florence, et Hippolyte, fille de Sforza. Saint Antonin avait vu le Pape à Florence; il vante son zèle admirable. Pie II fait de son côté l'éloge du saint dans ses *Commentaires*[4].

[1] *Com.*, l. II, p. 48.

[2] RAYNALDI, *loc. cit.* — *Livre des Brefs*, ann. 1459.

[3] *Com.* du cardinal de Pavie, l. VI, p. 431.

[4] L. II, p. 50.

Si les grandes vues du Pontife, son courage, sa loyauté ont jusqu'à présent contrasté avec les préoccupations mesquines, l'apathie et la mauvaise foi qu'il rencontre presque partout, l'opposition va devenir encore plus frappante.

Les premières paroles de Pie II, à l'ouverture du Concile (mai 1459) furent des lamentations sur l'indifférence aveugle des princes chrétiens. « Pour nous, disait-il, nous attendrons ici que leur cœur soit touché. »

Les députations arrivaient lentement; celles qui s'étaient déjà rendues au Concile blâmaient, dans des lettres adressées à leurs commettants, les projets inconsidérés du Pape : « L'endroit qu'il avait choisi n'était qu'un marais insalubre; la chaleur y était excessive; les vins sans saveur; les maladies très-répandues; on n'y entendait que des grenouilles. » Il était en effet difficile au Pontife de résister à ces coassements. Des cardinaux même pressaient le Pape de les soustraire à cet air empesté. Pie II restait impassible. La plus grande partie du sacré collége soutenait son courage, quelques-uns, il est vrai, pour trouver plus de facilité à fuir [1].

L'Allemagne était partagée en deux camps par la querelle du duc de Bavière et du margrave de Brandebourg. Le duc Sigismond d'Autriche était en guerre avec les Suisses. Les légats du Pontife parvinrent à réconcilier un moment tous ces ennemis;

[1] *Com.*, l. III, p. 61.

mais les princes n'en montrèrent pas plus de zèle pour la croisade, et Sigismond ne parut à ce Concile que pour le troubler par sa querelle avec le cardinal de Saint-Pierre [1].

A l'intérieur de l'assemblée on s'occupait de questions de préséance, tandis qu'une foule de peuples menacés imploraient des secours. Cependant, trois cents hommes, deux cents équipés par le Pontife, cent par la duchesse de Milan, allèrent reprendre Patras [2]. Philippe de Bourgogne, si zélé lorsqu'il ne s'agissait que de faire le vœu de la croisade, si hardi à pourfendre en paroles les guerriers musulmans dans les fêtes chevaleresques de l'époque [3], resta dans ses États. Le duc de Clèves, qui le représentait, avait encouru les avertissements sévères du Pontife, par ses empiètements sur l'électorat de Cologne. Il le força à révoquer son *monitoire* en le menaçant de quitter le Concile avec éclat, et de nuire ainsi à ses projets.

Au milieu de ces contradictions, on ne saurait trop admirer la douceur, la longanimité, l'adresse de Pie II. Il apprit à l'assemblée que les Turcs venaient de s'emparer du passage du Danube, par la défection de la Bosnie, et rappela avec éloquence les maux de la grande invasion des barbares dont il

[1] Le savant Cusa.

[2] Voir une lettre énergique aux Péloponésiens, *Livre des Brefs*, 1459.

[3] On en trouve le détail curieux dans Mathieu de Coussy, édit. Buchon, t. XXXVI, p. 85-186.

fallait prévenir le retour. Ses efforts obtinrent la promesse de deux mille cavaliers et de quatre mille fantassins bourguignons[1].

Les Italiens firent preuve de quelque bonne volonté. Sforza vint à Mantoue. Pie II lutta en érudition avec Filelfe, orateur du condottiere, et l'un des anciens professeurs du Pontife. La plupart des villes furent représentées par leurs principaux citoyens. Cependant les Génois ne firent que des promesses secrètes : ils agissaient sans l'autorisation du roi de France, à qui ils s'étaient donnés. D'un autre côté, les Napolitains s'emportaient contre la perfidie de Gênes. Le Pape travaillait à entretenir l'union : il n'avait à la bouche que des paroles de paix. Néanmoins il fit les reproches les plus amers au prince de Tarente traître envers le roi de Naples et allié des Turcs, qu'il appelait en Italie[2].

Malatesta, pressé par les armes de Piccinino et de Ferdinand, était réduit à implorer la médiation du Pontife, qu'il avait méprisée. Par le traité conclu, les deux condottieri devaient rendre les places de l'État romain qu'ils occupaient injustement. Mais Malatesta se maintint dans l'une d'elles; Piccinino pilla celles qu'il abandonnait.

Enfin, les députés de Venise, après le plus long

[1] *Com.*, l. III, p. 66. Voir le récit en vers de ces relations dans Angeli de Curribus Sabinis, lib. I, *De excidio civitatis Leodiensis*. (MARTÈNE, *Amplissima collectio*, t. IV, col. 1386 et suiv.)

[2] *Com.*, l. III, p. 73.

retard qui leur fut possible, arrivèrent au Concile. Le Pape leur avait écrit des lettres pressantes : il n'agissait que dans leur intérêt véritable, et il était rempli de la plus vive affection pour eux. Pouvaient-ils craindre des miasmes que bravait un vieillard? « On prétend, ajoutait-il, que vous préférez les Turcs aux chrétiens, et n'avez de souci que de votre commerce[1]. » Voyant le Concile nombreux, le Pape lut le beau discours latin qu'il avait préparé[2] (8 octobre 1459).

Il y déplorait l'esclavage de la Terre Sainte, berceau de la religion chrétienne, l'esclavage de la Grèce, mère des sciences et des arts. L'autorité des anciens philosophes et celle des Pères de l'Église étaient tour à tour invoquées par l'orateur : la métaphysique se mêlait aux exhortations de la foi. « Ceux qui mourront dans la croisade, s'écriait-il, ne recouvreront pas la science de toutes choses, comme le prétend Platon, mais ils l'acquerront, d'après l'opinion d'Aristote. »

Après un magnifique tableau des gloires du christianisme, le Pontife terminait par offrir toutes ses ressources pour la cause de cette belle religion. Bessarion, l'illustre Grec-uni, surnommé le plus éloquent des Grecs, augmenta encore par ses paroles

[1] Lettres en manuscrit à la Bibl. roy., n° 4154. A ces dernières paroles sont ajoutés, de la main de Pie II, quelques mots significatifs.

[2] Ep. 397.

l'effet de ce discours. « Mais il laissa voir, dit Pie II, combien l'éloquence des Latins l'emporte sur celle des Grecs [1]. » Il faut rapprocher ce petit trait de vanité des louanges que le Pape se donne à lui-même dans ses œuvres.

Le lendemain, dans une assemblée particulière des Italiens, le duc de Milan et Malatesta firent admirer leur éloquence militaire [2]. Le dernier était d'avis que l'Italie fournît ses guerriers à la croisade. Le Pape fut d'un sentiment opposé. Il ne demandait aux Italiens que des subsides. Parmi les raisons qu'il donna, il faut remarquer celle-ci : « Les autres pays sont défiants et avares. On en obtiendra bien des soldats, non de l'or. » L'argent demandé par le Pape fut accordé : un trentième des biens du clergé, un trentième sur les revenus des laïques, un vingtième sur les Juifs. Les Vénitiens seuls usèrent de subterfuges.

Les autres nations ne suivirent pas l'exemple de l'Italie. L'infortuné Henri VI montra quelque zèle; mais il n'était pas obéi, et le Pape reçut ses lettres avec cette souscription : « Henri me représentant moi-même. » Nous ne rapportons point les autres difficultés que créa l'évêque d'Intéramna, en prenant sur lui de déployer l'étendard de saint Pierre dans le camp des Yorkistes. Le Pape l'en punit

[1] *Com.*, l. III, p. 82.

[2] Cette discussion intéressante est rapportée dans les *Com.*, l. III, p. 83,

sévèrement; il le déposa et le relégua dans un cloître.

L'Allemagne renouvela le vote des quarante-deux mille hommes, et Bessarion y fut nommé légat. Mais il devait éprouver combien ces démonstrations étaient peu sincères, combien l'on était éloigné de l'esprit qui avait produit les croisades [1].

La France se fit représenter au Concile après toutes les autres nations; la France, qui avait toujours occupé la première place dans les guerres d'Orient. Le Pape avait cependant pressé le roi très-chrétien de donner l'exemple [2], et celui-ci avait fait des promesses. Seulement il voulait, disait-il, convoquer au préalable une assemblée d'évêques et de seigneurs [3].

La longue et sanglante lutte de la France et de l'Angleterre venait de finir. Les deux pays épuisés avaient besoin de repos. Les Français devaient sans cesse appréhender de nouvelles invasions. Mais ce n'étaient point là les seules raisons de Charles VII pour reculer devant l'entreprise du Pontife. Des griefs mutuels indisposaient l'un contre l'autre ces deux souverains : la pragmatique santion de Bourges et le traité conclu avec Ferdinand.

Les députés de la Bretagne avaient devancé l'ambassade française. Ils affectaient, suivant leur cou-

[1] *Com.*, l. III, p. 90.

[2] Ep. 385.

[3] Ep. 386.

tume, de se considérer comme peuple distinct des Français, entraient avec plus d'ardeur dans les projets du Pape, et repoussaient la pragmatique « invention de la France[1]. »

Si Pie II en demandait l'abolition, ce n'était point parce qu'il avait réprouvé les opinions du concile de Bâle. A l'époque même où il se signalait parmi les dissidents, il avait considéré cet acte comme composé arbitrairement d'après les canons tronqués ou dénaturés du concile. On sait que la loi gallicane ne fut pas approuvée à Bâle tant qu'il y eut ombre d'assemblée[2]. La réunion de Bourges, de son côté, n'avait jamais reconnu Félix V[3]. On ne peut donc pas, dans ces différends, reprocher à Æneas un changement d'opinion.

Déjà, sous Calliste III, le cardinal de Sienne avait vigoureusement attaqué la pragmatique[4]. A Mantoue, l'ambassade française fut, suivant l'expression d'un chroniqueur, « reçue très-petitement[5]. » Le Pape refusa de l'admettre dans le Concile avant qu'elle lui eût prêté le serment d'obédience retardé jusqu'à ce moment[6]. Un évêque confirmé, suivant la pragmatique, par son métropolitain, fut obligé

[1] *Com.*, l. III, p. 86.

[2] Noel Alexandre, seculo xv, Dissert. 2, n° 3.

[3] *Ibid.*, Dissert. 8, art. 5, n° 4.

[4] Dans le livre *De moribus Germanorum* (*Germanicar. rerum scriptores Schardii.* Basileæ, 1574, p. 449.)

[5] Mathieu de Coussy (Collection Buchon, t. XXXVI).

[6] *Com.*, l. III, *ibid.*

de quitter les ornements de sa dignité avant d'être reçu dans l'assemblée.

Cependant Pie II s'exprima plus magnifiquement que l'orateur français lui-même sur la dignité de la maison de France, et sur les immenses services que ce peuple avait rendus à l'Église et à la chrétienté.

L'alliance de Clovis[1] avec la religion catholique était l'origine de la monarchie française; l'alliance de Charlemagne avec les Papes, l'origine de l'empire franc. Cette nation avait sauvé la chrétienté à la bataille de Tours, et c'était encore elle qui, à la tête des autres peuples chrétiens, avait été venger l'injure commune sur les musulmans asiatiques. Elle avait donné naissance à une brillante multitude de héros et de saints. D'admirables prodiges s'étaient multipliés en sa faveur : le Pape lui-même, dans ses Commentaires, raconte, avec de grands détails, la mission providentielle et miraculeuse de Jeanne d'Arc[2]. Les Français étaient les fils aînés de l'Église, une nation très-chrétienne, une race très-noble, le peuple élu de la nouvelle loi : « Regnum christianissimum, genus nobilissimum.... electissimum[3]. »

Pie II déclara aussi que la France aurait toujours ses premières faveurs. Il n'avait rien décidé en droit,

[1] Nous réunissons les traits de ce magnifique éloge épars dans plusieurs longs discours qu'a publiés le Père d'Achery (*Spicil.*, t. III, p. 806-821), et que Noel Alexandre a aussi reproduit, mais partiellement, seculo xv, Dissert. 11, art. 1.

[2] Liv. VI, p. 154.

[3] *Spicilége*, t. III, p. 807.

disait-il, au sujet du royaume de Naples. La nécessité l'avait à la vérité contraint à reconnaître le roi de fait : « Non exclusimus Francos, sed exclusos invenimus. » Mais il était tout disposé à la neutralité, si les Français quittaient, de leur côté, leur attitude hostile. Il avait dû se garantir des attentats de la maison d'Anjou, et interdire l'entrée de ses terres à un brigand tel que Piccinino. Mais si l'on posait les armes, on le trouverait prêt à examiner équitablement les raisons des deux partis sur son tribunal de suzerain. Passant ensuite de la défense à l'attaque, il faisait aux Français les reproches les plus amers au sujet de la pragmatique : « C'était une tache hideuse imprimée au front de l'Église de France. Par ses décisions subversives, elle mettait le temporel au-dessus du spirituel. Le souverain Pontife, dont la puissance n'est pas même bornée par l'océan, n'avait plus d'autorité en France qu'autant qu'il plaisait au Parlement de Paris [1]. »

Les Français répondirent ; le Pape prononça d'autres discours [2], et cette querelle fit beaucoup de bruit. On peut voir à ce sujet le récit de Nicolas Petit, adressé au chancelier Juvénal des Ursins ; écrit, il va sans dire, peu favorable à un Pape qui, « né en pauvreté, voulait faire la bataille au Turc, sans attendre la délibération du grand Roi [3]. » Enfin, la plupart des membres de l'ambassade recoururent

[1] *Spicilége*, d'Achery, t. III, p. 809.
[2] *Com.*, l. III. — *Spicilége*, ibid.
[3] *Spicilége*, t. III, p. 806.

à la miséricorde de Pie II. Cependant ils ne prirent aucun engagement pour la croisade; et dans la suite Charles VII ne songea plus qu'à ses intérêts particuliers; car il refusa d'admettre en sa présence les ambassadeurs de l'Angleterre venus pour la paix. Le Pontife avait offert inutilement son intervention pacifique [1].

Avant de quitter Mantoue, Pie II publia, de l'aveu de l'assemblée, une bulle [2] qui défendait d'interjeter appel au futur concile. « C'était là, disait-il, un abus inconnu aux siècles précédents. Par ces appels à un tribunal qui n'existe pas, et n'existera peut-être de fort longtemps, on assure l'impunité à ses crimes, et la révolte se fortifie au point de devenir invincible. » Mais le procureur de Charles VII, Dauvet, dans une assemblée de princes et de prélats, en appela de la bulle même [3].

Au milieu de toutes ces difficultés, le Pape secourait le roi de Hongrie, exhortait le roi de Pologne à faire la paix avec les Prussiens, envoyait prêcher la croisade en Lithuanie, en Gothie, en Norwège; il excitait, à une autre extrémité du monde connu, le courage de Caraman, prince de Cilicie; il suppliait les Vénitiens de joindre quelques vaisseaux à ceux de Rhodes, pour protéger les îles conquises par Calliste III, et laissées sans appui par le licencie-

[1] *Livre des Brefs*, 1460.

[2] Citée à la fin du l. III des *Com.*—Elle fut publiée le 1er janvier 1460.

[3] Noel Alexandre, *loc. cit.*

ment forcé de la flottille pontificale; il prodiguait les conseils, les ménagements, pour entretenir partout la concorde; il fondait plusieurs universités[1].

Enfin, cherchant à se flatter de l'espoir d'une croisade[2], et versant des larmes abondantes au pied des autels, il quitta Mantoue au commencement de 1460.

« Nous avons fait plus que forces, écrivait-il à Bessarion; nous avons empli le monde entier de notre désir[3]. »

[1] *Livre des Brefs*, fin de 1459. — Ciaconius (Pie II).

[2] Il comptait sur quatrevingt-huit mille hommes. Voir ses Discours à la fin du l. III des *Com.*

[3] *Livre des Brefs*, 1460.

VI.

LUTTES A L'INTÉRIEUR DE L'EUROPE.—PRAGMATIQUE, ETC.

C'est sans doute un beau spectacle que celui d'une assemblée où un Pape convoquait, pour la défense du monde chrétien, tous ses représentants et s'efforçait de les élever à une politique plus large, plus intelligente, plus morale. Mais on n'a pas non plus commencé sans intérêt l'histoire des travaux patients du Pontife pour conserver la paix et l'union parmi les princes chrétiens, l'histoire de ses luttes opiniâtres contre tout obstacle à la grande unité catholique. Ses efforts au dedans de l'Italie et à l'intérieur du petit État romain ne sont pas moins admirables. Il y soutient la nationalité italienne et une puissance temporelle qui est le gage de l'indépendance du Saint-Siége. Il y combat les ennemis les plus acharnés, les vassaux les plus turbulents et les plus perfides. La Providence, pour éprouver la constance des chefs de l'Église, a laissé autour d'eux, comme autrefois autour et au milieu des tribus juives, des ennemis irréconciliables. Seulement, d'après la loi nouvelle, les Papes devaient du milieu de ces entraves étendre leur bras protecteur sur la chrétienté. Il semble que la sagesse divine se soit plu à créer pour eux le pouvoir temporel le plus fragile et le plus contesté, afin de balancer les funestes effets que pouvait avoir

sur leur âme la puissance spirituelle dont ils étaient les dépositaires.

Au moment où Pie II prononçait la dissolution du Concile, une expédition soudaine de Jean d'Anjou dans le royaume de Naples mit en feu l'Italie et détourna des projets du Pontife l'attention déjà languissante de l'Europe. Le prince angevin osa s'emparer de vingt-quatre galères que le Pape avait fait construire pour la guerre sainte à l'embouchure du Rhône. Plusieurs États italiens se déclarèrent en sa faveur. Ferdinand ne conserva pour alliés que Pie II et le duc de Milan. Borso d'Est, au milieu des fêtes qu'il donna au Pape, à son retour de Mantoue, traitait secrètement avec la France. Le Pontife avait cependant érigé en duché sa seigneurie de Ferrare, et reçu de lui les plus belles promesses pour la guerre d'Orient [1]. A Florence, au moins, les efforts de Pie II pour arracher le grand Cosme de Médicis à l'alliance française, ne restèrent pas sans résultat. Il lui représenta que les Français, déjà maîtres de Gênes et d'Asti, appelés par les princes italiens, marcheraient, par la conquête de Naples, à l'asservissement de l'Italie [2].

Sforza lui-même, resté l'ami du Pontife, combattait la nomination de Jacques de Lucques, fils adoptif de ce dernier, à l'évêché de Pavie. La fermeté du Pape triompha, aidée, il est vrai, d'une circonstance désastreuse. Les deux alliés apprenaient la défaite de

[1] *Com.*, l. II, p. 56; III, etc.

[2] *Scipione Ammirato*, l. XXIII; l. IV des *Com.*, p. 96.

Sarno (Juillet 1460), qui pouvait livrer Naples à la maison d'Anjou.

On voit dans les Commentaires combien la pétulance des Français, à la nouvelle de leur triomphe, était odieuse au Pontife italien[1]. « O Italie, s'écriait-il, je combattrai de toutes mes forces pour ton indépendance, et tu ne reconnaîtras point de maître! En vain Venise et Florence, ne songeant qu'à t'asservir à leur propre domination, négligent-elles de s'unir pour ta défense et te préparent-elles les fers de l'étranger[2]!.... »

Il serait difficile d'énumérer les autres épreuves qui attendaient Pie II à l'intérieur de ses États. Les campagnes étaient ravagées par des brigands[3]; les villes guerroyaient entre elles; les tyrans de la Romagne rivalisaient en perfidies et en cruautés[4]. A Rome régnaient la sédition et le crime encouragés par la faiblesse des magistrats. Les condottieri du Pontife s'entendaient avec ceux de l'ennemi. « De notre temps, dit-il, la guerre est un jeu lucratif prolongé à dessein. Rarement on risque sa vie dans les batailles. Qui tombe entre les mains des ennemis ne perd que ses chevaux et ses armes. Les deux partis s'avertissent pour se laisser les moyens de continuer les hostilités. »

On découvrit un vaste complot, où l'on citait à

[1] Voir encore, au sujet de cette antipathie, l'Ep. 2.

[2] *Com.*, l. IV, p. 106.

[3] Campanus, *Vie de Pie II*.

[4] Fin du livre IV, commencement du livre V.

côté des noms de grands criminels, ceux de Jean d'Anjou et de quelques cardinaux. Plusieurs des chefs de la conspiration avaient en vue l'assassinat du Pape et le pillage de Rome.

Pie II approchait alors de cette ville, accablé de tant d'infirmités qu'il ne pouvait mouvoir aucune partie de son corps. L'avis de sa cour était de rétrograder. Parmi les jeunes Romains qui vinrent prendre sa litière sur leurs épaules, on lui en dénonçait de suspects. Mais le Pontife ne rentra pas moins dans sa capitale, « marchant sur le lion et sur le dragon [1]. »

Cependant, en 1462, les Français furent à leur tour battus à Troja. Pie II avait donné à Ferdinand un auxiliaire utile, le héros de l'Albanie, Scanderbeg. En arrachant ce prince au théâtre de ses exploits, avait-il sacrifié un moment la guerre sainte à celle d'Italie? Nous ne le pensons pas. Outre qu'il regardait la fin de cette dernière comme indispensable pour entreprendre l'autre, il avait défendu à Scanderbeg de conclure aucune trève avec les infidèles pour le temps de sa courte absence [2].

Cette victoire permit au Pontife de diriger toutes ses forces contre Malatesta, qui fut réduit à implorer la médiation de Venise. Mais comme il refusait une entière satisfaction, Pie II continua la guerre [3].

Ce n'était pas d'ailleurs le moment d'avoir égard à l'intervention des Vénitiens. Ceux-ci s'appro-

[1] Livre IV, à la fin.

[2] *Livre des Brefs*, ann. 1461.

[3] *Com.*, l. X, p. 251-59.

priaient les revenus ecclésiastiques, et au moment même où ils réconciliaient avec le Pape le frère de Malatesta, ils osaient bien acheter à celui-ci Cervia qu'il tenait comme fief de l'Église. « Mais comment s'étonner de cette usurpation, s'écrie le Pape dans ses Commentaires, lorsque peu de temps auparavent ils avaient conquis Ravenne[1]? » On sent qu'il eût volontiers pris le rôle que joua plus tard Jules II contre la dominante république.

Ferdinand, le protégé du Pontife, n'avait pas encore livré Bénévent qui aurait dû être rendue immédiatement après la concession du royaume. Les troupes romaines surprirent Terracine qui ne devait être restituée que dans un intervalle de dix années, et Bénévent fut remise au Pape aussitôt après cet acte de vigueur[2] qu'on ne saurait lui reprocher.

Il se croyait obligé à la plus grande modération par son caractère sacré. Dans une lettre à l'archevêque de Gênes, élu doge, il s'étonne que, lui prêtre, il ait accepté cet honneur, et lui fait envisager toute l'étendue des devoirs qu'il s'est imposés : « Les hommes, dit-il, supportent dans un prince séculier beaucoup d'imperfections qu'ils ne pardonnent pas à un prince ecclésiastique. Celui-ci doit éviter jusqu'à l'apparence du mal[3]. »

Pie II montra cette modération dans ses rapports avec les Français vaincus, et il aurait traité avec

[1] L. XI, p. 299.
[2] L. V, p. 133.
[3] Ep. citée au l. XI des *Com.*, p. 292.

eux, malgré les instances de Ferdinand, si leurs propositions n'eussent caché la fraude.

Mais reprenons l'histoire de sa querelle avec cette nation au sujet de la pragmatique. Pie II eut encore des démêlés violents avec Charles VII [1]. Il attribuait le langage de ce prince aux détracteurs du Saint-Siége qui l'entouraient. « On peut les comparer, lui écrivait-il, aux traîtres qui ont éloigné de toi le Dauphin. Les uns ont privé un père de son fils selon la chair, les autres de son fils suivant l'esprit. » Il déplorait amèrement les funestes effets de la pragmatique : les prélats Français, qui avait cru y trouver leur indépendance, tombés sous le joug des puissances du siècle; les mineurs d'âge, les ignorants, les grands coupables élevés aux dignités spirituelles; les biens de l'Église livrés aux laïques, les absolutions arrachées par la force, le parlement connaissant de l'hérésie, etc.

Le successeur de Charles VII, Louis XI était plus favorablement disposé à l'égard du Saint-Siége. Quelques faits curieux montrent qu'il était depuis longtemps en relation avec les Papes. « On assure, dit Muller, qu'Eugène IV fit passer beaucoup d'argent au Dauphin au moment où il se dirigeait contre les Suisses. Louis de son côté promettait de dissiper le concile de Bâle [2]. » Il était arrivé à ce prince de s'écrier, comme le lui rappelait Pie II : « Si je m'asseois un

[1] Ep. 374, 375.

[2] MULLER, *Hist. de Suisse*, t. IV, c. 1 ; PLATINA. Voir les inquiétudes du Concile en cette circonstance, Ep. 87.

jour sur le trône de mes pères, je ne souffrirai pas, ô mon Dieu, que votre héritage soit déchiré par la fureur des Turcs [1]. » Il avait aussi fait le vœu d'abolir la Pragmatique, et il le renouvela solennellement après son sacre.

Le zèle de Louis était peut-être sincère à cette époque. Malgré sa superstition et ses crimes, ce prince, tel que nous le dépeint Comines, paraît avoir eu un fonds de religion. D'ailleurs le vainqueur de Saint-Jacques put un moment songer à la gloire militaire et aux conquêtes [2]. Mais d'autres motifs ont probablement contribué à l'abolition de la Pragmatique.

Un moment il agit sous l'influence de Philippe le Bon, qui l'avait soutenu contre son père, et qui, à son avénement, le conduisit jusqu'à Paris avec une suite nombreuse. Or, le duc de Bourgogne était en France le chef du parti fidèle au Saint-Siége.

D'autre part, Louis XI obéissait à un esprit de passion et de vengeance, qui l'indisposait contre tous les actes de son père.

Si cette réaction alla jusqu'à lui inspirer des concessions imprudentes à la féodalité, dont il devait être plus tard l'ennemi implacable, elle dut l'entraîner bien plus facilement à l'abolition de la Pragmatique, loi entièrement favorable aux seigneurs.

C'est une vérité incontestable que les élections

[1] *Livre des Brefs*, ann. 1461.

[2] Pie II fait un beau récit de la bataille de Saint-Jacques. Il dépeint cette intrépidité des Suisses, « dont les Français n'avaient pas encore vu d'exemple. » Ep. 87.

canoniques rétablies par le concile de Bâle n'étaient qu'un mensonge. Dans chaque province les seigneurs se rendaient maîtres au moins des principales dignités ecclésiastiques. Ils avaient en quelque sorte des droits à la nomination comme patrons des églises ou comme descendants des pieux fondateurs. On sait quelles avaient été les conséquences de ce patronage lorsque le régime féodal était dans toute sa force. La barbarie avait envahi l'Église. On avait disposé des dignités spirituelles en faveur des sujets les plus indignes, les plus incapables, en faveur d'enfants à peine sortis du berceau, ou même de femmes. Si ces abus avaient diminué, ils ne cessèrent pas au temps qui nous occupe. Pour n'en citer qu'un exemple, Charles de Bourbon, par cession de son oncle, déjà évêque du Puy[1], est élu, à neuf ans, archevêque de Lyon[2].

Brantôme nous a laissé un tableau naïf de ces abus : « Le pis étoit quand ils ne se pouvoient accorder dans leurs élections.... Le plus souvent s'entrebattoient, se gourmoient à coup de poing, venoient aux braquemarts et s'entre-blessoient, voire s'entretuoient. Ils élisoient celui qui étoit le meilleur compagnon. Aucuns élisoient quelque bonhomme de moine, qui n'eût osé grouiller, ni commander faire autre chose, sinon ce qui leur plaisoit, et le menaçoient s'il vouloit trop faire du galant.... D'autres élisoient quelque pauvre hère de moine qui, en

[1] *Gallia christiana; ecclesia Aniciensis* (du Puy), t. II, col. 733.

[2] *Ibid.; ecclesia Lugdunensis*, ann. 1446, t. IV, col. 177.

cachette, les déroboit et faisoit bourse à part, ou mourir de faim ses religieux; ainsi que j'ai ouï raconter d'un abbé de Saint-Jean-d'Angely, qui le fut après la mort de celui qui empoisonna le duc de Guienne[1]. » Brantôme, à la vérité, nous laisse voir le motif de son opinion contraire à ce que l'on appelait les élections canoniques : « Quant à moi, dit-il, j'ai une abbaye, qui est Brantôme, que le roi Henri second me donna[2]. »

Un roi aussi absolu que Louis XI ne pouvait laisser subsister de telles causes de troubles, et abandonner de tels avantages à la féodalité. Comme le souverain aurait toujours plus de crédit auprès du Saint-Siége que ses vassaux, il espérait acquérir peu à peu une grande influence sur les nominations.

L'intrigant évêque d'Arras, Joffredy, fils d'un meunier de Poitou, avait gagné la confiance de ce prince, « qui aimoit les petites gens. » Pie II, habile à tirer parti des hommes, le nomma légat en France. Il félicitait, en même temps, le monarque de ses dispositions, le comparait aux Constantin et aux Théodose, et le louait de savoir gouverner par lui-même. C'était le prendre par son faible. Le Pape s'engageait de son côté à se ranger parmi les pontifes les plus favorables à la France, à montrer de la dé-

[1] Discours 45e du t. V, édit. de 1787, in-8°, p. 202. Voir aussi Duclos (*Histoire de Louis XI*), t. I, p. 207; et Villaret, t. XVI, in-12, p. 123.

[2] Brantôme, *ibid.*, p. 208.

férence aux évêques et à prodiguer les honneursaux membres de l'Université[1].

Louis XI, avant d'abolir la pragmatique, exigea deux promesses de l'évêque d'Arras : l'une, que Pie II abandonnerait le parti de Ferdinand; l'autre, qu'il désignerait un légat français en France, pour la nomination aux bénéfices. L'évêque prit sur lui de tout promettre. Le Roi, quelle que soit sa réputation de prudence, était souvent précipité dans ses actes. Sur-le-champ il écrivit cette lettre : « Nous avons reconnu, très-saint Père, que la pragmatique.... a été faite dans un temps de schisme et de sédition; qu'elle peut amener le bouleversement des lois et de l'ordre, que les évêques de notre royaume élèvent un édifice de licence, que l'unité et l'uniformité qui doivent régner entre les différents États chrétiens, sont détruites. Tant de considérations nous ont décidé à abolir entièrement cette loi. » Louis XI déclarait que plusieurs personnes habiles avaient voulu le détourner de son dessein, et se vantait d'avoir suivi son propre sentiment. Venaient ensuite la formule d'abolition et la promesse de repousser tout appel[2] (1461). Le Roi déposa sa décision au Trésor des chartes, pour avoir force de loi.

Le Pape lut cette lettre, en consistoire, sans pouvoir retenir ses larmes. Il annonça en même temps la promotion de deux cardinaux français : l'évêque

[1] Ep. 387. Une autre lettre adressée à l'évêque d'Arras, est conservée dans le *Spicilége* du P. d'Achery; t. III, p. 821.

[2] Ep. 388.

d'Arras y était compris. Il l'apprit en se rendant à Rome, et en fut tellement transporté de joie qu'il oublia ses promesses, et livra sans condition l'original de la pragmatique. Le peuple de Rome la traîna dans la boue des rues, qui, le soir, furent illuminées. Quelque opinion que l'on ait sur cette loi, quels qu'en aient été les effets, on doit blâmer celui qui permit des excès injurieux à notre grande Église de France.

Pie II envoya au monarque une épée bénie, sur laquelle était gravée quatre vers du Pontife, rappelant sa préocupation ordinaire :

Exerat in Turcas tua me Ludovice furentes
  Dextera : Graiorum sanguinis ultor ero.
Corruet imperium Mahumetis, et inclyta rursus
  Gallorum virtus te petet astra duce.

Louis XI reprocha au Pape de n'avoir pas abandonné le parti de Ferdinand[1]; il menaça même de rappeler les cardinaux français. Cependant il regarda comme définitive l'abolition de la pragmatique. Joffredy, le seul coupable en cette circonstance, ne perdit que pour un instant sa faveur.

Mais l'ancienne opposition des Parlements et de l'Université se réveilla. Ces réclamations n'étaient point sans motifs plausibles. Que l'on se rappelle le

[1] Ep. citée au l. VIII des *Com.*, p. 207.—Dans une lettre curieuse adressée au Roi, le cardinal de Pavie défend Pie II contre les imputations calomnieuses de ses adversaires. Ep. 18 de sa correspondance.

temps des croisades, où le Saint-Siége leva sur les églises des contributions si onéreuses que plusieurs furent entièrement dépouillées. Lorsque l'on n'entreprit plus de guerres saintes, et que les pontifes continuèrent à lever des impôts pour l'entretien de l'Église universelle, on put soupçonner qu'ils détournaient une partie du produit au profit de leur puissance temporelle, et l'esprit national, qui se fortifiait dans chaque pays, à mesure que l'on s'éloignait du moyen âge, fit entendre des protestations de plus en plus vives.

Les docteurs de l'Université et les conseillers clercs du Parlement, étaient d'ailleurs intéressés au maintien de la pragmatique : ils craignaient de perdre leur influence sur l'Église nationale, par l'abrogation d'une loi qui les affranchissait du contrôle de Rome; ils regrettaient aussi la grande part qu'elle leur assurait aux bénéfices, et la garantie qu'elle donnait aux bénéficiers contre les impôts des papes.

« Par cette pragmatique, il y avoit tant de nominations d'estudiants ès dites Universités, qu'on ne sçavoit donner quelques bénéfices qu'il ne suivist procès; et tenoient tellement les pauvres en procès, qu'ils perdoient leurs bénéfices. Ils estoient aucunes fois quatre, cinq ou six à ung évesquié, et puis pacifioient ensemble; celui qui emportoit le bénéfice laissoit à l'ung une cure, à l'autre une capelle, à l'autre autre chose; et s'il y avoit vingt escus de despens, il payoit cent escus pour les despens.... et n'estoit point réputé symonie. Brief, il sembloit bien

souvent qu'on marchandast des bénéfices, comme marchands font des denrées;.... et toujours l'emportoit le plus fort, fust par prière de prinche, de seigneur ou autrement [1]. »

Le Parlement affirma, en 1464, que, dans les trois ans écoulés depuis l'abolition de la pragmatique, près de trois millions d'écus étaient sortis de France [2].

Louis XI avait alors rendu sa confiance aux légistes, qui avaient dominé sous son père, et qui l'aidaient lui-même à combattre la féodalité. Le Pape d'ailleurs soutenait opiniâtrément la maison aragonaise. Louis XI menaça d'envahir l'Italie à la tête de 78,000 hommes. Mais Pie II savait que ce prince était fort éloigné de songer à de semblables expéditions; aussi ne prit-il pas cette bravade au sérieux: il lui conseilla de conduire cette belle armée à la croisade [3]. La politique du Roi, qui aimait les voies tortueuses, se montra tantôt favorable, tantôt contraire à la pragmatique.

Mais, durant ces démêlés, il est curieux d'observer des circonstances où Pie II eut à se louer du monarque, et au contraire à se plaindre du cardinal d'Arras.

Un comte de Die et de Valence avait cédé ses terres au roi de France, à condition que, s'il en rendait quelque partie à ses neveux ingrats, la succession reviendrait au Saint-Siége. Charles VII avait remis

[1] Jacques Duclercq, édit. Buchon, t. XXXIX, p. 312.

[2] *Remontrances du Parlement*, Ord. de France, t. XV, p. 195-207.

[3] *Com.*, l. VII, p. 187.

aux neveux du comte une partie de ses domaines, sans se soumettre à cette clause. Louis XI, plus scrupuleux, restitua au Pape la succession, exceptant les terres situées en deçà du Rhône [1].

La conduite de Joffredy était bien différente : déjà pourvu des riches abbayes de Saint-Waast, de Saint-Denis et de Fécamp, il demanda à la fois les archevêchés de Besançon et d'Alby. Le Pontife lui répondit qu'il n'avait pas coutume de donner deux évêchés à un seul évêque. La cupidité n'a pas de patrie. L'insatiable devint cardinal d'Alby; mais depuis il fit une opposition incessante aux projets de Pie II pour la croisade [2].

Ces desseins n'étaient pas plus goûtés en Allemagne. Bessarion n'y recevait que des reproches [3]. En vain le cardinal de Pavie écrivait-il, au nom du Pape, que l'argent demandé avait été voté par plusieurs diètes, qu'il devait être employé en Allemagne et par des Allemands [4] : les princes ne songeaient qu'à opposer Mathias Corvin à Frédéric III, qui soutenait toujours ses imprudentes prétentions. Bessarion eut à vaincre les plus grandes difficultés pour rapprocher les deux adversaires, et pour les empêcher de rompre de nouveau à l'instant de conclure un traité. Les peuples du moins bénissaient cette mission pacifique.

Mais l'Allemagne renfermait d'autres causes de

[1] *Com.*, l. IX, p. 220.
[2] *Ibid.*, l. XII, p. 343.
[3] *Com.*, l. V, p. 125; *Livre des Brefs*, ann. 1461.
[4] Ep. 28 du Recueil du cardinal de Pavie.

troubles et de calamités. Thierry d'Isembourg, archevêque simoniaque de Mayence, avait reçu du Pontife la confirmation de sa prétendue élection canonique, à condition qu'il se rendrait au concile de Mantoue, ce qu'il ne fit pas [1]. Pour payer l'annate qui lui était imposée, il enleva à un marchand tout ce qu'il possédait. Pie II lança enfin une bulle d'excommunication; mais l'archevêque en appela au futur concile, et continua l'exercice du ministère sacré [2]. Il se plaignait que l'annate excédât de moitié l'impôt fixé par le concordat [3]. Il déclamait aussi contre l'argent levé sous le prétexte de la guerre sainte. Les légats montrèrent que l'annate avait été modérée : la principale taxe était de dix mille écus; il en avait coûté quatre mille au Pape pour les seuls frais d'expédition. Sous Calixte III, l'archevêché de Trèves, moins considérable que celui de Mayence, avait payé trente mille écus [4]. Au sujet des impôts de la croisade, on rappela que Thierry lui-même avait offert de les introduire dans son électorat, si on lui en abandonnait une partie. Cependant Pie II lui remit l'annate.

Mais l'archevêque, au lieu de s'amender, accabla de maux ses sujets et ses voisins : il incendia des villages et des églises, vendit les dignités ecclésiastiques, surchargea son peuple d'impôts, enleva aux uns leurs femmes, aux autres leurs biens. Alors, avec le plus

[1] *Com.*, l. III, p. 64.
[2] *Com.*, l. VI, au commencement.
[3] Pfister, l. III, c. 4, §. 2.
[4] *Com.*, l. VI, p. 144.

grand secret, un envoyé du Pape chercha dans le chapitre un membre assez influent pour que l'on pût l'opposer à Thierry. Il s'entendit aussi avec quelques princes des environs. Il revint ensuite prendre des lettres de Pie II rédigées du consentement des cardinaux.

Tout à coup, au milieu d'une assemblée tenue par l'archevêque lui-même, il proclame Adolphe de Nassau. Thierry est obligé de quitter son siége, sa ville, et enfin de traiter avec son compétiteur, ne se réservant qu'un petit nombre de places. Mais l'alliance que lui offrit le comte palatin, complice de ses méfaits, le détermina à commencer une guerre affreuse. Frédéric III s'y trouva engagé dans le parti d'Adolphe; car Thierry et le palatin étaient à la tête de ses ennemis. La cause du Pape et celle de l'Empereur étaient étroitement unies, comme Æneas l'avait dit autrefois à ce dernier.

D'autres dissensions troublaient le repos de l'Allemagne. Lorsque le Pontife avait travaillé à la réconciliation de l'Empereur et du roi de Hongrie, il avait compté sur l'aide de Poggiébrach, qui l'abusait encore. Mais le Bohémien envenima au contraire la querelle, et éleva lui-même des prétentions sur l'Autriche et la Moravie, provinces qui s'agitaient sous le faible gouvernement de l'Empereur. Le Pape écrivit alors au roi de Bohême que l'Église n'abandonnerait jamais la cause de Frédéric [1].

Mais Poggiébrach lui inspira bientôt de plus graves

[1] *Livre des Brefs*, ann. 1460.

inquiétudes. Les concessions que l'assemblée de Bâle s'était crue obligée de faire aux Hussites ne s'étendaient pas à leurs descendants, et il ne restait qu'un petit nombre de ces dissidents tolérés. Ils abusèrent de leurs priviléges; Pie II les révoqua[1]. Mais Poggiébrach prétendit qu'il ne pouvait abolir un acte du Concile. Le Pontife envoya comme nonce, en Bohême, Fantinus, ancien chargé d'affaires du prince, qui l'avait longtemps défendu avec sincérité contre les soupçons du Saint-Siége[2]. Pie II espérait qu'il aurait plus d'influence près du monarque. Mais le tableau que cet envoyé fit des conséquences déplorables de l'hérésie, lui attira les injures et les menaces de Poggiébrach. Alors Fantinus réclama l'inviolabilité des ambassadeurs, rappela au roi ses serments, et le menaça de déposition. Poggiébrach le fit jeter dans un cachot, et alla l'y menacer de l'étrangler de ses propres mains. Mais la crainte contraignit ce prince à le relâcher.

Cependant, à la même époque, tous les prêtres catholiques du royaume, au nombre de plus de sept cents, avaient été rassemblés par ses ordres. Effrayés d'abord, comme s'ils marchaient au supplice, ils reprirent courage à la voix de l'administrateur de Prague, se rendirent en rang à l'assemblée, et jurèrent unanimement qu'ils étaient prêts à mourir[3].

[1] *Com.*, l. VII, p. 188.

[2] *Com.* du cardinal de Pavie, l. VI, p. 432.

[3] Pie II s'étend sur ce beau et touchant spectacle au commencement du l. X des *Com.*

Ce n'étaient pas là les seuls intérêts qui appelassent l'attention du Pape. Il réclamait à la cour de Henri IV de Castille, au sujet des bénéfices ecclésiastiques, et bientôt après intervenait en faveur de ce prince détrôné [1]. Il encourageait les croisades d'Alphonse l'Africain, roi de Portugal, et approuvait les associations formées pour le rachat des prisonniers retenus en Afrique [2]. Sur les traces des navigateurs portugais, dont les découvertes allaient changer la face du monde, s'élançait déjà la charité chrétienne. L'héroïque évêque de Ruvo allait partir pour la Guinée. Le Pape lui accorda de grands pouvoirs. Dans le même acte, il menaça des peines spirituelles les plus terribles ceux qui emmenaient les noirs en servitude [3]. Il appartenait à Pie II de commencer la longue protestation du Saint-Siége contre la traite.

Sa sollicitude s'étendait aussi à l'Orient. Il mit garnison dans Monovasie, ville construite, suivant l'opinion de quelques auteurs, sur l'ancien emplacement de Sparte, et il pleura le sort de la cité de Lycurgue [4]. Une ambassade, envoyée par les patriarches d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem, et par plusieurs princes d'Asie, vint lui apporter le serment de leur adhésion aux décrets du concile de

[1] CAMPANUS, *Vie de Pie II.*

[2] *Livre des Brefs*, ann. 1461, 1462.

[3] Ep. *datæ Petrioli Senensis, non. octobris* 1462.

[4] *Com.,* l. IV, p. 103.

Florence [1]. Leur répugnance avait peut-être cédé à la crainte des Turcs.

On trouve, dans la correspondance de Pie II, plusieurs lettres adressées par des princes d'Orient au duc de Bourgogne [2], et un discours prononcé par leurs ambassadeurs [3]. Mais ce prince, de même que le Pontife et Bessarion, fut dupe, en cette circonstance, d'une imposture à laquelle Venise ne semble pas avoir été étrangère [4].

Une nouvelle, malheureusement plus véritable, fut celle de la trahison qui livra Chypre au soudan d'Égypte. Le récit de l'entrevue du Pape et de la reine de cette île, chassée de ses États, est plein de réminiscences des vers de Virgile sur l'entrevue de Jupiter et de Vénus. Pie II fournit quelques secours à cette princesse [5], et implora ceux de la chrétienté en sa faveur [6]. Quelques mots furent échangés par lettres entre le Pape et le soudan. Les paroles de celui-ci nous dépeignent son brutal orgueil et sa cruauté, celles du Pontife son zèle avide du martyre [7].

[1] *Com.*, l. IV, p. 103.

[2] Ep. 377, de l'empereur de Trébizonde, David Comnène; 378, du duc de Géorgie; 379, du roi de Perse.

[3] Ep. 380 : « Voici les mages qui viennent du côté de l'étoile, etc. »

[4] Voir le l. V des *Commentaires*, et l'Ep. 376.

[5] Livre VII des *Com.*, p. 127.

[6] *Livre des Brefs*, 1461.

[7] Cette courte correspondance se trouve dans Ciaconius (Pie II).

L'occasion se présenta enfin de satisfaire ce désir héroïque. Mais avant de raconter les dernières épreuves de Pie II, nous reviendrons sur ses ouvrages qui ne le font pas moins connaître que ses actions.

En exposant ce pontificat, nous avons quelquefois laissé parler les faits, sans y ajouter de réflexions. C'est une prédication incessante pour la guerre contre l'ennemi commun, celui de la religion, celui des destinées du monde civilisé. C'est en même temps une prédication pour la paix, pour l'union à l'intérieur de la grande république chrétienne, entre des princes membres d'une même famille. Mais, d'un autre côté, le Pape soutient avec persévérance les droits de l'Église, l'indépendance de son pays, intérêts sacrés qu'il doit aussi défendre en vue même de la croisade. Ses moyens sont dignes de ces nobles buts. Sa modération et sa longanimité égalent son énergie et sa vigilance; son habileté n'ôte rien à sa franchise; et tant de qualités contrastent souvent avec la duplicité de ses adversaires, ou même de ses amis, avec leur égoïsme, leur exigence, leur injustice.

VII.

OUVRAGES DE PIE II, QUE L'ON PEUT CONSIDÉRER A PART. — RETOUR SUR SA CORRESPONDANCE ET SUR SES DISCOURS. — POLÉMIQUE. — LETTRE A MAHOMET, ETC.

Nous allons rechercher dans les écrits de Pie II, comme nous l'avons fait dans sa vie, s'il ne se préoccupa point d'ordinaire des intérêts généraux de la religion et de la société; si ses inspirations n'eurent pas habituellement leur source dans le zèle religieux le plus vif et le plus sincère, ou dans les vues morales les plus larges et les plus pures.

Sans doute, pendant sa jeunesse, et avant d'entrer dans les ordres sacrés, il composa des ouvrages trop libres; mais il en eut un vif regret et les rétracta noblement. Quelquefois aussi il mit sa plume au service d'intérêts particuliers; mais il la consacra ordinairement à la défense de l'Église et de la chrétienté.

Il écrivit enfin une partie de ses œuvres, moins dans des vues d'application inmédiate, que par le goût désintéressé de la science. Cependant, la plupart de ses derniers ouvrages se rapprochent des autres en ce qu'ils tendent à embrasser tous les temps, tous les lieux, tout ce qui peut intéresser les hommes, leur être utile. Ils portent toujours le caractère de charité sans bornes qui est propre à l'homme et à l'écrivain dont nous nous occupons.

Écoutons d'ailleurs avec quelle élévation de pensées Pie II s'excuse d'avoir dévié de cet admirable principe [1] : « D'où vient, dira-t-on, ce loisir au souverain Pontife? Le temps, qu'il a employé à écrire, il l'a soustrait à la chrétienté. Non, nous n'avons pas frustré les peuples de celui qui leur appartenait. Nous n'avons négligé ni l'office divin, ni les consistoires, ni les audiences; mais nous avons privé notre vieillesse de son repos pour transmettre à la postérité les faits remarquables de notre époque, avec un résumé des précédentes. Ce sont là des travaux nocturnes. Nous avons employé à les faire une fort grande partie des heures dues au sommeil. Nous l'avouons, un autre eût fait meilleur usage de ses veilles. Mais il fallait accorder quelque chose aux besoins de notre esprit, qui se récréait dans ses élucubrations. Au reste, elles n'étaient pas inutiles. L'histoire, objet de nos études, a été appelée par nos ancêtres la règle de la vie. »

Ces paroles sont bien dignes de celui qui écrivait à Nicolas V : « Christianus sum, et nil christiani a me alienum puto [2]. »

Le but que nous venons de nous proposer, dans cet examen, nous permettra de faire, sur les écrits de Pie II, des observations aussi complètes que les remarques présentées sur sa vie dans les chapitres précédents.

[1] Préface de l'Histoire et de la Géographie universelles.

[2] Ep. 162.

Nous ne reviendrons qu'en peu de mots sur ses lettres et sur ses discours. Nous avons donné la substance du plus grand nombre de cės opuscules dans le cours de notre récit, afin de l'éclairer et d'en augmenter l'intérêt. Ils ont été alors appréciés en détail.

On a vu que la correspondance du Pontife contenait les matériaux les plus précieux pour l'histoire du temps[1]. On a remarqué la fécondité en ressources, l'adresse, et en même temps la chaleur de sentiment, l'énergie de l'écrivain. Le style de ces lettres, comme en général celui des ouvrages de Pie II, est simple et naturel, mais spirituel et élégant. Il se conforme le plus souvent à la pureté du latin antique. Quelquefois même il a pour l'antiquité l'enthousiasme excessif, l'espèce d'enivrement de la renaissance. C'est ainsi que pour parler de la mort de Nicolas V, il s'écrie : « Il est allé se mêler aux chœurs célestes, non auprès de Jupiter, ce dieu de l'aveugle antiquité, mais auprès du Christ. Là il boit le nectar et le fruit de la vigne[2]. » L'imitation de la forme entraînait

[1] Nous avons parlé des lettres où Pie II joue quelque rôle dans les faits qu'il raconte. Il en est d'autres que l'historien ne doit pas négliger, surtout les Ep. 53, 63, 78, 81, 136, 151, 155, 405, pour l'Empire et pour la Hongrie; 135 pour la Prusse; 44 pour la croisade de Varna; 43 pour Naples, 122 pour Milan. Quelques-unes sont étrangères à la plume du Pontife, ainsi les lettres 128 du roi de Danemarck, 129 d'Alphonse d'Aragon, etc.

[2] Ep. 188.

même celle du fond. Ainsi, Æneas commence par ces mots sa longue lettre sur la Bohême : « Quand il plaira à Dieu et à la destinée, etc. »

Cependant, on trouve chez lui quelques termes peu usités, et familiers seulement aux chancelleries et aux écoles. « Il a perdu pour le choix des mots dans les contrées barbares de l'Allemagne[1]. » Il y a dans ses ouvrages quelques exemples de mauvais goût : ainsi, parlant de Prosper Colonne, l'un des chefs de ses troupes, il fait ce jeu de mots : « Nec Prospero prospera arma. » On y trouve aussi des fautes contre la grammaire, un emploi fréquent de *sui*, *sibi* pour *ejus*, *ei*. On peut encore lui reprocher l'usage du langage poétique dans sa prose, et l'emprunt de vers entiers ou mutilés des poëtes anciens qu'il y fait entrer.

Pie II a porté lui-même un jugement sur sa correspondance ; mais il faut se garder de prendre sa modestie à la lettre :

« Mon style manque d'éclat, mais il est franc. Je néglige l'art, je ne fais point d'efforts, je ne prends pas de sujets trop élevés ou que je ne possède pleinement. Qui se comprend bien se fait aisément comprendre. J'écris d'ordinaire trop facilement. Cependant, je ne néglige pas les expressions de choix lorsqu'elles se présentent. Avant tout je cherche la clarté. Les défauts de ma correspondance m'ont frappé lorsque vous m'avez demandé de la

[1] CAMPANUS, *Vie de Pie II*.

voir. D'ailleurs, elle fourmillait de fautes, et le recueil n'en était pas complet; mais mes amis l'ont soustraite aux copistes. Au surplus, si je n'ai pas étanché leur soif avec une eau bien pure, elle n'est pas du moins insalubre [1]. »

Paolo Cortese [2], cité par Tiraboschi [3], fait un grand éloge de son style : « Chez cet écrivain l'on observe le commencement d'une heureuse révolution qui s'accomplit après lui dans la littérature. Il orne plus son style que ses devanciers. A cette époque, point de poëte plus harmonieux, d'historien plus précis, d'orateur plus abondant. » Ces louanges nous semblent exagérées. Mais si Pie II ne commença point cette révolution littéraire, s'il n'y joua même pas un des premiers rôles, il y eut cependant quelque part.

Sa latinité est pure et belle dans quelques lettres adressées à de célèbres savants, ainsi au Pogge [4] et à Filelfe [5]. Il semble rivaliser avec ces érudits. Le Pontife était aussi lié d'amitié et en correspondance avec Ludovisi Cribelli [6], savant de la cour de Milan; avec Aurispa [7] et Panormita [8], qui vivaient à celle d'Alphonse; avec Marianus Sozzinus [9] de Sienne, etc.

[1] Ep. 402.

[2] *De Cardinal.*, l. I, p. 39.

[3] *Storia della Letteratura italiana*, lib. III, c. 1, n° 23.

[4] Ep. 216, 293, 295.

[5] Ep. 301, 342.

[6] Ep. 290, 291.

[7] Ep. 34.

[8] Ep. 407.

[9] Ep. 35, 39, 112, 181.

Nous avons caractérisé l'éloquence de Pie II, dans l'examen détaillé de ses discours. « Personne de notre temps, dit Campanus, n'en a composé un plus grand nombre, et la plupart roulent sur des sujets d'une haute importance[1]. » On y trouve une élévation de sentiments qui agrandit encore le sujet, un choix habile de raisons, et de l'abondance dans les développements. Mais le caractère particulier de l'éloquence de Pie II, à une époque où l'érudition était généralement séparée des talents de l'homme d'État, c'est qu'elle était pratique. Un exemple suffira : lorsque Frédéric III passa par Florence, il chargea son secrétaire de répondre au discours que lui avait adressé l'orateur de la ville. Æneas, qui était surtout un homme politique, fit quelques observations qui demandaient une réponse. L'érudit demeura muet[2].

Par cette éloquence pratique, Pie II échappe à l'absence d'originalité générale dans les esprits de ce temps, qui sont exclusivement érudits, et qui copient les anciens au lieu de s'assimiler à eux, en gardant leur caractère propre.

Après ce jugement général sur les lettres et les discours dont nous n'avions pu séparer l'examen de notre récit, considérons ceux des ouvrages de Pie II que l'on peut étudier à part.

Pour nous occuper d'abord de la polémique, et

[1] Campanus, *Vie*, etc.

[2] William Roskoe, *Vie de Laurent le Magnifique*, t. I, p. 22.

suivre l'ordre des temps, il faut reprendre Æneas à Bâle.

Ses Commentaires [1] sur le Concile, qu'il termina dans cette ville en 1440 [2], commencent à l'intervention d'Albert et des princes allemands dans la querelle du Pape et de l'assemblée. Sans s'arrêter à juger les personnes, il expose les discussions. Encore ramène-t-il à deux points tous les articles proposés : 1°. C'est une hérésie de croire que le Concile n'est pas supérieur au Pape; 2°. Eugène méconnaîtrait cette vérité s'il tentait de dissoudre ou de transférer celui de Bâle. Il laisse même de côté la seconde question, celle de fait, pour ne s'occuper que de la première, de la question fondamentale.

Il n'entre pas dans notre plan d'examiner ces débats théologiques. Remarquons seulement le rapport intime des opinions religieuses de l'assemblée et du principe politique de la souveraineté du peuple, la tendance des Pères de Bâle à chercher des arguments dans la philosophie païenne, l'influence enfin de la renaissance des arts antiques. Il importe à notre sujet de rechercher les opinions politiques d'Æneas, et les modifications qu'elles éprouvèrent, de même que ses opinions religieuses.

Il reproduit et appuie ce raisonnement : « Le Pape est dans l'Église comme le roi dans une monar-

[1] En deux Livres (dans le Recueil de 1551).

[2] Appendice au deuxième Livre.

chie. Or, il est absurde que le monarque ait plus de pouvoir que tout le royaume. Des souverains gouvernent-ils mal? exercent-ils la tyrannie? Leur peuple se lève tout entier et les expulse. De même l'Église, c'est-à-dire le concile général, peut déposer le souverain Pontife. On appelle roi celui qui veille au bien public et le procure, celui qui rapporte toutes ses actions à l'avantage de ses sujets. S'il tient une autre conduite, ce n'est pas un roi, c'est un tyran; car le propre de la tyrannie est de veiller à ses intérêts personnels. Cicéron a dit dans ses Offices : il est certain qu'il fut un temps où l'on vivait sans princes; la multitude, opprimée par des hommes puissants, recourut à un personnage vertueux qui dût la protéger par des lois et par l'application de la même mesure aux premiers et aux derniers rangs. Mais sous les rois même, les plus faibles vinrent à sentir l'oppression. L'on fit alors des lois pour assurer justice au misérable comme au puissant. Sachons donc qu'elles n'obligent pas seulement le peuple, mais le souverain[1]. » On peut rapprocher ces paroles de celles de Philippe Pôt, député de la Bourgogne aux états généraux de 1484[2].

Ces réminiscences du paganisme sont remarquables dans un discours prononcé par le cardinal d'Arles pour déterminer le Concile à ne pas écouter la crainte. Après avoir cité quelques exemples de mar-

[1] *Com. sur le Concile*, l. I.

[2] Dans le Journal de Masselin, p. 146. (*Collection des Documents relatifs à l'Histoire de France*, publiée par M. Mignet.)

tyrs chrétiens, il insiste principalement sur le dévouement des Curtius, des Mnesthée, des Codrus, des Théramène, des Socrate, des Léonidas.

Bien plus, entraîné par ce mouvement intellectuel, un docteur formule déjà une opinion de la réforme luthérienne. Dans le discours qui décida l'élection de l'ancien duc de Savoie, on lit ces paroles : « Il serait désirable de voir beaucoup de prêtres se marier, ils se sauveraient plus facilement[1]. » Aussi, les éditeurs protestants du traité (édit. de Bâle, 1551) abondent en éloges et en commentaires, principalement sur les vives attaques dirigées contre les évêques, dans le premier livre. Ces Commentaires furent édités une première fois, sans date, peu après la condamnation des écrits de Luther, et l'on conserve un exemplaire de cette édition, très-rare, dans la bibliothèque de la maison d'Est. Celle qui la suivit immédiatement fut donnée par d'Ottawinus Gratius, en 1535, dans le recueil intitulé : *Fasciculus Rerum expetendarum.*

L'ouvrage d'Æneas renferme des détails qui furent connus de lui seul : « Ils parlaient à voix basse, dit-il de deux Pères du Concile, mais je les ai entendus. J'étais assis à leurs pieds, et j'écoutais avidement[2]. »

Le secrétaire du Concile juge Eugène IV avec la violence que l'on remarquait chez la plupart de ses

[1] *Com. sur le Concile*, l. II.

[2] Livre II, p. 42. (Éd. de 1551.)

membres. Plus tard le même auteur fera l'éloge de la vertu et de la prudence du Pontife[1]. Au contraire, le Concile est d'abord l'objet de son admiration, et, dans la suite, il blâmera ses excès dans les termes les plus énergiques. Ainsi, faisant allusion aux audacieux docteurs qui ne craignirent pas de remplir les siéges laissés déserts par les évêques, il ira jusqu'à dire : « Nous avons vu, à Bâle, des cuisiniers et des valets d'écurie, qui, mêlés parmi les prélats, réglaient les affaires du monde[2]. »

Toutefois, il ne s'exprima ordinairement qu'en termes respectueux « sur cette grande assemblée : *Grande illud basiliense Concilium*[3]. »

Même enthousiasme de jeunesse dans la lettre du secrétaire sur le couronnement de Félix V, imprimée à la suite de son ouvrage, et désignée quelquefois sous le titre de livre III *des Commentaires sur le Concile*. Cependant il devait s'écrier, étant Pape lui-même : « Félix mourut avec la réputation d'un homme de bien; vraiment heureux, et vraiment sage, s'il n'eût ambitionné le pontificat[4]. »

Ces contradictions dans les jugements d'Æneas s'expliquent par les mêmes raisons que ses changements de conduite.

Devenu secrétaire de Frédéric III, il négligea

[1] Hist. et Géogr. univers., *de Europa*, p. 458. (Même édit.)

[2] Discours cité par Muratori (*Anecd.*, t. II, p. 121-175, édit. de Milan, 1698).

[3] Ep. 188 (1456).

[4] *Com.*, l. VII, p. 183.

quelque temps la polémique religieuse qui l'avait égaré, et entreprit de défendre les prétentions impériales contre les attaques des princes.

C'était au reste se rapprocher de la papauté que de soutenir la hiérarchie qu'elle avait établie elle-même, au temps des Charlemagne et des Othon, et qui avait été le fondement de la monarchie pontificale.

Ajoutons que l'Empereur était alors l'allié naturel des papes, et que les princes, qui lui faisaient opposition, étaient aussi, en général, les ennemis du Saint-Siége.

Dans son traité *de l'Origine et de l'Autorité de l'Empire romain*, dédié à Frédéric III[1], il émet encore les opinions de la philosophie antique sur la création de la royauté, mais pour en conclure qu'il *convient* aux rois, non *qu'ils sont obligés* d'obéir aux lois.

Procédant par déduction plutôt que par l'observation des faits, il ajoute : « Comme la pluralité des princes enfantait la discorde, on résolut d'obéir à un seul.... Ainsi se formèrent les Empires des Assyriens, des Perses, des Grecs et en dernier lieu celui des Romains, qui durera jusqu'à l'antechrist....

« L'empereur est le chef de la puissance temporelle comme le pape de la spirituelle. Ces deux pouvoirs furent longtemps confondus, mais on les distingua quand on parvint à la vérité....

« Il faut prononcer une parole qui paraîtra dure

[1] Dans le Recueil de Schardius, 1566; et dans les *Politica imperialia* de Goldast, 1621.

et absurde, ce prince peut enlever même aux gens de bien leur fortune dans l'intérêt général....

« C'est à lui de faire et d'abolir les lois, et il *n'est pas soumis à ces règlements;* mais il doit juger d'après l'équité supérieure aux lois positives...

On voit, d'après cet exposé, combien s'étaient modifiées les idées politiques d'Æneas; mais les principes qu'il avait soutenus à Bâle étaient les conséquences des opinions religieuses qu'il y professa, et ses variations en théologie expliquent en partie les autres.

Il appartenait alors au parti des neutres. Dans le dialogue intitulé *Pentalogus*, dont nous avons déjà parlé[1], il conseille « de ne point dissoudre un concile sans en indiquer un autre, et en fixer le terme à cinq ou dix années. Les papes seront tenus en respect par cette attente, surtout si ordinairement le lieu de ces assemblées est choisi en Allemagne, où elles jouiront de plus d'indépendance. »

Lorsqu'Æneas se fut reconcilié avec l'Église romaine, il la défendit contre ses anciens amis de Bâle.

L'un d'eux, Martin Mayer, chancelier de l'archevêque de Mayence, était l'organe de l'opposition allemande. « Je résolus, dit Æneas, d'écrire une lettre pour le réfuter, et il naquit un livre, que dis-je? plusieurs. » Nous avons, en effet, sur cette querelle, un traité[2] et quelques longues lettres. Celle de

[1] Bernard Pez, t. IV, part. III, p. 639-744.

[2] *L'Allemagne, comprenant les griefs de la nation allemande*, éditée par Wimpheling, Strasbourg, 1515.

Calliste III, imprimée avant l'ouvrage d'Æneas, fut redigée par le secrétaire. Le Pape déclarait que Scanderbeg et les Hongrois avaient reçu de nombreux secours, que l'on avait armé une flotte et fourni des munitions à Rhodes, à Chypre et à Mytilène. Ainsi l'argent levé sur la chrétienté avait été consacré à sa défense.

Dans son ouvrage, Æneas attribue ces réclamations à l'inquiétude des docteurs en droit canon, dont le nombre augmente tous les jours, et qui, pour compenser ce qu'ils coûtent aux évêques, leur offrent le Saint-Siége à ronger.

Mayer se plaignait de voir toutes les élections canoniques rejetées. Æneas nie le fait, s'appuie sur de nombreux exemples, et cherche à justifier de rares exceptions[1]. Il montre adroitement aux princes que les docteurs ont intérêt à soutenir les élections canoniques : ils éloignent ainsi des bénéfices les grands, que nommerait infailliblement le Pape, et obtiennent eux-mêmes ces places par le choix des chapitres, composés en grande partie de leurs confrères. Ceux-ci élisent de préférence un homme d'une basse condition, qu'ils n'ont pas à craindre. L'un s'approprie une maison, l'autre une terre du bénéfice, et c'est ainsi que des églises opulentes sont réduites à une extrême pauvreté.

Pour les réserves, Æneas distingue. Le Pontife a profité de celles que lui permettait le concordat.

[1] Ep. 338, 369.

Même distinction pour les expectatives. Cependant il avoue que cette coutume n'est pas absolument plausible, et que Calliste l'eût abolie si la guerre des Turcs lui avait laissé quelque loisir. Les annates sont exigées avant le terme, parce que souvent elles n'étaient pas payées longtemps après. On accuse le Saint-Siége d'en avoir augmenté le prix; mais on ne dit pas qu'en beaucoup de circonstances, il les a remises en totalité ou partiellement. On n'avoue pas non plus, lorsqu'on parle de la multiplication des appels, que plusieurs prélats ont, aux applaudissements de ces docteurs, refusé de répondre à des citations faites pour les motifs les plus graves. L'argent levé pour la croisade excite des murmures, cependant plusieurs prélats avaient consenti à cet impôt, sous la condition du partage.

L'Allemagne, cette contrée autrefois si florissante est, dit-on, appauvrie par ces exactions. Si elle était réunie sous une seule autorité, jamais elle n'aurait été plus puissante et plus riche. Æneas fait à ce propos une description détaillée de l'Allemagne, qui a été publiée à part: *Germania excerpta ex eo libro, quo gravamina nationis germanicæ diluit.* L'auteur paraît s'être inspiré de la Germanie de Tacite: comme lui, il voulait faire l'éloge des Germains [1].

C'est aux papes, ajoute-t-il, que la Germanie doit sa prospérité passée, et sa décadence actuelle a pour

[1] *Germanicarum rerum Scriptores* Schardii, Basileæ, 1574.

cause le luxe et le nombre des princes. L'appauvrissement des évêchés s'explique par la prodigalité et la vie mondaine des prélats, et par la continuité des guerres [1].

Æneas n'est pas toujours apologiste. Ainsi, au reproche de vénalité, il répond qu'il faut accuser surtout les Allemands qui courent après les évêchés, et qui ne rencontrent pas des anges à la porte du palais papal, mais des hommes semblables à ceux d'Allemagne et de France. Ailleurs il flétrit Rome du nom de *grande prostituée* [2].

Il serait difficile d'apprécier en détail la valeur de ses raisons. Ce que l'on peut seulement affirmer, c'est que, si une réforme était nécessaire, elle demandait du temps, et que, si les griefs étaient justes en partie, ils étaient exagérés, et quelquefois imaginés par les passions et par l'intérêt. Wimpheling a écrit en 1515 une réfutation d'Æneas; mais on n'y trouve que quelques assertions sans preuves.

Une autre querelle non moins intéressante fut celle de Pie II avec Grégoire d'Heimbourg, « l'ennemi juré des papes s'il en fut jamais [3]. »

C'était aussi un de ses anciens amis de Bâle. Æneas s'était même étroitement lié avec lui. Il vante son mérite, et se plaint que ce jurisconsulte ait

[1] *Germania*, etc. — Ep. 188.

[2] Ep. 352, 369.

[3] « Hostis juratissimus. » Wartonius ap. Wimphel. *German. rer. Script.* Freheri, p. 175.

transporté la gloire de l'éloquence de l'Italie à l'Allemagne[1].

Cependant c'est lui qui, à la diète de Francfort, excitait les électeurs contre Eugène IV, et mettait le plus d'obstacles à l'intervention conciliatrice d'Æneas. Lorsque ce dernier fut arrivé au pontificat, les violences sacriléges auxquelles se porta le duc Sigismond d'Autriche, contre le cardinal de Saint-Pierre, attirèrent sur la tête de ce prince une excommunication[2]. D'Heimbourg, qui s'était attaché à son service, rédigea alors un appel au futur Concile, malgré la bulle publiée récemment à Mantoue. Chose remarquable! le prince qui souleva une tempête si furieuse contre le Pape, était le même dont Æneas avait autrefois servi les passions[3]. Le jurisconsulte entreprit de renverser de fond en comble le Siége apostolique, et l'ouvrage qu'il composa, à cette occasion, est le plus violent que l'on ait écrit contre la papauté dans ce siècle si fécond en pareils livres[4]. L'auteur, comme plus tard Luther, appelle le Saint-Siége la synagogue et la prostituée de Babylone. Il a tout le fiel et tout l'emportement du docteur de Wittemberg. Le Pape lança ses foudres contre l'audacieux, et écrivit à la ville de Nuremberg, où il de-

[1] Apophtegmes sur les actions d'Alphonse, l. III.

[2] Narration de Pie II sur les actes de Sigismond; *German. rer. Script.* Freheri, t. II, p. 167.

[3] Ep. 122-3.

[4] « Admonitio de injustis usurpationibus paparum romanorum ad imperatorem, reges et principes christianos. » Ap. Goldast, p. 557.

meurait, de l'exiler et de confisquer ses biens, suivant les décrets rendus contre les hérétiques[1]. Mais d'Heimbourg couvrit de scolies la lettre pontificale et en appela encore[2]. L'évêque de Feltro se chargea alors de soutenir une lutte où la dignité de Pie II se serait compromise. A lire leur polémique pleine d'injures plutôt que d'arguments, on croirait leur plume trempée dans la fange que se jetaient les réformateurs du XVI[e] siècle[3]. En même temps le Pontife défendit d'importer des marchandises dans les États de Sigismond, et il leva les censures qui pesaient sur les Suisses depuis la rupture du traité qu'il avait ménagé en sa faveur.

Pendant cette querelle, d'Heimbourg, retiré en Bohême, se riait des menaces de Pie II. Il s'y maria. Plus tard, l'archevêque Thierry de Mayence le rappela en Allemagne, où il soutint sa cause dans les conciliabules des opposants. Enfin il mourut, après avoir fait graver sur sa tombe ce verset de saint Paul : « Non me judicabit humana potentia[4]. »

Nous avons vu qu'Æneas combattit aussi les Hussites. Il envoya à Carvajal le résumé d'une longue polémique : « Je vous adresse, lui écrivait-il, le combat d'un jeune homme contre de hardis vieillards. » Ce traité a été traduit par le P. d'Albenas sous le

[1] Ep. 400.

[2] Scolies. Apolog. (*German. rer. Script.* Freheri, t. II, p. 183, 203 et 210.)

[3] *German. rer. Script.* Freheri, t. II, p. 214. — Réponse, p. 223. Voir aussi l'invective contre Cusa, p. 255.

[4] *German.*, etc.

nom d'*Histoire des Taborites*, en 1562. Il y est question de la papesse Jeanne, fable propagée, comme on le sait, par les Hussites. Æneas se contente de dire que l'histoire n'en est pas certaine.

Sur cet aride terrain de la théologie, il conserve toujours son esprit et sa gaîté. L'un des hérésiarques s'écriait que le Pape et les cardinaux n'avaient d'autre Dieu que leur ventre. Æneas jetant les yeux sur celui de l'impudent, qui passait les bornes, lui demanda pourquoi il se macérait de la sorte, et termina par cette plaisanterie une polémique, où il voyait que ses adversaires ne cherchaient pas à s'éclairer.

Nous nous contenterons de quelques mots sur les autres ouvrages théologiques de Pie II.

Une argumentation sur le sang du Christ remplit 14 pages in-folio du XI[e] livre des Commentaires. Elle résume une discussion subtile. Les esprits s'y échauffèrent à un tel degré « qu'au cœur de l'hiver, lorsque toute la nature était glacée, la sueur couvrait les combattants. »

On a aussi conservé la bulle qui canonisa Catherine de Sienne, et un traité sur les Moyens de défendre la Foi chrétienne contre les impostures du Koran[1]. Il a été traduit par le P. Crespet, en 1589. — Campanus et Platina parlent encore d'opuscules sur la Providence et la Prescience divines.

De ces ouvrages dogmatiques, passons à ceux qui concernent les chrétiens d'Orient.

[1] En manuscrit à la Bibl. roy., n° 4154.

Æneas écrivit un dialogue intitulé *de Clade constantinopolitana Tractatulus*. Ce traité, publié dans le XVI[e] siècle, est devenu très-rare, et nous ne l'avons trouvé qu'en manuscrit à la Bibliothèque royale[1].

Il le composa l'année même de la prise de Constantinople, mais le revit pendant son cardinalat, avant de l'adresser à Carvajal, en 1456.

A l'époque où les légats de Nicolas V se rendirent à la cour de Frédéric III pour l'exciter à prendre les armes contre les Turcs, l'Empereur chargea son secrétaire de répondre. Celui-ci suppose que le matin du jour où il devait parler, saint Bernardin de Sienne[2] lui apparut en songe. Dans sa jeunesse, Æneas avait fréquenté, comme il le rappelle, cet éloquent prédicateur, et, dans l'histoire de Frédéric III, il rapporte ses miracles, dont il a été témoin. Le saint le conduit au séjour des morts. Là, sans parler de ses autres aventures, il écoute la conversation de plusieurs hommes illustres sur la chute de Bysance. Au reste, ce sujet est à peu près laissé de côté.

Pierre de Noxeto vient rejoindre son ami, et, dans le cours de l'ouvrage, il est, avec Bernardin, son principal interlocuteur. Plusieurs autres savants, qu'Æneas a connus, prennent part à leur discussion. Saint Jean l'évangéliste, Hénoch et le prophète Elie ne dédaignent pas de s'y mêler.

L'entretien roule sur une multitude de sujets, qui

[1] N° 8753, grand in-8°, 118 p. d'une écriture serrée.

[2] Mort en 1444, canonisé en 1450.

ont peu de rapports entre eux; art oratoire, philosophie, théologie, géographie, cosmographie, chasse[1], etc. L'auteur revient un moment au premier objet[2] de son livre, à un appel en faveur de la Grèce. Il représente la douleur de l'ombre de Constantin à la nouvelle du désastre de la ville qu'il a fondée. Il met dans sa bouche une invocation éloquente. Mais bientôt l'érudit ne songe plus qu'à discuter plusieurs points de son règne. Remarquons qu'il n'admet point l'authenticité de la donation de Constantin. Mais, d'un autre côté, il ne pense pas qu'elle ait été nécessaire pour légitimer l'origine du pouvoir temporel des Papes. Prenant ce point de départ il poursuit l'histoire du Bas-Empire jusqu'à l'avénement de Maurice, où il s'arrête brusquement.

Le profane se mêle au sacré dans la fiction qui sert de canevas à ce singulier ouvrage.

Outre les discours qu'Æneas composa pour entraîner l'Europe à la croisade, dans un manuscrit sur le conclave qui élut Calliste III[3], quelques paroles rappellent les exhortations hardies que le secrétaire adressa à Nicolas V, et l'énergie qu'elles inspirèrent au Pontife. « De nombreuses et importantes entreprises réussirent à l'honneur de ce Pape. Mais la prise de Constantinople, sous son pontificat, fut une tache à sa gloire. Tandis qu'il s'efforçait de l'effacer il suc-

[1] C'est là peut-être le Traité de la Chasse dont parle Campanus dans son Éloge funèbre.

[2] Lettre à Carvajal qui précède l'ouvrage.

[3] *Conclave Callisti III*, à la Bibl. Roy., 2 p. in-4°, n° 5153.

comba, et ses immenses préparatifs contre les Turcs périrent avec lui. » On trouve aussi dans cette pièce quelques détails précieux sur les factions de l'assemblée et sur la répugnance des Latins à élire Bessarion. « Ce Grec qui n'a pas encore rasé sa barbe, serait notre chef! s'écriaient quelques cardinaux; nous sommes donc bien pauvres d'être obligés de recourir à cette nation ! »

Un des écrits les plus curieux du Pontife, qui concerne encore l'Orient, est celui qu'il adressa à Mahomet lui-même. Le barbare venait d'égorger l'empereur de Trébisonde avec toute sa famille. Ces horreurs déchiraient l'âme du Pontife, et les princes ne répondaient pas à son zèle. Il recourut à une ressource désespérée. Fort de son instruction profonde, de sa dialectique exercée, de son éloquence, il espéra convertir le prince qu'il ne pouvait combattre. Le vicaire du Christ écrivit donc au sultan une lettre que l'on peut considérer comme un monument de la philosophie et de la théologie de l'époque[1].

Il le prie d'abord de ne pas rejeter ses paroles parce qu'il est chrétien et le chef de ses coreligionnaires; car, suivant le précepte du Christ, le Pape aime ses ennemis, et se croit le débiteur des hommes égarés comme des sages.

Le barbare devait entendre la voix qui l'entretiendrait des intérêts de son ambition. C'est par là

[1] Citée dans le recueil de 1551, reproduite dans Raynaldi, t. XXIX; 30 p. in-fol.

que commence le Pontife : Depuis quatre-vingts ans les forces ottomanes sont tenues en échec par les seuls Hongrois ; les peuples orientaux, que Mahomet a vaincus, ne peuvent se comparer à ceux de l'Occident : ce sont ces Asiatiques dont César disait : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Des nations chétiennes ont été soumises ; mais la plupart avaient perdu leur courage dans l'hérésie. « Veux-tu, ajoutait Pie II, étendre ton empire dans les pays chrétiens, et parvenir au comble de la gloire? Tu n'as pas besoin d'or, d'armées, de flottes : partout tu trouveras un peu d'eau pour ton baptême. Si tu consens à le recevoir, il n'y aura pas au monde un prince qui marche ton égal. Nous t'appellerons l'empereur des Grecs et de l'Orient, et ces terres, que tu occupes injustement, tu les posséderas de droit. Les opprimés se réfugieront de toutes parts sous ta protection, et tu recevras un grand nombre de soumissions volontaires. »

Le Pape rappelle alors l'exemple de ces chefs barbares qui ont fondé par leur conversion des États florissants. « A la mort du roi Ladislas, la Hongrie et la Bohême t'auraient pris pour monarque si tu avais été chrétien : ils auraient ainsi mis un terme à de longues dissensions. » Les Grecs ne résisteraient plus, « et, au lieu de leur porter secours, nous solliciterions le tien contre les usurpateurs des droits de l'Église. De même que nos prédécesseurs ont demandé l'appui des Francs contre les Lombards, et en récompense, ont transféré à leurs libérateurs

l'Empire, qui appartenait auparavant aux Grecs, de même nous nous mettrions sous ton patronage, et te paierions ton bienfait. »

Les propositions de Pie II, quelque bizarres qu'elles paraissent de prime abord, méritent notre attention. Il suffit en effet de se rappeler l'histoire des Constantin, des Clovis, des Charlemagne, etc. Mais pourquoi Mahomet n'accepta-t-il pas, comme eux, cette alliance de l'Église, qui fit leur grandeur? c'est que le Pontife s'attaquait à une religion encore pleine de vie, à des croyances qui régnaient non dans l'âme exclusivement ambitieuse de Mahomet, mais dans celle de ses fanatiques guerriers. Le mahométisme, emprunté en grande partie à nos livres saints, et favorable en même temps aux passions, était un adversaire bien plus redoutable que le paganisme de Rome ou des forêts de la Germanie.

L'imagination du savant Pontife développe les conséquences de la conversion du musulman avec des réminiscences de l'âge d'or, tel que l'ont décrit les poëtes. « Tes conquêtes, ajoute-t-il, n'auraient uni que les corps; les esprits auront le christianisme pour lien. Les Turcs, dont tu es le maître, imiteront ton exemple. Et quel mal pourront te faire l'Égyptien armé de son frêle roseau? l'Arabe efféminé? l'Africain nu? Tous ont à craindre le prêtre Jean, qui peut détourner le cours du Nil. Les flottes chrétiennes d'ailleurs répandent l'effroi en Asie. Tous les peuples de cette partie du monde se soumettront à tes lois. » Ces paroles nous montrent que

ce profond politique était en même temps un esprit romanesque.

Il termine par une comparaison des Livres saints et du Koran, et par une énumération magnifique des hommes illustres, rois, guerriers, savants, artistes, saints, qu'a enfantés le christianisme. Les prophètes et les législateurs de Sparte et d'Athènes, les textes bibliques et les citations des poëtes profanes, toutes les autorités lui sont bonnes pour entraîner, pour élever le cœur du chef musulman.

Les auteurs qui citent la lettre du Pape à Mahomet ne parlent point de la réponse de celui-ci. Elle se trouve imprimée à la suite du Koran latin de Bibliander[1], et en manuscrit à la Bibliothèque Royale[2]. Il est certain que Pie II s'est fait cette réponse à lui-même : la question de l'origine troyenne des Turcs est plus familière au Pontife érudit qu'au général barbare, et les formes païennes que l'auteur emploie, communes chez les chrétiens de la renaissance, sont étrangères aux sectateurs de Mahomet.

Le Pape, empruntant le nom du sultan, se demande pourquoi l'Italie s'arme contre les Turcs. « Les Italiens, dit-il, descendent des Troyens par Anténor et par Énée; et nous, suivant les promesses que nos pères ont reçues des dieux, nous nous préparons à relever l'empire de Troie et à venger sa

[1] T. II.
[2] N° 3363.

ruine.... Avec l'aide de Mercure, nous nous proposons de visiter la Croatie et la Dalmatie, etc. »

Si l'esprit ingénieux et subtil de Pie II se complaisait dans cette polémique, dont il faisait seul tous les frais, n'oublions point qu'il avait voulu l'engager dans des vues élevées et pratiques.

Ainsi, d'après l'étude que nous avons faite des ouvrages du Pontife qui eurent un but d'utilité immédiate, presque tous ont été inspirés par la même pensée, celle de servir les intérêts de l'Église et du monde chrétien.

VIII.

HISTOIRE. — ROMAN. — POÉSIES. — VERS INÉDITS, ETC.

Passons à la partie plus spéculative des œuvres de Pie II, aux écrits purement scientifiques et littéraires. Nous remarquerons encore dans les premiers, dont nous allons nous occuper d'abord, les plus nobles sentiments, un immense désir d'étudier et de faire connaître tous les temps, tous les peuples, tout ce qui peut être utile à l'homme ou l'intéresser.

Ses *Commentaires* se placent naturellement à la tête de ses compositions historiques.

Cet ouvrage, publié cent vingt ans après la mort du Pontife, n'a pas été écrit par Gobellin, son secrétaire, comme le porte le titre, mais bien par Pie II lui même. Apostolo Zeno [1] ne laisse aucun doute à cet égard. Il suffit d'indiquer la lettre où le Pape charge le poëte Campanus de corriger le style de ses *Commentaires* [2].

Nous les avons jugés en détail dans le cours de notre récit. Ils ne sont pas seulement le précieux mémorial d'un homme d'État, mais une véritable histoire générale de l'époque. L'auteur, toujours

[1] *Dissertazioni Vossiane*, t. I, p. 322.

[2] Ep. 30 de la *Correspondance du cardinal de Pavie*.

porté à étendre son sujet, rattache les principaux événements de son temps aux scènes dont il a été témoin, où il a été acteur. Il parle même rarement d'un pays, d'une ville, sans en résumer le passé, sans en faire la description.

Quelquefois se rencontrent des sujets sur lesquels il s'étend avec complaisance; ainsi la rivalité de la France et de l'Angleterre[1]. « Il voulait, dit Tiraboschi[2], faire l'histoire complète de son temps, et déjà il avait mis la main à l'œuvre; mais effrayé de la difficulté, il se restreignit à traiter seulement de l'Italie. Ses commentaires sont écrits avec une élégance qui n'est point ordinaire à cette époque, avec une force que l'on est loin de trouver dans les froides compilations du temps et dans ces récits d'une ignorance grossière qui étaient si communs alors. Il examine les faits, remonte aux causes, observe les conséquences, décrit les mœurs, les caractères, les passions. »

Aucun historien de ce siècle ne montre plus de justesse d'esprit, plus de variété, une étude plus profonde des hommes, des lieux, des révolutions, des gouvernements. Il intéresse, amuse et instruit.

Plusieurs traités, publiés antérieurement, se rapportent au même sujet.

Lorsqu'Æneas était encore secrétaire de Frédé-

[1] Lib. VI, p. 148, etc. L'auteur prévient (p. 168) qu'il ne s'astreint pas toujours à une chronologie rigoureuse.

[2] *Storia della Letteratura*, lib. III, c. 1, n° 23.

ric III, ce prince le pria d'écrire l'histoire de la guerre qu'il soutint en 1452. L'écrivain, toujours entraîné par la tendance que nous avons signalée, entreprit de faire l'*Histoire de Frédéric III et de son temps*[1]. Il recueillit tous les documents qu'il put trouver sur l'Allemagne et les pays voisins. Æneas fut l'un des premiers qui exploitèrent le précieux recueil des manuscrits allemands de Saint-Gall[2]. Il remonte à l'origine des Autrichiens, s'arrête même à discuter l'opinion qui les suppose issus des Hébreux, et récapitule l'histoire d'Italie. Il étend encore son récit par des citations ou plutôt par des suppositions de lettres et de discours. Telles sont les paroles qu'il prête au jeune Conradin, relevant et pressant entre ses bras la tête du jeune margrave de Bade, décapité. Mais du supplice de ce malheureux prince il passe tout à coup à la onzième année du règne de Frédéric, pour s'interrompre aussi brusquement au milieu des négociations de l'Empereur avec les sujets de Ladislas.

Aussi, doit-on regarder comme la suite de ce livre ses *Commentaires sur les Événements qui se passèrent dans toute l'Europe pendant le règne de Frédéric III, jusqu'à l'année* 1458[3].

En cette circonstance, il avait encore agrandi un

[1] Titre de l'ouvrage édité par Bœcler en 1685.

[2] Pfister, l. III, c. 4, §. 2.

[3] Dédiés au cardinal de Lérida; conservés dans Freher, *German. rer. Script.*, t. II.

sujet restreint qu'on lui avait proposé. On ne lui avait demandé qu'une continuation du Précis de Benevenuto d'Imola sur les Césars. Cet auteur s'était arrêté à Venceslas. Æneas résuma les quatre derniers règnes, mais écrivit un ouvrage à part pour celui de Frédéric III.

Il fait plusieurs fois mention, dans ses ouvrages, d'une histoire d'Autriche[1]. Conservée à Vienne et restée inédite jusqu'au XVIII[e] siècle, elle a été publiée par Kollar, savant bibliothécaire de cette ville. Mais cette histoire ne diffère point de celle de Frédéric III, seulement elle est plus développée et plus correcte. Deux opuscules y sont ajoutés : un dialogue et une lettre pour la défense du concile de Bâle. Le Pontife parle du dialogue au commencement de sa rétractation.

Les discussions qu'Æneas soutint en Bohême durent lui suggérer la pensée d'écrire l'histoire de ce pays[2]. Il nous apprend le but moral qu'il s'y proposa. Suivant lui, l'histoire de Bohême, plus que toutes les autres, prouve l'existence d'une vie future, où la vertu recevra la récompense et le vice le châtiment qu'ils n'ont pas sur la terre. « De notre temps, dit-il, des Bohémiens ont rejeté l'autorité de l'Église et vécu sans foi ni loi. Cependant ils sont restés invincibles aux plus puissants monar-

[1] Dans la *Géographie universelle*, EUROPE, c. 22; dans ses *Commentaires sur Frédéric III*, c. 16.

[2] Recueil de 1551 ; 64 p. in-folio.

ques, aux généraux les plus habiles, aux troupes les plus exercées. La plupart d'entre eux vivent encore au sein des plaisirs, ou sont morts de vieillesse, glorieux de tant de succès, et chéris de leurs concitoyens. Ces apparentes irrégularités donnent la certitude d'une autre vie où l'ordre se rétablira[1] ».

Æneas, par l'intérêt même qu'il prend aux moindres faits, s'arrête trop longtemps sur les fables ridicules dont les Bohémiens entourent leur origine, et dont il semble quelquefois la dupe. Car, après avoir annoncé qu'il passe à des faits authentiques, il raconte les règnes d'une longue suite de ducs fabuleux. Parmi ses contes les plus fantastiques, il faut placer celui des amazones bohémiennes, dont il cite les longs discours. Néanmoins, son ouvrage est important surtout pour l'histoire des Hussites.

Mais toutes ces œuvres historiques doivent être regardées comme des traités partiels, si on les compare à son *Traité de Géographie et d'Histoire universelles* ou *de Cosmographie*[2]. C'est dans ce livre principalement qu'il semble vouloir parcourir l'horizon illimité de la science. De cet immense ouvrage, quelques parties seulement ont été écrites avec soin, celles qui regardent l'Écosse, la Norwége, Rhodes, Mitylène et Chypre[3].

La géographie avait fait, au commencement du xve siècle, des pas immenses, qui préparaient la dé-

[1] Préface.

[2] Recueil de 1551.

[3] Campanus, *Vie*, etc.

couverte des deux Indes. Ils étaient dus en partie aux études de plusieurs grands hommes de l'Église de France, de Pierre d'Ailly et du cardinal légat Guillaume Fillastre. A cette époque, il est curieux d'observer les idées fausses ou erronées que l'on avait encore, les idées vraies et fécondes que l'on commençait à se former, et que recueillait la science prodigieuse du Pape.

« Il y a des savants qui pensent, dit-il, que l'Océan entoure de deux fleuves la terre habitée. » C'était encore la géographie d'Homère. « L'un coule sous le zodiaque, l'autre de l'orient à l'occident par les pôles; en sorte que la terre est partagée en quatre portions. La plupart des auteurs anciens croient que la partie du globe comprise entre le nord et la ligne équinoxiale, élève seule sa surface au-dessus des eaux. »

Le Pontife ne donnait pas là sa propre opinion, il résumait seulement celles des anciens. Cependant il avance que la zone torride n'est pas habitée.

« On ne sait, ajoute-t-il, s'il est possible de faire le tour de cette île du monde. Nous avons lu dans Othon de Frisingen, que, sous les empereurs allemands, des négociants de l'Inde furent poussés par la tempête dans la mer d'Allemagne. Ils venaient de l'Orient. »

Sur cette extrémité du monde ancien, Pie II ne donne que des détails obscurs, empruntés à Nicolas Vénétus.

Mais rapprochons de ces idées si vagues des

notions plus vraies et plus importantes, que l'on trouve dans les *Commentaires sur les Événements qui se passèrent pendant le règne de Frédéric III*. La géographie occupe autant de place que l'histoire dans cet ouvrage.

« Jean II de Portugal envoya vers l'Éthiopie des galères chargées de vivres, sous le commandement du Portugais Jacques Cano, et de l'Allemand Martin Béhaimb. Ce dernier était citoyen de Nuremberg, et descendait d'une bonne famille de Bohémiens. Il était très-savant en géographie et très-patient dans les explorations maritimes. Ces deux navigateurs se dirigèrent vers le midi sans s'éloigner du rivage. Ils franchirent le cercle équinoxial et arrivèrent dans un autre monde; car s'ils se tenaient debout, tournés vers l'orient, leur ombre s'étendait au midi et à l'occident. Ils découvrirent donc un monde qui nous était inconnu jusqu'alors, et que les Génois cherchaient en vain depuis de longues années[1]. »

Les habitants de Nuremberg attribuent en effet la découverte de ce nouvel hémisphère à Martin Béhaimb, et Christophore Wugenseil s'est proposé de le démontrer en 1682.

« Vingt-six mois après leur départ, ils revinrent en Portugal. Quelques-uns de leurs compagnons avaient péri par l'excès de la chaleur; les autres rapportaient, en témoignage de leur découverte, du poivre, des graines du paradis, etc. »

[1] *German. rer. Script.* Freheri, t. II, p. 140.

Ce dernier mot nous rappelle la naïve crédulité de Joinville[1] : « Quand celuy fleuve (le Nil) entre en Egipte, il y a gens tout expers.... qui au soir jettent leur retz au fleuve;.... et au matin souvent y trouvent.... les espiceries qu'on vend en les parties de pardeçà bien chièrement.... et dit on au pays que ces choses là viennent de paradis terrestre, ainsi comme le vent abat ès forets de ce pays le bois sec; et ce qui chiet en le fleuve l'eau amène.... »

« Ce monde, une fois ouvert aux entreprises, continue Æneas, on importa en Flandre une grande quantité de poivre. Il n'avait pas la rugosité du poivre de l'Inde; mais il lui ressemblait d'ailleurs, et il en avait les propriétés. » L'auteur nous parle, au même endroit, du débit que l'on faisait déjà dans toute l'Europe du sucre de Madère.

Pour revenir à la *Cosmographie*, ce qui fait en partie le mérite de ce livre, c'est qu'il renferme une foule de notions recueillies soigneusement par Æneas lui-même, soit sur les lieux, soit d'après le rapport de témoins oculaires. L'auteur, comme Hérodote et Froissard, raconte quelquefois comment il les acquit[2]. La dédicace de l'histoire des Goths, adressée à Carvajal, nous représente encore Æneas dans ses recherches[3]. A sa *Cosmographie*, il faut rattacher une description étendue et fort piquante de

[1] JOINVILLE, part. II, p. 36, édit. de DU CANGE.

[2] Histoire de l'ermite de Prague. (*Géogr. univers.*)

[3] Histoire publiée, en 1730, dans le recueil de Raymond Duellius.

Vienne. Il y exprime des idées réformatrices au sujet des études : « L'Université, dit-il, s'occupe d'un fatras de mots inutiles. On ne reconnaît Aristote et Platon que par des commentaires, etc. » Il dédia aussi à Julien Cesarini une histoire de Bâle[1]. Comme dans l'immense ouvrage qu'il avait entrepris, il était obligé de n'insister que sur la géographie et sur l'histoire contemporaine, il abrégea dans un autre écrit les décades de Blondus Flavius[2], qui embrassaient les temps écoulés depuis la décadence de l'empire romain jusqu'au pontificat de Jean XXIII. Mais l'abrégé comprend encore cent trente-six pages in-folio, et achève de nous faire connaître l'ardeur incroyable de Pie II pour l'étude, et ses admirables efforts pour se mettre, pour mettre les autres en possession du champ infini de la science[3].

Parlons enfin de ses ouvrages littéraires, où domine aussi ordinairement une grande pensée.

Quelques écrits font cependant exception; et le plus remarquable de tous est le roman de *Lucrèce et d'Euryale*[4]. Cet ouvrage a été traduit plusieurs fois en français. Au commencement du XVIe siècle, Jean

[1] Éditée en 1577, 100 p. in-12 environ.

[2] Recueil de 1551. Il fait l'éloge de cet auteur contemporain à la fin du XIe livre des *Commentaires*, et dans sa *Géographie*, p. 459.

[3] Les ouvrages historiques et géographiques ont été recueillis à Helmstadt en 1690, et à Leipsig en 1707, 3 vol. in-4°. Ces éditions ne se trouvent pas à la Bibliothèque du Roi; mais on a la première à la Bibliothèque de l'Arsenal.

[4] On le trouve parmi ses lettres; ep. 114.

Bouchet l'imita en prose mêlée de vers; mais il voulut en faire un roman moral, et le fit ennuyeux. Celui d'Æneas est plein de feu et d'esprit; il charme par l'observation délicate des sentiments, et par la description des costumes. Mais ces qualités mêmes en augmentent le danger; l'érudition y sert aussi à la parure du vice. Æneas s'excuse par la moralité que l'on tirera du triste dénoûment de cette intrigue, la séparation des deux amants, et la mort de Lucrèce, minée par le chagrin. « Que ceux, dit-il, qui liront cette histoire, sachent en profiter, et qu'ils ne boivent point à la coupe de l'amour : elle renferme plus d'absinthe que de miel. » L'auteur ignore ou veut ignorer que l'impression de ce malheur sera beaucoup plus faible que les séductions de ses peintures. Ce qu'il faut seulement dire en sa faveur, c'est qu'il rétracta cet ouvrage, en regretta amèrement la publication, et s'efforça de réparer le mal qu'il avait fait.

Ce roman paraît le souvenir d'une aventure galante du chancelier Gaspard Schlick. Euryale est forcé de quitter Lucrèce pour suivre l'empereur Sigismond, à son départ de Sienne; et il se console en obtenant la main d'une princesse de sang ducal. Or, le chancelier de Frédéric III avait occupé la même place sous Sigismond et Albert II, et avait épousé la fille du duc de Silésie. Æneas dit d'ailleurs son secret à mots couverts [1].

[1] Ep. 112.

Quelques auteurs ont, par anachronisme, attribué ce livre au temps de son pontificat. Mais il a été composé avant son entrée dans les ordres [1]. Æneas se demande, il est vrai, s'il est permis à un homme de quarante ans, d'envoyer un pareil ouvrage à un autre de cinquante, Marianus Sozzinus [2]. Mais cette parole place la date de la publication à l'année 1445. Or, Eugène IV ne conféra le sous-diaconat à Æneas qu'en 1447, lorsque ce Pontife gisait déjà sur son lit de mort; et nous avons montré ailleurs que le secrétaire impérial était éloigné auparavant de songer à l'état ecclésiastique.

On peut s'étonner, il est vrai, de voir Pie II ranger ce roman parmi ses lettres, qu'il a classées lui-même pendant son pontificat. Mais cette contradiction apparente ou fort légère s'explique par la publicité qu'avait déjà sans doute un ouvrage aussi intéressant. Le Pontife a vivement condamné cet ouvrage dans sa 345e lettre.

Gaillard, dans son *Histoire de François Ier*, l'appelle l'Ovide de la Rome moderne. « On a de lui, ajoute-t-il, un traité de l'amour, un du remède contre l'amour, et une histoire de deux amants. » Les deux premiers opuscules cités appartiennent, il est vrai, au pontificat d'Æneas; mais ce sont des écrits sévères composés dans un but sérieux de répa-

[1] *Componimento giovanile* (APOSTOLO ZENO, *Dissertazioni Vossiane*, t. I, p. 518).

[2] Ep. 113. C'est le célèbre légiste dont les volumineux ouvrages effrayaient Æneas. Ep. 89.

ration[1]. L'épître surtout qu'il a intitulée *Amoris illiciti Medela,* fait une peinture effrayante des suites de cette passion. Les lettres qu'on pourrait encore lui reprocher sont, comme nous l'avons vu, de sa jeunesse.

Étant Pape, au contraire, il écrivit une épître destinée à atténuer l'effet de ces pernicieux écrits[2]. Elle est adressée au roi de Chypre. C'est le traité *de pravis Mulieribus* dont parle Dupin[3]. Il a été publié sous ce titre dans le petit recueil de J. A. Mulingus, de Strasbourg, que nous avons trouvé à la Bibliothèque de l'Arsenal. Pie II y a pour but de montrer les dangers de l'amour. Il tire ses preuves « non de la vie des femmes célèbres, que Boccace a prise pour sujet, mais de la vie des femmes criminelles. » Ses exemples sont nombreux, et pouvaient l'être encore davantage, car ils commencent à Ève. L'auteur y ajoute d'abondantes citations en prose et en vers, quelques-unes empruntées à des auteurs contem-

[1] Ep. 106, 195. Un article de M. Delécluze, publié dans la *Revue Française,* en septembre 1833, a reproduit quelques passages érotiques des OEuvres d'Æneas. « La franchise qui y règne, dit l'auteur, annonce une telle bonhomie, on y voit si bien que le pape Pie II n'a jamais oublié qu'il était homme, qu'on aura sans doute pour lui la même indulgence qu'il avait pour les autres. » Mais le Pape n'a pas besoin de cette indulgence excessive pour des écrits qui appartiennent au jeune homme et au laïque, et que le Pontife a condamnés.

[2] Ep. 395.

[3] Bibl. eccl., 15e s., part. 1.

porains. Mais nous remarquons surtout ce charmant petit poëme qui est de lui :

Vidimus effigiem lascivi nuper Amoris,
  Quæ nimium mentem novit imago meam.
Nec barbam malis, nec corpore tegmen habebat ;
  Nudus terga, manus, pectora, crura, pedes.
Ast humeris alæ suberant, et flexilis arcus.
  Lumina sub tenero cæca supercilio.
Cur puer imberbis nulla lanugine malas ;
  Cur melius nulla corpora veste tegat ;
Lumine cur careat, pharetram cur gestet et arcum ;
  Cur habeat pennas, Calliopea refer.
Sic ego, sic retulit quæsitas illico causas
  Maxima Pegasei Calliopea chori.
Qui sapit evitat malesana Cupidinis arma,
  Et tantum pueros intrat ineptus amor :
Sive quod est puero similis qui cœpit amare,
  . . . . Pingitur inde puer.
Pingitur et nudus : nullum servare pudorem
  Et meminit simplex et manifestus amans.
Pingitur et cæcus, quia non bene cernit honestum
  Nec scit quo virtus, quo ferat error amans ;
Vel quia quæ peccet, credat secreta latere,
  Cuncta nec in sese lumina versa videt.
Sic est omnis amans, sic se, sic omnia nescit :
  Consilium, famam, fœdera, jura, deos.
Aurea quod curvo torquebat spicula cornu,
  Pungere corda ferus significatur Amor.
Quod levibus volucres humeris suspendeat alas
  Causa est, huc illuc quod levis errat amans ;
Vel quod Amor cursum non semper servat eumdem,
  Nunc abit, et parvas post redit inde moras.
Dixerat, et pressis obmutuit orsa labellis.
  Effudi tales protinus ore sonos :

Quam vidi effigiem pharetram gestabat et arcum.
Fax tamen in dextra non fuit ulla sua.
Sed quoniam veterum finxere poemata vatum,
(Quos ego quid temere commemorasse putem?)
Dic quianam tædas fertur gestare Cupido?
Dic, precor, armatas cur habet igne manus?
Quæsitam verbis respondens musa duobus,
Sic leviter causam reddidit : urit amor.
Accipe lascivi quænam sit Amoris imago,
Carole, Cypriaci gloria magna soli;
Ut melius miserum caveas, dum noris, amorem,
Et redeas ad te, dum mea metra leges.

Quoi de plus curieux qu'un Pontife préoccupé des intérêts du monde entier, et songeant néanmoins à réparer les fautes de sa jeunesse, non-seulement par une rétractation, qui serait restée à peu près inutile, mais surtout à l'aide de cette même imagination qui avait fait le mal !

Le commencement d'une invocation à la sainte Vierge nous dépeint la foi de Pie II, son humilité profonde, et la confiance illimitée qu'il mettait dans l'intercession de la mère de Dieu. Le cardinal de Pavie parle de la dévotion particulière qu'avait pour elle [1] ce Pontife, exposé, dès sa plus tendre enfance, à tant de périls [2]. C'est elle encore qu'il invoquera au moment d'expirer [3].

[1] *Com.*, l. I, p. 360.

[2] *Com.* de Pie II, l. I, p. 2, 6. Campanus, *Poésies*, l. V.

[3] *Com.* du card. de Pavie, l. I, p. 360.

Il n'est pas certain cependant que ces vers soient de lui[1] :

Virgo Teutonicis multum celebrata sacellis,
Mater et ipsa Dei, mater et ipsa hominis,
Virgo Latinorum spes et tutela meorum,
Virgo quam multo Gallia thure colit,
Virgo nec Hispanas paulum laudata per urbes,
Cui patet et cœlum, totaque terra patet,
Virgo quæ magnum potes exorare tonantem,
Et potes irati sistere tela Dei,
Ipse ego peccati servus, scelerisque minister,
Et mandatorum fractor ubique decem,
Ad te confugio....

Ses autres petits poëmes sont en général plus faibles; mais les mêmes idées morales et religieuses les inspirent. Telles sont une pièce de vers sur la Passion de Jésus-Christ, adressée à Frédéric III[2], d'autres sur saint Augustin[3], sur la vie de sainte Catherine de Sienne, et sur le départ du Pontife pour la croisade. Nous avons trouvé ces deux dernières dans un manuscrit confus de la Bibliothèque Royale[4]. Elles y étaient mêlées à des fragments d'auteurs anciens et modernes, à des listes d'expressions, etc. L'ignorance du copiste y a introduit des

[1] *Decastichon ab Ænea, ut fertur, compositum.* (Recueil de 1551.)

[2] Recueil de 1551, à la fin.

[3] *Sanctuarium papiense Jacobi Gualle*, l. III, p. 50. Édit. de 1505.

[4] N° 8413.

fautes nombreuses. Cependant nous citerons une partie de la seconde qui le mérite, non par la pureté du goût, mais par l'élévation des sentiments :

NOVO DISCESSU AB URBE ROMA AD TURCHUM.

Turche paras altæ subvertere mœnia Romæ,
Et Christi legem perdere posse putas :
It Pius at contra, reges capere arma ducesque
Ocius hortatur : sint pia vota Pii.
Magne parens, adsis, et nostris annue cœptis.
Filius hæc suadet sumere bella tuus.
. . . .
Tertius ex alto Mahumetes missus Olympo
Creditur, et flatu non caruisse tuo.
Sed quænam probitas gentis ? quæ legis honestas ?
Summa illis laus est abstinuisse mero.
Hæc hominum vita est, pecudumve, boumve, canumve ?
Vina vetant, fateor ; vina recusat equus.
Adde truces animos gentis, crudelia corda
Atque patens rabidæ pectus avaritiæ.
. . . .
Nos contra intenti, validas armare cohortes,
Si faveas cœptis, pergimus ; affer opem.
Hæc tua si terra est, tua si victoria, nosque
Si cupimus ritus et tua signa sequi,
Si tua turba sumus, sacroque cruore redempti,
Cœlestis verbi porrige tela piis ;
Parce suo generi, Turchosque involve ruinis,
Ne frustra tantum gens pia pergat iter
Ex te pendemus ; si vis, dabis arma manusque ;
Pendet ab arbitrio spesque salusque tuo.

Æneas composa aussi un livre d'épitaphes et d'épigrammes, tant de ses propres vers que de ceux

d'auteurs contemporains. Il a été publié par Mulingus, dans un petit recueil dont nous avons déjà parlé. On reconnaît même dans ces opuscules l'esprit élevé qui caractérise les œuvres d'Æneas. « Nous avons fait ce livre, dit-il, pour le salut des âmes, pour le délassement de l'esprit, afin de porter les hommes à fuir le vice, à rechercher les biens célestes. »

Sans parler de plusieurs pièces de vers qu'il renferme sur le Décalogue, sur la Purification de la sainte Vierge, sur la mort de l'ami d'Æneas, Louis Romain, à Bâle, petits poëmes qui n'ont aucun mérite littéraire, bornons-nous à la citation de ce petit dialogue entre Pâris et les trois déesses qui l'ont pris pour juge :

VENUS AD PARIDEM.

Plectra sonora, joci, plausus, lasciva voluptas,
Hæc mea : si reliquis me præfers, ipsa puellam
Pro mercede dabo, qua non formosior ulla.

JUNO EIDEM.

Sceptrorum sublimis honor, fascesque tremendi,
Divitiæque mei juris. Te judice, palmam
Si tulerim, regno per me donabere summo.

PALLAS EIDEM.

Quæ cœlum, quæ terra tenet, quæ pontus et orbis
Legibus astringo certis. Nil me sine rectum.
Te, si me sequeris, non abstrahet invius error.

JUDICIUM PARIDIS.

Grata mihi tua forma, Venus; tua munera grata.
Plus aliis mihi mente sedes. Certaminis ecce
Pignus habe victrix, auri spectabile malum.

POETA.

Hæc in lite triplex hominum mellita poesis
Depinxit studium ; quorum datur optio cunctis.
Falluntur tamen optando plerique : sequaces
Luxus habet multos, honor et sapientia paucos.

Pie II fit encore un grand nombre de vers. Sa correspondance[1] fait mention de deux mille composés en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Son esprit s'était tellement nourri de la lecture d'Horace, que plusieurs de ses lettres[2], adressées à ses amis, sont entièrement composées de citations. Non-seulement ses importants travaux lui laissèrent le loisir de suivre ses goûts[3], mais sa muse, secondant son zèle, lui dicta des vers pour arracher les Allemands à la neutralité[4].

On a de lui quelques autres compositions littéraires en prose. Elles sont en général futiles. Néanmoins, on peut encore remarquer dans quelques-unes les nobles sentiments et les grandes vues d'Æneas.

Le traité *de la Misère des Courtisans*[5] montre le dégoût que lui inspirait la vie des cours, cette vie d'ambition, d'égoïsme, de plaisir. Son dévouement aux intérêts de son maître éclate dans un tableau où

[1] Ep. 35.
[2] Ep. 102, 103.
[3] Lettre d'un de ses anciens élèves. Ep. 6.
[4] Ep. 47 dans la correspondance du cardinal de Pavie.
[5] Ep. 166.

il paraît faire allusion aux désordres du palais de Frédéric III[1].

« Que disent les chanceliers, s'écrie-t-il, lorsque leurs lettres, écrites pour la gloire et dans l'intérêt du prince, sont arrêtées en chemin ou altérées? Que disent les chefs lorsqu'on ne leur obéit pas? les secrétaires lorsqu'on saisit leurs calculs? »

On trouve dans l'*Europe* un portrait fidèle et hardiment tracé de l'Empereur lui-même : « Son esprit est pénétrant, sa mémoire heureuse, son zèle ardent pour la religion. Mais son amour pour la paix et le repos lui donne de la lenteur et de la paresse dans les affaires. Ce prince aime et récompense la vertu. Il a le goût des constructions splendides, et donne trop dans les pierreries et dans les jardins[2]. »

Animé du même zèle pour les intérêts du jeune Ladislas, Æneas composa pour lui un traité sur l'*Éducation des Enfants*[3]. Dans le préambule, il lui représente qu'un roi ignorant est un âne couronné. L'ouvrage traite de l'éducation physique, intellectuelle et morale, et insiste sur les principes de grammaire et de littérature. On a imprimé, à la suite, des préceptes de rhétorique.

Nous citerons encore quelques opuscules en prose:

La lettre intitulée *Solution de trois Problèmes* donne quelques notions sur les exercices littéraires

[1] Il en parle avec gaîté à la fin de la Lettre 105, adressée à Sigismond d'Autriche.

[2] Chap. 22.

[3] Recueil de 1551, à la fin.

de l'époque. Ces questions étaient proposées en présence de la cour. Æneas traite la première, dont le sujet était philosophique, avec un grand étalage de définitions et de science. La seconde demandait l'éloge de la Poésie, que le poëte lauréat fit avec enthousiasme[1]. La troisième était bouffonne, et fut résolue par un trait d'esprit[2].

On admire aussi son bavardage spirituel dans une lettre où il se demande pourquoi les poëtes se servent du singulier en s'adressant aux princes[3], et dans le *Songe de la Fortune*, petit traité où il se met en scène avec ses amis, avec les princes de son temps et avec les villes qu'il personnifie[4].

Ajoutons une lettre sur la Science héraldique[5], — une préface sur les sept Sages de la Grèce, éditée à part, — un discours de Collatin à Lucrèce prête à se poignarder[6]. On trouve aussi dans les recueils manuscrits que nous avons cités, deux lettres intitulées : « Qualis fuit Æneas? Qualis fuit Hector? » Ciaconius a conservé le titre d'un dialogue sur Adam et Ève, et d'un éloge d'Homère.

Il existe plusieurs catalogues des OEuvres d'Æneas. Outre ceux des Bibliothèques, il y en a un dans le *Journal des Savants* (année 1708), un autre dans

[1] On trouve un autre Éloge de la Poésie dans l'Ep. 402.
[2] Ep. 104.
[3] Ep. 105.
[4] Ep. 108.
[5] Ep. 126.
[6] Ep. 411.

Apostolo Zeno[1], et un troisième dans la bibliothèque de Fabricius[2]; mais tous sont incomplets. On vient d'en publier un nouveau en Allemagne.

Nous avons parlé de plusieurs sujets tirés des auteurs grecs. Cependant Æneas, loin d'être savant dans cette littérature, ainsi que le suppose Michaud[3], en ignorait absolument la langue. Ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est qu'il n'apprit jamais l'allemand. Psullendorf, un de ses amis, traduisit une partie de ses œuvres latines[4].

Nous n'avons pas parlé de quatre livres de *Commentaires sur les paroles et actions mémorables du roi Alphonse*[5]. Cet ouvrage n'est pas à proprement dire d'Æneas : il l'a composé d'après un écrit de Panormita et il le lui renvoie, « après l'avoir, dit-il, non pas corrigé, mais raturé, pour montrer qu'il l'a lu[6]. »

Nous passerions à peu près sous silence cette suite de flatteries fastidieuses, où le prince est proclamé, dès la première ligne, supérieur à Socrate[7], et son

[1] *Dissertazioni Vossiane*, t. I, p. 317-33.

[2] *Med. et infim. latinitatis*, l. I, p. 26; l. VII, p. 301.

[3] *Histoire des Croisades*, t. VI, 20, p. 263, sixième édition.

[4] Pfister, l. III, c. 4, §. 2.

[5] Recueil de 1551, p. 472.

[6] P. 472.

[7] Il est curieux de voir le secrétaire impérial déclarer le roi d'Aragon supérieur à Frédéric III. Il a cependant composé sur ce dernier prince quelques apophthegmes semblables. (*German. rer. Script.* Freheri, t. II, p. 394.)

historien, Panormita, supérieur à Xénophon, si Æneas n'y avait pour but de plaider la cause de sa patrie contre les attentats de Piccinino, et ne revenait continuellement sur ce sujet. Accorder la paix à Sienne, c'était la rétablir en Italie, et frayer les voies à la guerre sainte, le principal objet de Pie II, dans ses écrits, comme dans ses actions.

Il nous reste à considérer les derniers événements de sa vie, à le suivre dans son cinquième acte, pour prendre son expression, acte qui devait être l'admirable couronnement de l'œuvre.

IX.

DERNIERS TRAVAUX DE PIE II. — IL PART POUR LA CROISADE, ET MEURT MARTYR DE SON ZÈLE.

Le Pape avait tenté inutilement tous les moyens d'arrêter les progrès des Turcs, et de tirer les princes chrétiens de leur aveugle indifférence. En vain il avait essayé de convertir le terrible adversaire qu'il ne pouvait vaincre. Il ne lui restait plus qu'une ressource désespérée, c'était de marcher lui-même à l'ennemi dans l'espoir d'entraîner la chrétienté par l'enthousiasme ou par la honte.

Dès l'époque du concile de Mantoue, il avait offert de partir[1]. Plus tard, il s'excusa, en consistoire, de ne plus presser les préparatifs de la croisade. « Combien de nuits, s'écria-t-il, nous nous retournons sur l'un ou sur l'autre côté, songeant aux calamités de notre temps.... Mais tous nos efforts sont infructueux.... Cependant je pense avoir trouvé un dernier moyen. Le duc de Bourgogne a fait vœu de marcher contre les Turcs, s'il était accompagné d'un souverain à qui la bienséance lui permît d'obéir[2]. Les princes s'y refusent. J'ai l'intention de me croiser moi-même malgré ma vieillesse et ma santé dé-

[1] *Com.,* l. III, p. 60.

[2] Voir leurs relations dans le poëte Angeli De Curribus Sabinis. Martene, *Amplissima Collectio,* t. IV, col. 1380.

labrée. Philippe sera engagé par sa parole.... Qui ne s'imposera alors des sacrifices? et qui osera taxer nos demandes d'inventions de la cupidité? »

Les cardinaux, d'abord étonnés, adhérèrent au projet. On en donna avis à Venise, qui le trouva divin; car ses relations avec les Turcs étaient rompues[1].

Une des conditions de Philippe avait été la permission de lever un décime dans toute l'étendue de la France.

> . . . . Sit toto collecta pecunia regno.

Le Pape s'était engagé à partir avec lui.

> Ipsi
> Nos socios humiles jungemus....

Mais Louis XI, que l'on pressa aussi d'accomplir ses promesses, demanda un délai, et fomenta des troubles dans les États bourguignons. Chose singulière! c'était ce prince qui, vers le même temps, accusait le Pape de persécuter les Napolitains, la France, les princes allemands, le roi de Bohême, de ne désirer que guerres, et d'oublier la croisade[2].

Les prétentions de Louis XI sur l'évêché de Nantes, qui faisait partie du duché à peu près indépendant de Bretagne, furent une nouvelle source de querelles entre le Pontife et le Roi. Ce dernier ne craignit

[1] *Com.*, l. VII, à la fin.

[2] La Lettre est citée au l. XII, avec la réponse du Pape, p. 324.

point de conclure une alliance avec Poggiébrach, et de le qualifier de prince *très-catholique*. Mais il prit la précaution de protester par-devant notaire qu'il n'entendait pas adhérer aux erreurs des Hussites.

Thomas Paléologue, frère du dernier empereur d'Orient, vint alors chercher un asile à Rome. Il apportait la tête de saint André, apôtre de l'Achaïe. Les cérémonies, qui accompagnèrent la réception de cette précieuse relique, et dont le récit remplit la plus grande partie du huitième livre des *Commentaires*, fournirent à Pie II et à Bessarion l'occasion d'exprimer avec éloquence les sentiments qui agitaient ces deux cœurs généreux[1]. « Grand saint, s'écriait le premier, ton frère, le prince des apôtres, ne te fera point défaut; il te reportera glorieusement dans ton sanctuaire. » La mort du Pontife prévint l'accomplissement de son vœu, mais il reposa près des restes de l'apôtre des Grecs.

Cependant le roi de Bosnie, menacé par les Turcs, implorait les secours du Pape. Celui-ci ne put lui envoyer que des encouragements stériles. Quelque temps après, on apprit que son royaume était conquis, et ce malheureux prince étranglé des mains de Mahomet (1464).

En Allemagne, les légats venaient de réconcilier Frédéric II et Mathias Corvin; mais Pie II ne crut pas devoir confirmer une autre convention ménagée entre les compétiteurs à l'archevêché de Mayence. Il

[1] Leurs Lettres sont conservées au l. XI des *Com.*, p. 297.

voulait que Thierry se soumît à discrétion, et il l'y força enfin [1].

Sa fermeté et sa persévérance vinrent également à bout des perfidies de Malatesta, qui alla, en expiation, combattre deux ans les infidèles. Sigismond d'Autriche, réconcilié une première fois avec le Saint-Siége, puis frappé de nouvelles censures, à la suite d'autres écarts, fut également obligé de plier [2]. L'Empereur, son parent, se jeta aux pieds d'un légat, et ne se releva point qu'il n'eût obtenu sa grâce [3]. Ainsi parvenait à ses fins cette politique patiente de la papauté, qui semble, comme Dieu, avoir l'éternité au service de ses vues : *Patiens, quia æterna.*

Le seul Poggiébrach ne se soumit point. L'intervention de l'Empereur avait longtemps arrêté les foudres du Pape suspendues sur sa tête. Le Bohémien en profita pour intriguer en France contre le Saint-Siége, se faire des alliés, et opprimer les catholiques. Alors Pie II désigna en consistoire public le cent quatre-vingtième jour pour le jugement du Roi; mais le Pontife devait mourir dans l'intervalle [4]. Suivant Campanus, il excommunia Poggiébrach, et abandonna son royaume au premier occupant. Mais cet auteur est quelquefois inexact. Il nous reste seulement une lettre qui délie de leur serment de fidé-

[1] Livre XII, p. 328, 330, 345, etc.

[2] *Ibid.*, p. 344. — Ep. 283 de la correspondance du cardinal de Pavie.

[3] Ep. 283 de la correspondance du cardinal de Pavie.

[4] *Com.* du même, l. VI, p. 345.

lité les villes de Breslaw et de Namslaw [1]. Elle fut écrite en 1463, peu de temps après l'emprisonnement de Fantinus. En 1468, Poggiébrach s'est efforcé de se justifier auprès de Mathias Corvin [2].

Le moment de se croiser était venu. Des légats avaient rétabli la paix entre le duc de Bourgogne et les bourgeois de Leyde, soulevés par Louis XI. Le duc promettait de conduire au printemps prochain une flotte en Orient. L'enthousiasme de Bessarion entraînait Venise à proclamer la guerre sainte. Les princes d'Orient encourageaient le Pape [3].

Il rappela aux Italiens leurs engagements, et, pour leur ôter toute défiance, il leur laissa l'emploi de leurs subsides. Florence conseilla secrètement à Pie II de laisser Venise et les Turcs se combattre seuls et s'affaiblir mutuellement. « Cet avis, ajoutait le député florentin, est celui d'une école de sages. » Mais Pie II ne goûta point ce machiavélisme naissant, et montra les conséquences funestes qu'il aurait eues [4].

La véritable pensée des Florentins était de s'épargner un sacrifice. Les Siennois, comblés des largesses de leur illustre compatriote, allèrent bien jusqu'à lui offrir 3 000 écus pour toute contribution. Cependant Pie II n'avait pas 50 000 florins

[1] Ep. 401.

[2] *Spicilége*, t. III, *loco citato.*

[3] *Com.*, l. XII, p. 341. — Campanus, *Vita Pii.*

[4] Voir le l. XII des *Commentaires*, p. 334.

dans son trésor[1], et la seule guerre de Naples lui en avait coûté vingt fois autant. Campanus rapporte que, lorsqu'il s'était déterminé à une guerre, il n'y mesurait pas la dépense. Aux observations de ses officiers, il répondait qu'il était prêt à se vendre; aussi avait-il été forcé de se réduire, ainsi que toute sa maison, à un seul repas par jour. Cependant la découverte de l'alumine que renfermait l'État romain ouvrit, sous son règne, une source nouvelle de revenus[2]. Mais, dans sa sainte entreprise, il ne se déterminait point par les calculs de la prudence humaine.

Il récapitula, devant les cardinaux, les innombrables difficultés qu'il avait vaincues pour assurer la liberté et la tranquillité de l'Italie. « Maintenant, ajouta-t-il, nous voulons imiter le bon pasteur, qui donne sa vie pour les siens. Toutes nos demandes sont interprétées en mal; nous n'avons d'autres ressources que celles qui ont créé l'immense empire de l'Église, l'abnégation, la soif du martyre. Ne disons plus aux princes : allez; disons-leur : venez. Lorsqu'ils verront leur père et leur maître, le vicaire de Jésus-Christ partir, vieux et malade, pour cette expédition, peut-être que la honte ne les laissera point chez eux. De courts instants nous séparent de la mort. Peu nous importe le lieu et l'heure, si nous mourons en saint.

[1] Sismondi, *Rép. It.*, t. X, p. 217.

[2] *Com.* de Pie II, lib. VII, p. 185.

« Comme le patriarche Moïse, on nous verra pendant la bataille sur la poupe d'un vaisseau où sur le sommet d'un rocher, levant les mains vers le ciel. Devant nos yeux sera le corps de Notre-Seigneur. Nous lui demanderons avec instances la victoire de nos guerriers. Vous serez avec nous, à l'exception des vieillards. » Les cardinaux adhérèrent avec effusion au projet du Pontife.

En novembre 1463, fut publié le décret de la croisade. Pie II annonçait qu'il marcherait avec le sacré collége à la défense de la religion et de la chrétienté. « Les infidèles, disait-il, attaquent ce que vous avez de plus cher, ce que le christianisme a de plus saint. Hommes, vous devez votre pitié à vos semblables; chrétiens, à vos frères. Si le malheur d'autrui ne vous émeut point, songez à votre propre péril. Si vous ne secourez les peuples qui sont devant vous, les peuples qui sont derrière vous abandonneront de même.

« Vous sentez-vous le courage de supporter un joug barbare? attendez dans votre pays ces orientaux efféminés. Si vous avez un cœur noble, un esprit élevé, un caractère généreux, une âme chrétienne, suivez les étendards de la croix.

« Que les hommes pervers qui troubleront la paix de la chrétienté soient maudits! qu'ils restent toujours dans la crainte, et que leur vie ne tienne qu'à un fil! Leur puissance, leurs richesses ne les protégeront point. Partout les frapperont les flèches du

remords. Les flammes de l'abîme consumeront leurs coeurs. »

La bulle indiquait le port d'Ancône comme lieu de réunion, et remettait les fautes de ceux qui combattraient six mois les infidèles, ou entretiendraient un soldat de la croix pendant le même temps[1]. Le Pape n'avait rien à leur donner en ce monde; mais il conjurait le ciel de prolonger leur vie, d'étendre leurs possessions.

L'historien de Brescia[2] raconte que le Pontife avait autorisé un véritable commerce d'indulgences. Ce qui peut rendre son témoignage suspect, c'est qu'il ose accuser Pie II d'avoir eu pour but secret de livrer Ancône aux Florentins. D'après cet auteur, un traité avait été conclu entre le Pape, Florence et le duc de Milan. Celui-ci envoya douze cents cavaliers pour l'exécution du complot qui échoua par la mort du Pontife. Mais Pie II dit formellement, dans ses *Commentaires*, que toutes ses instances furent inutiles auprès du duc de Milan[3]. Sans insister sur cette imputation odieuse, isolée, et sans fondement, reprenons le récit des derniers et admirables efforts du Pape.

On lut le décret dans toutes les églises, et les peuples versèrent des larmes au récit des malheurs de leurs frères.

[1] Ep. 398.

[2] Christophoro da soldo dans Muratori, *Rer. Ital. Script.*, t. XXI, col. 900.

[3] Liv. XII, p. 343. Voir encore les ép. 390, 392. Le Pape écrivit aussi inutilement à la duchesse. Ep. 393.

Pie II écrivit au doge de Venise, Christophore Mauro, pour le supplier de l'accompagner. Celui-ci était avancé en âge, mais le Pape avait lui-même les cheveux blancs, et le duc de Bourgogne était presque octogénaire. « Trois vieillards, s'écriait le courageux Pontife, commanderont l'armée chrétienne. Dieu aime le nombre de trois; et la Trinité, qui règne dans les cieux, protégera cette trinité sur la terre[1]. »

La vertu du Doge était éminente; elle hésita cependant. Mais la république, se rappelant sans doute le rôle glorieux et utile de Dandolo, le força de suivre le Pontife[2]. Pour le duc de Bourgogne, il ne put se déterminer à partir. En vain Pie II lui offrit le royaume de Jérusalem. Il se contenta d'envoyer deux mille hommes d'armes[3].

Avant de partir, le Pape rétracta, par une bulle expresse, tout ce qu'il avait écrit dans le sens des dissidents de Bâle[4]. Il attribue ses erreurs à son inexpérience, s'accuse d'avoir persécuté l'Église, et termine par ces paroles : « Croyez-en plutôt un vieillard qu'un jeune homme, un souverain Pontife qu'un particulier. Récusez Æneas et recevez Pie II. »

Le 18 juin 1464, le Pontife se prosterna pour la dernière fois au pied des autels de Rome. C'est le moment où s'arrêtent les *Commentaires* du Pape.

[1] *Livre des Brefs*, 1464.
[2] RAYNALDI, t. XXIX, même année.
[3] Ep. 382, avril 1464.
[4] Elle est datée du 26 avril de l'année précédente.

Mais ceux du cardinal de Pavie reprennent au même instant, et vont jusqu'à la mort du Pape, au commencement du livre 1er. Quelques faits épars se trouvent dans les autres livres. Le style du cardinal est moins élégant que celui du Pontife, mais ces deux auteurs ont les qualités essentielles à l'historien. Le récit des dernières actions de Pie II est en particulier « un des « morceaux d'histoire les plus touchants, et les plus « dignes de figurer dans une épopée[1]. » Ludovisi Cribelli, conseiller du duc de Milan, et l'un des amis du Pontife, nous a aussi laissé deux livres sur sa dernière expédition[2].

En apprenant son départ, le grand Cosme s'écria : « Pie II, accablé de vieillesse, tente une entreprise de jeune homme, mais il mérite bien qu'on lui fasse l'application de ce vers :

Sum Pius Æneas, fama super æthera notus[3].

Pour moins de fatigue, le Pape remonta d'abord le Tibre dans une barque. Il y prenait ses repas et le repos de la nuit, car ses souffrances empêchaient de le transporter à terre. D'ailleurs il cachait avec soin l'état de sa santé. Mais d'autres épreuves l'attendaient. On vint lui annoncer que les galères qui devaient se rendre de Gênes à Ancône n'étaient pas prêtes. Il avait cependant promis aux Génois le re-

[1] SISMONDI, *Rép. Ital.*, t. X, p. 217.

[2] MURATORI, *Rerum Ital. Script.*, t. XXIII.

[3] CIACONIUS (*Pie II.*)

couvrement de leurs anciennes possessions d'Asie [1]. La mort d'un jeune pilote, qui se noya sous ses yeux, augmenta encore sa tristesse. Ce bon vieillard, qui semblait embrasser dans sa sollicitude toutes les infortunes du monde, fut accablé par ce seul malheur particulier.

Des lettres d'Ancône lui marquaient qu'une grande multitude de croisés s'y étaient réunis. Campanus porte leur nombre à trente mille. Platina parle de croisés allemands, français, espagnols; Ciaconius d'anglais et d'écossais. On craignait que l'oisiveté ne les portât à quelque désordre ou ne les dispersât, et l'on demandait un chef pour les faire passer en Grèce. Mais le Pape avait à sa disposition bien peu de personnes qui convinssent pour cet emploi. Carvajal était un vieillard usé au service de l'Église. C'est à peine si Pie II osa le prier de prendre ce commandement. « J'assistais à leurs entretiens, dit le cardinal de Pavie; Carvajal était plein d'humilité et de courage : Si tu me juges digne de cet emploi, s'écriait-il, je suis prêt à suivre l'exemple du Pontife qui donne sa vie pour moi comme pour les autres. Mais plus il montrait d'ardeur, plus le Pape en avait pitié. Il était resté six ans dans des contrées barbares et malsaines, faisant face aux Turcs avec les soldats qu'il avait rassemblés. Ses domestiques l'y avaient abandonné, et ses dents branlaient continuellement par l'effet du froid qu'il y avait souffert. »

[1] *Livre des Brefs*, 1464.

Carvajal précéda donc le Pape, qui lui-même arriva enfin à Ancône; mais il y attendit longtemps le Doge.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici le récit touchant, que fait le cardinal de Pavie, d'un songe qui sembla lui annoncer la mort de Pie II, et l'inscription que ce Pontife avait laissée à Lorette avec un calice d'or, pour la guérison d'un malheureux pécheur nécessaire au bien public (*reipublicæ*)[1].

La plupart des croisés manquaient de ressources. Ils s'étaient persuadé que Pie II leur fournirait tout. Celui-ci n'avait pu que les recommander à la sollicitude de Sforza[2]. Maintenant ils vendaient leurs armes, et retournaient par troupes dans leur pays. Le Pontife, touché de compassion, étendit à ces pauvres gens les priviléges de ceux qui accompliraient leur vœu, mais ces contre-temps accélérèrent sa mort. « Telle était, dit le cardinal de Pavie, son émotion à la vue de ces bandes, qu'il rencontrait à leur retour, que je priais ses médecins de fermer les rideaux de sa litière. » Les troubles qui recommençaient dans l'État romain lui inspiraient aussi de vives inquiétudes[3].

Cependant Raguse était menacée par les Ottomans. Carvajal offrit de partir. « Mon frère, lui dit Pie II, je

[1] Ciaconius (*Pie II.*)

[2] Ep. 389.

[3] L. I et II des *Com.* du card. de Pavie. — Angeli De Curribus Sabinis, dans Martene, *Amplissima Collectio*, t. IV, col. 1402.

me jetterai moi-même dans la ville, si les infidèles en forment le siége. La nouvelle du danger du Pape y attirera les chrétiens.»—« Mais moi, ajoute le cardinal de Pavie, misérable, qui n'avais que la prudence de la chair, je m'opposais à cette résolution. Il me semblait, que pour ce corps frêle et brisé de douleur, le trajet serait la mort. » En effet, le courageux Pontife n'avait plus que peu de jours à vivre.

Le 14 août, après le lever du soleil, on aperçut douze galères vénitiennes qui s'avançaient sur une seule ligne. Pie II ordonna d'appareiller les siennes, et se fit porter, non sans douleur, à une fenêtre de sa chambre, qui donnait sur le port. Mais, la nuit suivante, il sentit la mort s'approcher.

Le lendemain, il prononça d'une voix ferme le symbole de saint Athanase en présence des cardinaux, leur recommanda la guerre sainte, et demanda pardon des offenses qu'il avait pu leur faire. Ceux-ci tombant au pied de son lit, lui demandèrent eux-mêmes l'oubli de leurs fautes, et mêlèrent leurs larmes aux siennes.

Dans la nuit son agonie commença. Le cardinal de Pavie se trouvait, en ce moment, presque seul à son chevet. « Il me fit approcher, dit-il, et d'une voix éteinte il m'adressa ces paroles : Rappelle à mes frères le devoir de continuer ma sainte entreprise. Les sanglots m'empêchaient de répondre. Il me passa les bras autour du cou et ajouta : Fais le bien, mon fils, et prie pour moi. Ce fut son dernier mot.... »

« Son martyre de tous les jours avait commencé au moment où le duc de Bourgogne s'était, par ambassadeurs, engagé à la croisade. Ses inquiétudes l'agitaient pendant son sommeil et ses repas. La froideur que l'on mit à le seconder lui fut une blessure mortelle [1]. »

Dans le panégyrique de Pie II, le Doge laissa voir que, par sa mort, le fruit de ses travaux pour la croisade était à peu près perdu. La consternation fut profonde en Orient [2]. En Italie, on se plaisait à raconter qu'un saint ermite des Apennins s'était écrié, le jour de sa mort, qu'il le voyait monter au ciel [3].

Quel spectacle sublime et attendrissant que celui de cet héroïque vieillard mettant son corps malade comme un rempart devant la chrétienté, entouré d'hommes sans ressources et presque nus, troupe de mendiants et de vagabonds seule venue, à l'appel du père de famille, au festin de Jésus-Christ, tandis que l'indolence, les plaisirs, l'ambition retenaient dans leurs châteaux ou dans les cours les princes, les chevaliers et les barons de la chrétienté! Quelle scène plus poétique que celle de ce pieux et savant enthousiaste jetant ses derniers regards sur les ga-

[1] *Com.* du cardinal de Pavie, l. I, p. 361.

[2] Raynaldi, t. XXIX, ann. 1464.

[3] Ughelli, *Historia Sacra*, t. III, col. 575. — *Com.* du cardinal de Pavie, *ibid.*

lères qui allaient le porter dans la Grèce opprimée par des musulmans !

Dix fresques de la cathédrale de Sienne représentent les principaux événements de la vie de Pie II. Elles furent exécutées sur les dessins de Raphaël, alors à peine âgé de vingt ans. Le tableau touchant que nous venons de tracer n'a pas été omis [1].

[1] Voir *Toscane et Rome*, par M. Poujoulat, Lettre 16.

CONCLUSION.

Il nous semble que nous pouvons maintenant répondre aux questions partielles et à la question générale que nous nous sommes posées avant d'aborder notre sujet :

1°. « Æneas a occupé les positions les plus diverses, il a professé les opinions les plus opposées, tenu le langage le plus différent. A-t-il été ainsi d'un extrême à l'autre par l'effet de l'expérience, de la réflexion? ou ne céda-t-il qu'aux passions et à l'intérêt? »

Après l'examen le plus approfondi des circonstances, après l'étude de sa vie publique et privée, de sa vie intérieure même, que nous avons surprise dans ses lettres, nous sommes convaincu qu'il a toujours été de bonne foi, toujous dévoué à ses opinions, et cependant toujours réfléchi quand il en a changé.

Une seule fois il agit précipitamment, c'est lorsqu'il se forma ses premières convictions. Il était jeune, inexpérimenté, entouré de séductions, entraîné par mille circonstances, et surtout par ce besoin d'activité, de dévouement qui le disposait à embrasser le premier parti spécieux qui se présenterait.

Mais cette irréflexion même l'autorisait à examiner ses premières opinions, à les abandonner s'il

n'en était plus satisfait. Les sacrifices mêmes qu'il s'était imposés pour elles lui laissaient une liberté plus étendue.

Depuis, rien de brusque, rien de précipité dans ses variations, rien que ne puissent expliquer des raisons de conscience. Il rend compte de tout, et ses raisons paraissent toujours légitimes : si ses changements d'opinion s'accordent souvent avec ses intérêts, avec ses inclinations, quelquefois aussi ils les contredisent, et exigent de coûteux sacrifices.

2°. « Il ne cesse de mettre en avant l'idée de la croisade, et de solliciter les secours de l'Europe. Nous le voyons cependant consumer la plus grande partie de son pontificat en querelles particulières pour le maintien de la dynastie aragonaise à Naples, pour le recouvrement des places enlevées à l'État romain, et pour la défense des droits qu'il attribue au Saint-Siége. Est-il donc entièrement dévoué à la cause des guerres saintes? »

Ces difficultés mêmes, ces distractions obligées font ressortir la grande idée qui le domine. Ce calme, cette patience de la politique pontificale met dans tout son jour le désir qui le dévore. Conserver ou reconquérir les droits de l'Église, l'indépendance de l'Italie, la paix universelle dans la chrétienté, c'est pour lui une préparation à la guerre d'Orient.

3°. « Ses ouvrages sont-ils inspirés par des sentiments chrétiens? Quelquefois, au contraire, ne rabaissent-ils pas la dignité sacerdotale et pontificale dont l'auteur était revêtu? »

N'oublions pas d'abord qu'Æneas écrivait dans un siècle et dans un pays où les mœurs étaient relâchées et le langage plus libre encore.

Il laissa échapper de sa plume quelques compositions licencieuses, mais avant d'entrer dans les ordres sacrés et d'en avoir même le désir. La plupart de ses autres œuvres ont été composées pour la défense de l'Église et de la chrétienté, ou dans les idées les plus élevées, dans les vues les plus larges et les plus morales;

« En un mot, s'est-il ordinairement guidé, dans ses actes ou dans ses ouvrages, par une pensée chrétienne? »

Æneas vit et meurt pour la même cause, celle de la religion, des arts, de la civilisation; et si l'on trouve au commencement de sa vie quelques taches bien rares, mais que nous avons cru devoir faire ressortir, elles disparaissent à mesure qu'il s'élève à de plus éminentes vertus.

NOTE SUR LES HABITUDES DE PIE II, SES AFFECTIONS, ETC.

Campanus, Platina, la correspondance du cardinal de Pavie et de Lollius, et les ouvrages du Pontife nous ont conservé des renseignements précieux sur l'emploi ordinaire de son temps. Partagé entre les affaires publiques et ses études, il n'avait d'autres délassements que de prendre dans ses jardins un repas très-frugal suivi d'une demi-heure de conversation et de controverse.

Le cardinal de Pavie raconte[1] un de ces entretiens. Campanus lisait une pièce de vers où il s'agissait de faire des largesses aux poëtes, lorsqu'ils n'en demandaient point, mais de les leur refuser s'ils les sollicitaient. Ses vers mêmes étaient une demande indirecte; et, dans les poésies qu'il adresse au Pape, le désir de recevoir quelque gratification est son inspiration ordinaire. Pie II l'interrompit par ce distique improvisé :

Munera, Campane, si non sunt danda petenti,
Jure tuas surda currimus aure preces.

On citait encore celui-ci adressé à la foule des poëtes :

Discite pro numeris numeros sperare poetæ;
Mutare est animus carmina, non emere.

[1] Ep. 41.

Dans le recueil de Mulingus, on trouve cette variante :

Desine pro numeris nummos sperare poeta,
Carmina si dederis, carmina reddidero.

Le poëte répond :

Pro numeris numeros tibi si fortuna dedisset,
Non esset capiti tanta corona tuo.

Le printemps et l'automne attiraient souvent le Pape aux bains des provinces environnantes; mais le séjour de la campagne et les promenades qu'il aimait[1] avaient toujours leur emploi. Il ne visitait pas un lieu célèbre sans en faire la description et l'histoire. De nombreuses constructions s'élevaient sous ses yeux. C'est ainsi qu'il répara le bel escalier du Vatican, creusa un nouveau port à Corvo, agrandit l'ancien, embellit Sienne et Pienza de superbes édifices[2] et flanqua de fortes tours Assise et Tivoli. Il montra la destination de ces forteresses par l'inscription mise sur l'une d'elles :

Grata bonis, invisa malis, inimica superbis
Sum tibi, Tibur; enim sic Pius instituit[3].

D'ailleurs, dans ses voyages, il donnait audience de sa litière. Au bain même, les demandes lui parvenaient par l'intermédiaire de ses officiers. Enfin

[1] Voir l'éloge qu'il fit de la vie champêtre. Ep. 5 et 91.

[2] Il en donne une description détaillée, l. IX des *Com.*, p. 231-36.

[3] Fin du sixième livre des *Commentaires*.

il n'approchait jamais d'une fontaine ou d'un ombrage, sans y vaquer aux affaires publiques, et faire approcher ses référendaires, qui le suivaient partout, et qui avaient toute sa confiance[1]. C'étaient Lollius, son cousin, et le cardinal de Pavie, son fils d'adoption.

Ce dernier, qui appartenait à la famille des Ammanati de Lucques, prit le nom de Piccolomini. Secrétaire de Nicolas V et de Calliste III, il le fut aussi de Pie II, qui le promut au cardinalat, et lui adressa une fort belle lettre en lui envoyant la pourpre[2]. Les successeurs de ce Pontife surent également honorer son mérite, mais le cardinal garda toujours un tendre souvenir de son père adoptif. Il voulut reposer auprès de lui après sa mort, et fit mettre sur sa tombe :

Quem colui vivens non linquo mortuus ; hic sum
Et prope sancta patris filius ossa recumbo.

Pie II répandit ses bienfaits sur le reste de sa famille. L'aîné de ses neveux, Antoine Piccolomini, servit dans les armées de Ferdinand, devint duc de Sinuessa, et grand justicier du royaume. Le second, François, fut créé archevêque, puis cardinal de Sienne[3]. Il devait, mais beaucoup plus tard, et pour

[1] *Com.*, l. II, p. 37. — Campanus, *Éloge funèbre.*

[2] Ciaconius, *Pie II,* à la fin. Fin de la correspondance du cardinal.

[3] *Com.*, l. IV, p. 98; l. V, p. 130. — *Storia del Vescovado della città di Siena*, p. 332.

y trouver un glorieux tombeau, monter sur la chaire de Saint-Pierre, sous le nom de Pie III. Le cardinal de Pavie fait un grand éloge de ses vertus [1].

A en croire Filelfe, dont nous avons raconté les premières relations avec le jeune Æneas, le Pontife ne se serait pas montré aussi généreux à l'égard de ses anciens professeurs. Lorsqu'il monta sur la chaire de Saint-Pierre, il promit à son maître une pension de deux cents ducats d'or, et, ce qui fit plus de plaisir à ce dernier, il lui donna un texte grec de Plutarque, tiré de la bibliothèque de Nicolas V. Filelfe en avait marqué sa reconnaissance par des louanges. Au concile de Mantoue, il reçut la première année de sa pension; mais ce fut la seule. Pie II, nous l'avons vu, n'avait pas de fonds suffisants pour ces largesses; aussi, à la mort du Pape, Filelfe le déprécia-t-il autant qu'il l'avait loué; et il rappela que, dans la jeunesse d'Æneas, il était venu au secours de sa pauvreté [2]. Mais quelques auteurs ont élevé des doutes sur cette assertion, et ont même contesté au détracteur la gloire d'avoir formé un tel disciple [3].

Pie II eut beaucoup d'amis qu'il chérissait. Lorsque Capranica le prit pour secrétaire, il trouva dans le même emploi, auprès de ce cardinal, Pierre de Noxeto. Toujours ensemble tant qu'ils appartinrent tous deux au parti de Bâle, ils ne virent pas

[1] Ciaconius (*Pie II.*)

[2] L. XXVI ad Leodris. Cribellium.

[3] Ep. 47 du Recueil du cardinal de Pavie. — TIRABOSCHI, *Storia della Letteratura italiana*, l. III, c. 1, nº 21.

les liens de leur amitié se relâcher quand Noxeto s'attacha à la cour romaine, et y exerça une grande influence[1]; au contraire, ils se rendirent des services mutuels. A l'élection de Calliste III, Noxeto perdit sa faveur, et sollicita l'appui d'Æneas qui, à son tour, voyait son crédit augmenter. La réponse de celui-ci est touchante[2].

Avec quelle délicatesse il pleure avec lui sur sa disgrâce, il rappelle en détail les services que Noxeto lui a rendus, les nombreux voyages qu'ils ont faits ensemble, leurs souffrances communes, leurs rapports intimes! « Et après de telles relations, s'écrie-t-il, tu as pu croire que je t'abandonnerais! Je t'ai écrit que tu trouverais une place honorable auprès de l'Empereur. J'ai parlé en ta faveur à notre Saint-Père. Tu me pries de recevoir un de tes amis pour chapelain.... et tu m'écris une bien longue lettre à ce sujet. Tu n'avais rien à me demander : ma maison ne doit pas moins t'obéir qu'à moi, etc. »

L'on aime aussi la lettre où il remercie cet ami de la nomination d'un autre qui ne lui était pas moins cher, du philosophe Campisio, à un évêché. « Auparavant, lui dit-il, tu n'avais cultivé qu'une partie d'Æneas, celle qui vivait en Campisio restait en friche; aujourd'hui tout le champ est labouré[3]. »

C'est à ce Campisio qu'il écrivait : « Je ne me lie

[1] Ep. 188.
[2] *Ibid.*
[3] Ep. 189.

pas facilement, je suis dédaigneux.... et pour que je contracte amitié avec quelqu'un, il est nécessaire que je le juge meilleur que moi. Mais par cette raison même ces liaisons sont durables[1]. »

Il a laissé d'autres traits de son caractère dans une lettre écrite, par suite d'une rupture momentanée, à Psullendorf, un de ses collègues à la chancellerie impériale. « Je vous dirai net ce qui s'oppose à notre union. Vous êtes répandu dans le monde; je suis retiré. Vous aimez l'argent; je n'en fais point de cas. Vous êtes dur et fier; j'ai plus de douceur et de facilité. » Il lui reproche ensuite de s'être moqué d'une comédie de sa composition[2]; mais il rappelle en même temps des torts plus sérieux. Néanmoins, lorsque Psullendorf mourut à Sienne, entre les bras d'Æneas, alors évêque de cette ville, celui-ci l'ensevelit dans son église, bravant le courroux des Siennois, qui exceptaient les étrangers de ce privilége[3].

Pour achever le portrait de Pie II, ses yeux, ordinairement gais, brillaient d'un éclat terrible dans la colère; sa tête était ramassée sur son cou, ses cheveux blanchis avant l'âge; son extérieur exprimait la souffrance[4].

[1] Ep. 51. Voir aussi les Ep. 169, 172.

[2] Ep. 97. Sur sa susceptibilité, voir l'Ep. 84.

[3] L. I des *Com.*, p. 19.

[4] Campanus, *Vie de Pie II.*

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATUM.

Préface, page 1, ligne 18, *au lieu de :* à l'heure de la mort, *lisez :* quelques mois avant sa mort.



